

"Investigations" 39

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN 1963

La Colombe



KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1963

Aux Editions LA COLOMBE

KRISHNAMURTI, PARIS, 1961
LES ENTRETIENS DE SAANEN 1961-1962

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1963

Traduction de CARLO SUARES

LA COLOMBE
EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER
18, rue du Saint-Gothard
PARIS

Cette traduction est la seule autorisée en langue française de « Talks in Saanen 1963 » de J. Krishnamurti.

SOMMAIRE

I

Il nous faut, dès le début, établir la base de ces dix entretiens, non seulement en paroles mais aussi, si possible, d'une façon plus réelle, plus vitale, comportant une participation active de chacun de nous. Se contenter d'écouter passivement est une attitude assez superficielle, mais si, en écoutant, nous examinons nos sentiments et nos pensées d'une façon « sérieuse » et délibérée en vue d'établir une base réelle à ces entretiens, ils pourront avoir beaucoup d'importance.

Je voudrais, si vous le permettez, vous expliquer ce que j'entends par le mot « sérieux ». Nous pensons, en général, être sérieux lorsque nous nous livrons à des considérations sur les problèmes de la vie. Et nous le sommes, en effet dans une certaine mesure, sans quoi nous ne serions pas ici.

Vous avez consacré beaucoup d'argent, d'énergie et de temps pour venir, vous avez supporté les désagréments d'un voyage, vous êtes donc, en un certain sens, sérieux. Mais examinons ensemble ce que nous entendons par ce mot, car il est évident qu'un esprit mesquin et creux peut être très sérieux par moments, et que ce sérieux peut le mener à l'absurde. Vous avez certainement eu l'occasion d'observer des personnes discourant avec beaucoup de gravité sur des questions sans contenu. Elles emploient beaucoup de mots, prennent des airs entendus et transforment tout en problèmes à étudier, analyser, disséquer. Mais leurs

esprits demeurent vides. Il y a aussi des personnes qui ont beaucoup lu, qui peuvent argumenter avec habilité et citer de nombreuses sources d'informations, mais quelle que soit l'acuité de ces esprits, ils ne sont pas plus sérieux, en vérité, que les esprits creux qui se prennent au sérieux. Et il y a encore les personnes sentimentales, émotives, facilement remuées par une sorte de sensation superficielle que l'on appelle dévotion, et à mon sens, elles ne sont guère plus sérieuses que les autres.

Un esprit sérieux est, selon le sens que je donne à ce mot, profondément religieux. Il peut être intellectuel, argumenter, discuter, mais sur des bases qui se situent à un tout autre niveau. Il ne peut pas appartenir à une religion organisée, à une société ou à un groupe : ce n'est pas cela être sérieux, que l'on soit moine ou nonne et qu'on aille tout le temps à l'église. Je ne suis ni dogmatique ni intolérant, mais vous verrez au cours de ces entretiens combien il est important de ne pas solliciter, de ne pas quémander, car un esprit absorbé par des recherches est toujours en conflit.

Ce qui importe c'est essayer... mais je préfère ne pas employer ce mot « essayer », qui se rapporte à un état d'esprit « bourgeois », je veux dire rassis. La personne qui « essaye » est installée dans sa médiocrité. Il ne s'agit pas d' « essayer » mais d' « être ». Ce qui importe c'est de s'observer constamment soi-même et les autres, de percevoir chaque geste, chaque mot, chaque attitude et aussi d'être conscient de tout ce qui nous entoure, des influences du milieu, des contraintes, de l'éducation que nous avons reçue, bref de tout notre conditionnement. Je dis d'une personne ainsi consciente qu'elle est sérieuse. Elle peut alors, d'une façon délibérée, consacrer son énergie à découvrir autre chose que ce qui a été assemblé par l'homme, quelque chose que l'on peut appeler Dieu ou d'un autre nom, et je pense qu'il est absolument nécessaire d'être sérieux dans ce sens-là, au cours de ces trois semaines, si nous voulons comprendre ce dont il sera ques-

tion. Il nous faut donc modifier complètement le sens que l'on donne habituellement à cette qualité que l'on appelle « le sérieux ». Beaucoup d'entre vous m'ont écouté pendant quarante ans. Si vous aviez été sérieux, vous auriez été totalement transformés. Le monde a besoin d'une telle transformation, d'une mutation de la conscience.

Cette mutation ne peut pas se produire par la pratique de disciplines théologiques ou la mise en exécution d'idées. Les idées ne sont que des conclusions rationalisées et logiques, des systèmes organisés de mots et de pensée. Et quelque rigoureuses que soient cette organisation et l'action basée sur elle, elles ne peuvent pas donner lieu à une mutation, qui est une qualité totalement différente, totalement autre, ainsi que nous le verrons au cours de ces entretiens.

Une des questions principales que nous pouvons nous poser est : jusqu'à quelle profondeur la conscience peut-elle pénétrer en elle-même ? C'est là que réside la qualité du sérieux : dans la prise de conscience de l'entière structure de notre être psychologique, avec ses besoins, ses contraintes, son désir de se réaliser, ses frustrations, ses misères, ses tensions, ses angoisses, ses luttes, ses tourments, ses innombrables problèmes. Avoir perpétuellement des problèmes est le fait d'un esprit qui n'est pas sérieux. S'il l'est, il est capable de comprendre chaque problème au fur et à mesure qu'il se présente, de le dissoudre immédiatement, de ne pas le retrouver le lendemain. Mais, malheureusement, nous recevons une éducation erronée. Nous ne devenons réellement sérieux qu'au moment d'une crise, lorsque la vie exige de nous une terrible épreuve, lorsque nous recevons un choc affreux. Alors nous assumons une certaine gravité, nous essayons d'entreprendre quelque chose, mais trop tard. Je ne suis pas cynique, croyez-le bien : je ne fais que constater un fait.

Quel est notre principal intérêt dans la vie ? Si nous avons assez d'argent, nous nous occupons de ce qu'on appelle « spiritualité », nous avons des divertissements

intellectuels, des discussions sur l'art, nous nous mettons à peindre pour nous « exprimer »; et si nous n'avons pas assez d'argent, tout notre temps, jour après jour, est absorbé par la nécessité d'en gagner et nous devenons les esclaves de la misère, pris dans une éternelle et lassante routine. La plupart d'entre nous sont entraînés à fonctionner mécaniquement en vue d'un gagne-pain, une année après l'autre. Nous avons des responsabilités, une femme et des enfants à nourrir et, engagés dans ce monde-là, nous essayons d'être sérieux, nous essayons d'être religieux, nous allons à l'église, nous embrassons tel ou tel culte, ou, peut-être, étant en vacances et ayant entendu parler de ces réunions, nous venons ici. Mais rien de tout cela ne provoquera l'extraordinaire transformation de la conscience dont il est question.

Le monde est en crise, il est en désintégration, en dégénérescence. Nous sommes emportés par cette vague et sommes apparemment incapables de la surmonter. Or si ces entretiens ont un sens, nous verrons ensemble ce qu'il y a lieu de faire et comment nous dégager de cette vague de dégénérescence. La plupart d'entre nous se font vieux. Ceux qui, heureusement ou malheureusement, m'ont entendu pendant trente ou quarante années, sont, à cause de leur âge, diminués physiquement; mentalement... ils peuvent savoir s'ils sont diminués ou non. Au cours de ces entretiens, et au cours des questions qui seront posées, je voudrais que nous découvrions par nous-mêmes, si clairement qu'il n'y ait pas de place pour un doute, l'extraordinaire énergie qui peut surgir spontanément en nous et qui, d'une façon naturelle et inévitable, met en échec la décrépitude. Je ne parle pas de redevenir physiquement jeune : c'est une idée absurde, fantaisiste, romanesque; je parle d'un état d'esprit qui ne dégénère pas.

La dégénérescence se produit lorsqu'on est dans un état de conflit, quel qu'il soit, et c'est cet état qui fait de nous un soi-disant individu; il développe le caractère et comme la structure de la société actuelle provoque beaucoup

de conflits, notre caractère se développe en effet. Ici, caractère veut dire résistance. Il faut du caractère pour quitter le monde et se faire moine. Mais il est assez facile d'acquérir cette disposition, et je ne parle pas de cela, je parle d'un esprit complètement libre de tout conflit de toute sorte, conscient et inconscient, je parle d'un esprit sans problèmes, qui, si un problème surgit, peut l'affronter et le dissoudre immédiatement. Une telle personne est un individu dans le vrai sens de ce mot : un être unique. Et il me semble très important que nous soyons de tels individus. Mais nous ne le sommes pas.

Par individualité j'entends l'état d'un esprit qui est complètement seul. Bien qu'il ait passé par mille expériences, connu mille mémoires, vécu mille années, un tel esprit s'est mis face à lui-même, il n'est plus tributaire de la structure psychologique de la Société. Il est seul et je ne veux pas dire qu'il est isolé, ce qui serait extrêmement différent : l'esprit qui s'est isolé devient névropathe, il s'est identifié à telle ou telle idée ou croyance, c'est-à-dire à une forme particulière de confort psychologique. Le processus même de l'isolement est conflit, est résistance. Nous y reviendrons. Nous parlons d'une personne qui est devenue réellement un individu du fait qu'elle perçoit son propre processus et qu'elle comprend sa structure, son psychisme conscient et aussi inconscient. Il est en effet possible d'aller au-délà de l'inconscient, mais ce n'est pas le moment d'examiner en détail ce qu'est l'inconscient et d'aller au-delà. Pour l'instant nous jetons les bases d'une investigation ultérieure.

Ce n'est qu'un esprit complètement seul qui peut trouver la réalité. Et la réalité existe : ce n'est pas une théorie, ni une invention de Chrétiens ou d'Hindous, ni ce qu'ont vécu quelques saints selon leur conditionnement particulier, mais une immensité qui ne peut être découverte que par un esprit qui a vu au travers de sa propre démarche et qui s'est compris.

Il est difficile de découvrir par soi-même ce que veut

dire comprendre immédiatement sans le secours de mots, difficile de voir un fait en tant que fait, complètement, sans argumentations. A partir de cet acte qui consiste simplement à « voir », on peut raisonner, entrer dans des détails, discuter, mais il est nécessaire d'avoir, au préalable, cette étonnante intensité de vision, car c'est cet acte même — voir sans penser — qui provoque en nous une transformation essentielle. Cette affirmation peut sembler absurde, mais elle ne l'est pas : nous regardons autour de nous, nous écoutons, bien sûr, ainsi que vous écoutez en ce moment. Mais ce que vous entendez est une suite de mots, ces mots provoquent en vous certaines réactions, conscientes ou inconscientes, et ces réactions interprètent un discours sur un sujet que vous connaissez pour l'avoir entendu pendant trente ans. Vous avez aussi lu, probablement, de nombreux ouvrages traitant de cela ou d'autre chose et ce que vous entendez provoque des réactions de cet arrière-plan, qui vous empêchent d'entendre et de voir directement. Je me demande si vous avez jamais observé la façon dont vous voyez, dont vous regardez une très belle chose qui vous apparaît brusquement : une montagne majestueuse, un torrent rapide, le sourire sur un visage d'enfant. Au premier contact, il n'y a pas de pensée, la vision est trop belle pour être traduite. Mais un fragment de seconde plus tard, les mots, l'interprétation, la traduction surgissent et vous retombez dans un processus de mémoire. L'ensemble de cette action empêche aussitôt de voir et d'entendre.

Or, bien que vous ayez pu m'écouter en vain des centaines de fois, pourrons-nous, au cours de ces entretiens trois fois par semaine, découvrir, chacun de nous par lui-même, cet acte de voir, cet acte d'écouter ? Si nous pouvons faire cela, tout s'ensuivra, car cet acte est ce qui provoque une transformation de la conscience. Mais pour voir, pour entendre, on doit avoir l'esprit complètement et spontanément calme et silencieux : nous ne devons pas le contraindre et le forcer à se taire. L'esprit réellement calme

est celui qui n'a pas de problèmes. Se rendre compte que l'on ne voit pas clair à cause des nombreux problèmes que l'on agite, cela seul provoque déjà l'acte de voir, mais cela exige une attention extraordinaire.

L'attention est un acte total qui n'implique pas que l'intellect, la faculté verbale, mais l'être entier, le corps, la pensée, l'émotion. La personne ainsi attentive est dans un état de sensibilité extrême, et ce n'est qu'alors qu'elle est vertueuse.

Veuillez je vous prie écouter ceci : l'homme qui poursuit la vertu n'est pas vertueux. S'il lutte pour être bon et compatissant, il n'est ni bon ni compatissant, car la bonté, la compassion, l'amour ne sont le fait que d'un esprit complètement attentif, donc sans conflit.

J'espère que nous comprendrons tout cela, en nous acheminant ensemble au cours de ces trois semaines. Peut-être voulez-vous maintenant poser des questions se rapportant à ce qui vient d'être dit, et engager un débat.

Un auditeur[1] : *La détérioration mentale qui a lieu en nous n'est-elle pas due à de la distraction ?*

Krishnamurti : Monsieur, pourquoi êtes-vous distrait ? Et pourquoi ne devrions-nous pas être distraits ? Pendant que je parle, est-ce une distraction que d'écouter ce torrent voisin et ces oiseaux, ou de voir ces feuilles vertes qui brillent au soleil ? L'état de distraction ne se produit que lorsque vous vous efforcez de tout écarter afin de vous concentrer sur ce que je dis. La distraction est un conflit, n'est-ce pas ? Vous voulez que toute votre attention se porte sur notre entretien mais votre esprit vagabonde vers ces oiseaux, ce ruisseau, le train qui passe, les feuilles qui s'agitent, et vous vous opposez à ces incursions, vous voulez y mettre fin, ramener votre esprit là où vous avez

1. Pour les besoins de l'édition, les interventions des auditeurs sont résumées.

décidé de le fixer. Mais si vous pouvez écouter en même temps et le torrent et ce que l'on dit, il n'y a pas de distraction, pas de contradiction parce qu'étant attentif vous ne luttez plus, il n'y a plus de conflit, donc plus de détérioration.

Pour un esprit pleinement conscient il n'y a pas de distraction. Faites-en l'expérience pendant que nous parlons. Ecoutez ce torrent et l'oiseau qui chante, remarquez cette feuille si vous pouvez la voir de votre place ainsi que je la vois, voyez comme elle brille au soleil, regardez toutes ces personnes vêtues de toutes les couleurs, qui regardent dans différentes directions, qui écoutent de différentes façons, ne vous agitez pas à cause des mouches qu'il y a ce matin, et vous vous rendrez compte qu'il n'y a pas de distraction, que l'esprit devient extraordinairement agile et qu'il n'est plus question de conflit, de détérioration.

Un auditeur : *Est-il possible au cerveau d'être silencieux ?*

Krishnamurti : Cette question pose un problème énorme, car le cerveau est le produit du Temps, il est créé par des associations, par des réactions nerveuses, il a accumulé pendant des siècles tout un arrière-plan de mémoires, un savoir instinctif d'où il réagit. C'est un fait; ce n'est pas une spéculation explicative. Le cerveau humain s'est développé au-delà de celui du singe à travers l'homme primitif, jusqu'à l'homme soi-disant civilisé. Il a beaucoup appris, il a amassé une prodigieuse expérience, il sait où est le danger, il poursuit le plaisir et essaye d'éviter la douleur; il a d'innombrables désirs, des ambitions, des incitations, des exigences qui le tiraillent dans toutes les directions. Et la question est : en tenant compte de tout cela, de son énorme accumulation d'expériences et de mémoires, de sa sensibilité, le cerveau qui, constamment, écoute, observe, sent, interprète, peut-il devenir complètement calme ? Peut-il être à la fois très vivant, très sensible,

et complètement immobile ? Je dis qu'il le peut et ce n'est pas une théorie mais la constatation d'un fait. Il devient alors, et alors seulement, capable de méditer La méditation est un acte merveilleux... mais je n'en parlerai pas ce matin.

Ainsi la réponse à la question est que le cerveau « peut » se trouver dans un calme total. Quant à savoir « comment » : comment un cerveau très développé, qui possède un énorme arrière-plan de mémoire, qui réagit constamment, qui est le résultat d'associations, d'expériences, de souvenirs, qui est le produit de la durée, peut-il jamais être immobile ? La plupart des personnes sont en état de conflit, déchirées par des désirs innombrables. Elles veulent se réaliser, écrire, peindre, faire ceci ou cela, être connues, être « quelqu'un » dans ce monde stupide et monstrueux. Et comment de tels cerveaux, en partie conscients, en partie inconscients, peuvent-ils parvenir au silence total ? Comment peuvent-ils faire le saut d'un état à l'autre ? Ce « comment », nous ne pourrons le comprendre que graduellement, au cours de ces entretiens.

Un auditeur : *Lorsqu'on regarde une fleur, on la nomme tout de suite au moyen d'associations et de la mémoire. On dit : c'est une rose, c'est une violette. Et comme le mot surgit instantanément, que pouvons-nous y faire ?*

Krishnamurti : Lorsque vous regardez une fleur, vous vous dites tout de suite : c'est une rose, c'est ceci ou cela. Et de même lorsque vous rencontrez un ami, vous vous dites : c'est un tel, et avec ce nom un processus s'engage qui vous empêche d'écouter d'un esprit frais ce que cette personne vous dit. Vous n'avez pas réellement écouté la personne, parce que votre esprit était pris dans des mots, dans des associations appartenant au passé. Analysons un peu en détail ce qui s'est produit.

Vous avez vu une certaine fleur et votre réaction immédiate a été de penser : « C'est un narcisse », de sorte que votre mémoire a tout de suite réagi avec ce mot :

le temps, votre éducation, ont associé en votre esprit cette fleur au mot narcisse. Alors, que s'est-il passé ? Le nom que vous avez donné à ce que vous avez vu a fixé encore davantage dans votre mémoire cette image, accompagnée de toutes ses associations. Ce processus vous a empêché de voir la fleur autrement que d'un point de vue botanique, je veux dire que vous ne l'avez pas vue sans cet arrière-plan de connaissances.

Or, est-il possible de voir sans nommer ? De voir un être humain sans se dire : c'est un Allemand, un Russe, un Communiste, un Capitaliste, un Hindou, un Nègre ? Pour voir sans nommer il faut être libéré des mots et votre esprit en est au contraire l'esclave, parce que vous ne pouvez pas penser sans mots. On ne peut communiquer qu'avec des mots, on est obligé d'en employer et chaque mot a ses associations et ses nuances. On ne peut donc pas ignorer leur existence et simplement regarder, mais on doit être extrêmement conscient de tout le processus que met en action le fait de nommer, ainsi que de la valeur énorme que nous avons donnée aux mots, par l'éducation et la mémoire. Percevoir la totalité de ce processus et en être libéré exige une très grande agilité d'esprit. Si vous essayez... non, il ne s'agit pas d'essayer mais de faire : essayer n'a aucun sens... je veux donc dire que lorsqu'on « fait » cela, on voit tout de suite de quoi il s'agit, et on le fait ou on ne le fait pas.

Un auditeur : *Lorsqu'on voit une fleur ou un arbre, il y a, en général, deux états d'esprit successifs : pendant une seconde ou deux, on n'est pas conscient de regarder, on ne fait que regarder, et aussitôt après, on commence à traduire ce que l'on voit en termes d'idées que l'on possède déjà, on veut voir si la chose peut être photographiée, etc.*

Krishnamurti : C'est exactement cela. On voit la montagne immense et magnifique et sa beauté même donne à la conscience un choc qui la fait vaciller un instant

et la fait taire. On se remet ensuite de ce choc et tout le processus de la mémoire entre en opération.

Cette question exige pourtant un examen attentif. Au cours d'une ou deux secondes, la conscience est immobilisée par quelque chose qui l'a influencée : la beauté de l'arbre ou de la montagne l'a subjuguée et elle s'est tue. Mais est-ce cela une paix réelle ? N'est-ce pas, en vérité, quelque chose qui se produit tout le temps dans le monde ? On va à l'église, on assiste à la messe, la beauté du cérémonial fait que l'on se sent prodigieusement sanctifié, inspiré, que l'on se sent en paix. Mais n'est-ce pas une façon de se droguer ? Veuillez suivre ceci.

Si un fait extérieur, par sa beauté, sa majesté, sa pompe, impose le calme à l'esprit, est-on pour cela pleinement éveillé ? Ou plutôt l'esprit vraiment éveillé n'est-il pas celui qui, étant déjà dans un état de silence lorsqu'il voit la montagne — et n'est pas rendu silencieux par la beauté qui le frappe — ne se laisse pas prendre par des mots ? Il observe alors sans nommer. Il est tout le temps dans un état de silence... mais je ne veux pas employer les mots « tout le temps », car cela créerait un malentendu. C'est en vérité cela que vous cherchez. Vous voulez parvenir à cet état et y demeurer « tout le temps », ce qui est une idée puérile.

Voyez d'abord le problème, la beauté du problème. Nous sommes frappés de silence pendant un instant par un incident, un accident de voiture, la majesté d'une montagne, la beauté d'un arbre, la mort de quelqu'un, après quoi surviennent les mots, les associations : « je suis désespéré », « quelle beauté », « comme c'est terrible », « quelle chose ravissante ». Tout le monde connaît ces deux états : celui du silence provoqué par un choc, suivi d'un perpétuel verbiage. Et le problème revient à se demander « comment » parvenir à l'état d'un esprit qui peut voir sans nommer, « comment » parvenir à ce silence qui n'est pas provoqué par le prestige d'une certaine personne ou l'écrasante majesté d'une montagne...

Un auditeur : *Quelle est la relation entre un individu et la Société ?*

Krishnamurti : Vous voulez savoir quelle relation existe entre l'individu, l'individu réel dont nous avons parlé, et la Société ? Ou voulez-vous définir les rapports qui existent en ce moment entre les soi-disants individus et la Société ? Et que voulons-nous dire par relation ?

Commençons par le mot relation. Que veut-il dire ? Etre relié c'est être en contact, c'est communier avec quelqu'un qui me comprend et que je comprends. C'est une intimité, une amitié. Qu'il s'agisse de la relation entre mari et femme, ou entre parents et enfants, ou entre l'individu et la Société, ce que nous entendons par ce mot est un sentiment de communication, de contact, petit ou grand, superficiel ou profond. Je pense que c'est cela que nous voulons dire, en général, lorsque nous parlons de relation.

Or, sommes-nous reliés à qui que ce soit ? L'êtes-vous entre mari et femme ? Je vous prie de le mettre en doute, ne le tenez pas pour acquis. Etre en relation c'est avoir un contact, non simplement physique ou émotionnel ou intellectuel, mais un contact à tous les niveaux. Et l'avons-nous ? Je crains que non. Nos habitudes, nos activités, l'affirmation de nos personnalités, notre orgueil nous isolent. Et c'est dans cet état d'isolement que nous essayons d'établir des relations avec d'autres personnes, avec la Société. C'est un fait : je n'invente rien. Nous aimerions être en relation mais nous ne le sommes pas. Dans le processus de ce que nous appelons relation — et c'est cela la Société — nous croyons être des individus parce que nous avons un nom, une famille, un compte en banque. Nos visages sont différents les uns des autres, nous nous habillons de façons différentes, et ainsi de suite. Tout cela nous confère un curieux sens d'individualité. Mais sommes-nous de vrais individus ou de simples produits conditionnés d'une certaine société et de certaines influences environnantes ?

Etre un individu c'est être unique, intérieurement à part, tranquille, seul. Celui qui est seul s'est libéré de tout ce qui conditionnait sa conscience. Cette conscience libre, et une qui ne l'est pas, peuvent-elles être en relation ? Si vous êtes conscient et que je ne le suis pas, vous pouvez m'aider, me guider, m'expliquer différentes choses, mais nous ne pouvons être en relation, dans le vrai sens du mot, que si nous voyons clair tous les deux et si nous communiquons entre nous immédiatement, au même niveau, dans le même temps. Ce n'est qu'alors, en vérité, qu'il y a une possibilité de communion — qui est amour, n'est-ce pas ?

7 juillet 1963.

II

J'ai le sentiment qu'il est toujours assez difficile de transmettre exactement ce que l'on a à dire. On est bien obligé de se servir de mots. D'autres formes de communication existent mais elles peuvent induire en erreur et il faut s'en méfier. Les mots aussi peuvent être dénaturés car chacun d'eux a mille nuances et lorsqu'on sort du domaine purement objectif, la personne à qui l'on s'adresse doit, par sa souplesse d'esprit et sa sensibilité, ajouter aux mots une qualité qu'ils n'ont pas. Quelle que soit la langue employée, il est toujours difficile à l'auditeur d'aller au-delà des mots et de saisir réellement le sens de ce qui est dit. Il lui faut de la fermeté dans la réflexion, et une qualité de pénétration plutôt qu'une habileté de dialecticien.

Ce que je considère de plus important dans la vie c'est être un esprit religieux, car tout le reste vient à s'organiser autour de cette disposition : tout, le travail, la santé, le mariage, la question sexuelle, l'amour et les innombrables problèmes et difficultés de la vie se trouvent être compris. On ne peut pas « acquérir » un esprit religieux en lisant quelques ouvrages, en assistant à quelques conférences ou en s'exerçant à prendre certaines attitudes, mais je pense qu'il sera possible, au cours de ces entretiens, de s'apercevoir que cet état d'esprit, si important, est susceptible de se présenter, non pas comme résultat d'un effort volontaire, ni en tant que qualité cultivée par quelque

discipline, mais plutôt comme quelque chose d'inattendu et d'inconnu qui surgit dans les ténèbres.

Notre conscience — je veux dire l'ensemble du conscient et de l'inconscient — est, ainsi que nous l'avons dit, le champ de beaucoup de contradictions. Nous sommes engagés dans des efforts énormes, déchirés par des conflits, des luttes, des désirs qui s'entrechoquent et nous empêchent de jamais comprendre ce que c'est qu'être religieux. Quoi que vous fassiez : allez à l'église, lisez des livres sacrés, livrez-vous à toutes les entreprises enfantines en vue de savoir s'il existe un Dieu et un au-delà, vous ne trouverez jamais cet état religieux tant que vous aurez ces contradictions en vous. Voilà pourquoi il est si important qu'au cours de ces trois semaines nous devenions profondément conscients de ce champ intérieur de conflits. Je pense que peu de personnes sont pleinement conscientes de l'incessant combat qui a lieu en chacun de nous, et, ainsi que je le disais l'autre jour, l'important n'est pas de se demander « comment » y mettre fin mais de le voir, et le seul acte de le voir le fait cesser.

Je voudrais donc, ce matin, parler de l'état de conflit et de la dégénérescence, car les deux vont de pair. L'état de conflit, qu'il soit conscient ou inconscient, profond ou superficiel, détruit la subtilité, la vivacité, la sensibilité de l'esprit. Etre en cet état c'est être pris dans des situations que l'on ne peut pas résoudre, et pour sortir de ces contradictions qui émoussent et alourdissent l'esprit, il est évidemment nécessaire de comprendre ce qu'est cette conscience qui est nous-mêmes.

C'est ce que nous allons faire, non pas théoriquement, ni d'une façon abstraite, ni par voie d'explications, mais nous pénétrerons dans la structure même de la conscience, avec, j'espère, votre coopération. Nous entreprendrons ce voyage ensemble. Vous n'êtes pas ici pour simplement m'écouter, mais dans l'acte même d'écouter vous observerez votre propre conscience.

Il y a deux façons de regarder. On peut regarder une

chose parce que quelqu'un vous le dit et vous indique ce qu'il y a à voir, ou au contraire parce qu'on veut faire des découvertes et qu'on les fait. Si l'on a faim on mange, on n'attend pas qu'on vous le dise. S'entendre dire que l'on devrait manger et avoir faim sont deux choses très différentes. Il nous faut être très clairs sur ce point : je ne vous pousse pas à explorer la conscience et je ne vous donne aucun but à atteindre, mais nous explorerons ensemble et, ensemble, nous ferons des découvertes. Il s'agit toutefois d'une action très complexe, car on doit être capable de tout examiner sans se dire : « il m'est agréable de constater ceci, qui me plaît » ou « il m'est désagréable de voir cela, qui ne me plaît pas ». Nous devons donc, à cet effet, avoir un esprit scientifique, qui ne déforme ni ne colore ce qu'il observe.

L'important est de donner lieu à une transformation du processus même de notre pensee, d'en modifier la matrice, pour ainsi dire, de porter la révolution à l'origine de sa structure. Il s'agit d'une révolution dans la conscience, dans le centre même de notre être, et non de révolutions économiques ou sociales, et ce bouleversement ne peut se produire que si nous comprenons que les conflits, à tous les niveaux de la conscience, en surface comme dans les grandes profondeurs, sont des facteurs de détérioration.

Ne vous contentez pas d'accepter ce que je dis. N'acceptez absolument rien de ce que je dis, mais examinons ensemble ces contradictions internes, cet apitoiement sur soi-même, cette soif de se réaliser, ces inévitables frustrations. Nous y voyons un conformisme et un besoin d'imitation. L'erreur qui consiste à vouloir changer ce qui « est » en ce que l'on appelle un idéal, établit un contraste entre « ce que je suis » et « ce que je devrais être », d'où l'esprit de compétition, le désir de devenir « quelqu'un », avec tout ce que cela comporte d'efforts, de luttes, de combats, d'angoisses, de craintes, de désespoirs. Tout cela et bien davantage est inclus dans le mot « contradiction ». Tout cela est facteur de détérioration.

Notre éducation nous forme en vue de vivre en perpétuel antagonisme. Economiquement, moralement, spirituellement notre Société est basée sur cette notion, et tous les instructeurs religieux nous enseignent qu'il nous faut nous discipliner, lutter pour être ou pour devenir quelque chose. On nous donne toujours l'exemple du héros national ou du héros religieux. Nous imitons le saint, le Sauveur, celui qui s'est accompli, et toujours apparaît l'abîme entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, ce dernier luttant indéfiniment pour savoir... l'esprit lourd cherchant à s'affiner. Telle est la structure psychologique de la Société. L'ambition nous mène, nous vénérons les succès et condamnons les échecs, les souffrances se multiplient et nous faisons de grands efforts pour en sortir. Ces angoisses sont incessantes en nous, aussi bien dans notre sommeil qu'à l'état de veille, dans nos périodes de repos comme dans celles où nous sommes actifs. C'est cela notre lot, cela l'état où nous vivons, c'est ce à quoi nous avons été entraînés et que nous avons accepté, et c'est ainsi que notre esprit n'est jamais clair, qu'il est toujours confus et en contradiction avec lui-même.

Veuillez vous rendre compte de cet état en vous-mêmes. Mais comment vous observez-vous ? Est-ce à la façon d'un témoin qui est en dehors de ce qu'il regarde ? Dans ce cas il y a une division, une contradiction entre l'observateur et ce qu'il observe. Ou est-ce « sans observateur » ? Suivez ceci, qui est important. Lorsque nous examinons le processus extrêmement complexe de notre conscience, dont l'essence même est contradiction, nous devons d'abord savoir ce que nous entendons par voir, observer. Je suis sûr que l'on s'observe en général à la façon dont, du dehors, regarderait un censeur, un juge, indépendant de ce qu'il examine. Mais cette façon de procéder empêche de comprendre le fait très complexe que j'appelle conflit, son poids énorme, son contenu et la variété de ses aspects. Observer comme du dehors c'est déjà, en vérité, créer une opposition. On ne comprend pas, on ne fait qu'in-

tensifier la lutte que l'on perçoit, car l'observateur se fait censeur et juge si ce qu'il découvre, lui étant déplaisant, il veut le modifier selon ce qui lui est agréable. Ainsi menée, l'observation, loin de dénouer les antagonismes les multiplie. A mon sens le procédé psychanalytique est une intensification de l'état de conflit et ne peut jamais nous en délivrer. Je voudrais que vous voyiez ce fait une fois pour toutes, sa vérité, sa beauté, et alors vous sauriez ce que veut dire « regarder », non pas avoir des yeux de censeur mais simplement « voir ». Si ce n'est pas d'un centre que l'on observe, on commence à comprendre que l'extraordinaire processus qui s'appelle conscience est l'essence même d'une lutte, un effort incessant de devenir, de s'accomplir.

Nous voyons les sommets de ces montagnes couverts de neige, ces collines, ces vallées, ces prairies. Comment les regardons-nous ? Est-ce en les analysant à partir d'un centre de conscience ? Ou voyons-nous simplement leur beauté ? Il y a une différence entre voir et analyser. Si cette différence est claire pour nous, nous pouvons comprendre pourquoi l'analyse ne provoque pas de révolution dans la conscience. Elle peut nous aider à nous adapter à la Société, elle peut éliminer certaines particularités gênantes, certaines névroses, mais nous ne parlons pas de cela. Nous parlons d'une transformation bien plus fondamentale que la simple adaptation à une Société pourrie.

L'analyse comporte l'analysé et un analyste qui fait office de censeur et de juge, qui examine, interprète, condamne ou approuve ce qu'il voit, et qui, par conséquent, intensifie le conflit. Ce que nous faisons est totalement, absolument différent : il s'agit pour nous de « comprendre » l'état de conflit, à la fois dans le monde extérieur et en nous. Je veux dire par « comprendre » observer sans prendre position et aussitôt, on est déjà dans un champ d'observation dans lequel il n'y a pas de contradiction.

Vous savez tous, aussi bien que moi, que dans le monde extérieur les nations se combattent et que les Etats armés

sont à tout instant prêts à la guerre. Il y a partout des antagonismes : entre races, entre classes sociales, entre l'Est et l'Ouest, entre les peuples rassasiés et les millions d'affamés en Asie; et l'explosion démographique est une menace de famine généralisée, si ce n'est d'une guerre nucléaire. Tout cela est évident, chaque politicien, chaque réformateur le dit, sans empêcher la guerre « froide de risquer de devenir « chaude » à n'importe quel moment.

Et il y a l'incessant combat en nous des contradictions internes, des problèmes non résolus et de ceux que nous avons résolus provisoirement. Ils nous marquent de leur empreinte. Nous aspirons à « réussir » dans le monde des affaires, dans le monde des arts ou ailleurs et si nous n'y parvenons pas, notre frustration crée en nous une nouvelle tension.

Ces deux états combatifs, l'extérieur et l'intérieur, ne sont pas essentiellement différents l'un de l'autre. Ils font partie d'un même mouvement qui, telle la marée, avance et s'éloigne. Les croire différents est absurde. Ils sont une seule et même chose. Pour être à même de les comprendre on doit les considérer comme un tout et ne pas les séparer dans la pensée, sous peine d'intensifier l'état de contradiction où l'on se trouve.

Que nous reste-t-il à faire ? Nos drames intérieurs peuvent provoquer certains efforts et donner certains résultats tels que des peintures, des poèmes, de la littérature ou des mouvements soi-disant religieux, mais ils demeurent dans le cadre d'une tension, et les œuvres qui en résultent, les compositions artistiques de tout ordre, sont des facteurs de dégénérescence. Leurs auteurs encouragent le public à dégénérer. C'est bien évident. Tout conflit, quel que soit l'aspect qu'il assume, et toute action qui en résulte sont des éléments de corruption.

Je vous prie de ne pas acquiescer à ce que je dis. Consentir n'est qu'une acceptation verbale et nous ne sommes pas ici pour nous déclarer d'accord ou non avec ce qui se dit. Nous ne sommes pas en train d'organiser des dé-

bats. Voyez plutôt comment, pendant des siècles et des siècles, l'homme s'est entraîné à penser en termes de luttes afin de parvenir à quelque résultat en ce monde ou dans l'autre, afin de créer quelque chose dans le domaine de l'art ou de la religion. Voyez les innombrables saints qui ont bataillé contre eux-mêmes pour atteindre des états qu'ils appelaient spirituels, et qui sont encore considérés tels par les Eglises. L'état de conflit est une institution éminemment honorable; nous le vénérons. Il est universellement représenté, depuis les temples de l'ancienne Egypte et les caves de Lascaux, jusque partout où est figurée la lutte du Bien et du Mal, avec l'espérance que le Bien triomphera. Ce processus historique est comme une vague immense qui nous submerge et nous sommes partie intégrante de cette vague.

Il faut une très grande attention et une réelle intelligence pour voir que ce vaste processus historique et social, dont nous faisons partie, est un facteur de détérioration du fait qu'il est essentiellement un conflit. Nous n'admettons pas que lutter nous corrompt parce que l'on nous a habitués, à l'école, en affaires, partout, à accepter qu'il faut « lutter dans la vie » et parce qu'il ne se trouve personne pour se rendre compte que cet état de fait est profondément destructeur. Quelques personnes vont, peut-être, jusqu'à l'admettre théoriquement, mais ne semblent pas aller plus loin.

Ainsi que je l'ai dit, cette question a de nombreux aspects. Lorsqu'on est soi-disant religieux on se soumet à différentes disciplines; on se domine pour être conforme à un modèle dit spirituel, on accepte l'autorité d'un Sauveur ou d'un Maître à l'imitation de qui on s'efforce de vivre. Dans la mesure où l'on est sérieux — tels les moines chrétiens ou ces personnes en Inde qui ont renoncé au monde — la vie est une perpétuelle bataille pour se discipliner.

Et considérez nos propres vies. Certains d'entre vous fument peut-être, tout en pensant qu'il est absurde d'être

esclave d'une telle habitude; mais qu'il leur est difficile de renoncer à une chose pourtant si insignifiante! Leurs tentations deviennent des tourments qui, lorsqu'il s'agit de questions telles que les problèmes sexuels, peuvent s'exaspérer jusqu'à être de véritables tortures. On vit dans cet état, il est devenu habituel, on l'a revêtu de respectabilité, on l'a même sanctifié. Et lorsque quelqu'un comme moi vient vous dire qu'il est possible de vivre sans aucun conflit d'aucune sorte, vous haussez les épaules ou, au contraire, vous essayez d'imiter sa façon de vivre, ce qui vous plonge encore dans d'autres tourments.

Que l'on s'en rende compte ou non, l'ensemble de notre conscience, la totalité de ce que nous appelons la pensée — la pensée en tant que symboles, la pensée qui est une réaction de la mémoire, non seulement de celle d'hier, mais de celle d'innombrables journées précédentes — tout cela est conflit. Et si vous ne pensiez pas du tout qu'arriverait-il ? Végéteriez-vous ? Seriez-vous satisfaits de ce que vous êtes, d'une façon bovine ? Au contraire, ne pas penser est un état vital parce que l'on a compris tout l'automatisme des réactions de la mémoire qui dicte au cerveau les réponses de l'expérience accumulée sous forme de savoir.

La plupart d'entre nous renoncent à l'effort de se libérer de l'état de contradiction et se laissent aller à la dérive. Cela engourdit l'esprit jusqu'au jour où la tension devient trop forte. On a alors recours à la croyance en Dieu, espérant y trouver la paix. Mais tôt ou tard cette trêve, à son tour, devient une source de contradictions. Certains, au contraire, redoutant de végéter, de croupir dans une satisfaction médiocre, intensifient la lutte, se jettent dans des discussions sur tous les sujets, lisent tout, s'informent de tout ce qui se fait au monde.

Mais il existe une autre approche, qui exige une grande intelligence et une grande sensibilité. Elle consiste à être conscient, d'une façon absolument impartiale, de l'ensemble de ce processus que j'appelle conflit. Examinez-le ainsi

et vous verrez que dans cet état de lucidité on comprend chaque problème aussitôt qu'il apparaît et que le conflit n'a plus de sol où planter ses racines.

C'est de cela que je parle : non pas de comment échapper aux contradictions — puisque, d'ailleurs, c'est ce que vous faites en vous évadant vers vos divinités préférées ou vers l'analyste de votre choix — mais de comment comprendre « négativement » tout le processus en question. Par ce mot « négatif » je désigne l'état d'un esprit qui considère un problème — ou une montagne — sans l'intervention de la pensée. Il « regarde » et c'est tout. C'est l'état d'un esprit qui n'interprète pas, qui ne censure pas, qui est lucide sans préférences. Il ne se dit pas « j'aime ceci, je n'aime pas cela », il observe et son attention est totale. Vous verrez qu'alors tout conflit, de toute sorte, à tous les niveaux de l'être, a pris fin, et qu'alors seulement on se trouve dans un état religieux. Mais vous ne connaissez pas encore cet état-là et pour qui ne le connaît pas, ma description serait-elle merveilleuse, n'aurait aucune valeur.

La personne qui voudrait réellement comprendre la beauté et l'extraordinaire portée d'une vie sans conflit — et j'ai dit qu'une telle vie est possible — devrait, pour commencer, percevoir complètement le contenu total de la conscience. Etre ainsi pleinement conscient c'est pouvoir observer sans analyse, ce qui est extrêmement difficile, car nous avons été dressés pendant des milliers d'années à juger, à condamner, à comparer, à identifier. C'est notre réaction instinctive, de sorte que nous n'observons jamais rien réellement.

Vivant en ce monde qui est fait de contradictions, qui les nourrit en donnant lieu à des réussites et à des frustrations et qui exige que nous soyons aussi dans un état de contradiction, vivant, dis-je, en ce monde, pouvez-vous, en comprenant, en « sentant » tout ce processus, vous en libérer totalement ? En vérité, seul l'homme sans problèmes, sans cicatrices, est innocent, et seul un esprit innocent peut connaître l'Immesurable.

Voulez-vous maintenant intervenir au sujet de ce qui a été dit ce matin ?

UN AUDITEUR : *Quelle est la fonction réelle de la pensée ?*

KRISHNAMURTI : Je ne le sais vraiment pas, mais cherchons à le savoir. La pensée a-t-elle de l'importance ? Si elle en a, quel est son rôle dans notre vie ? Il ne s'agit pas d'avoir des opinions à ce sujet, qui n'auraient aucune valeur, mais de voir ce qui est vrai, et pour cela, il faut hésiter, attendre, tâter le terrain, ne pas se laisser aller à exprimer ce qui n'est que réactions de la mémoire. Ceux qui ont lu des ouvrages de philosophie traitant de la pensée peuvent en avoir retenu quelque chose et en citer des passages, mais nous ne sommes pas ici pour échanger des idées reçues. Vous m'avez posé une question très sérieuse. J'ai dit que la pensée est destructrice et vous me dites : « Qu'entendez-vous par cela ? Si la pensée est destructrice, quelle est sa fonction réelle ? Quelle est le vrai rôle qu'elle doit occuper dans nos vies ? »

Avant de répondre à ces questions, nous devons nous rendre compte avec précision de ce qu'est la pensée. Alors nous pourrons lui donner sa vraie valeur et sa vraie place. Mais si nous ne comprenons pas tout son processus, les quelques mots que nous pourrions avancer n'apporteraient aucune réponse.

Donc, que fait-on quand on pense ?... Ne répondez pas. Je pose une question : qu'est-ce que c'est que penser ? Qu'est-ce qui a lieu lorsqu'on pense ? Je vous provoque avec cette question. Comment réagissez-vous à cette provocation ? Entre la question et votre réponse il y a un intervalle, un temps d'arrêt pendant lequel votre mémoire est en activité. Vous vous répétez la question, vous cherchez à vous rappeler ce que vous avez lu à ce sujet, etc. Mais si je vous avais posé une question très familière telle que « quel est votre nom ? », votre réponse aurait été immé-

diate car vous n'auriez pas été obligé de penser. Ainsi, lorsque la réponse n'est pas connue d'avance, on hésite, il y a un intervalle pendant lequel on cherche la réponse dans la mémoire, et la pensée est la réaction de la mémoire.

Examinons attentivement ce processus. Demandons-nous maintenant ce qui se passe lorsqu'on ne possède aucune information au sujet de la question qui se pose. On cherche dans la mémoire, on ne trouve rien, et l'on dit « je ne sais pas ».

Voici donc trois cas : *a*) la réponse est instantanée, *b*) on prend le temps de répondre, *c*) on dit « je ne sais pas ». Mais dans ce dernier cas, on attend que la réponse soit apportée de l'extérieur : quelqu'un donnera l'information, on ira la chercher dans une bibliothèque, etc. Le « je ne sais pas » est conditionnel, c'est un état d'expectative. Il y a donc encore un quatrième cas : *d*) le « je ne sais pas » n'est pas conditionnel, l'esprit ne s'attend pas à recevoir une réponse : on ne sait pas, et c'est tout.

Or, *a*) *b*) et *c*) font partie du processus de la pensée. Demandez à un chrétien si Dieu existe, il vous répondra instantanément « oui ». Posez la même question à un communiste et il vous répondra aussitôt « non ». Son Dieu est l'Etat, mais il ne s'agit pas de cela maintenant. Notre réponse à toute provocation est conforme à notre conditionnement; nous pensons selon notre condition et notre mémoire. Si celle-ci est solide, claire, aiguë, notre réponse sera très affirmative et c'est cela qu'en général on appelle une pensée forte. Que notre pensée soit simple ou compliquée, celle d'un ignorant ou celle d'un érudit, elle se déroule toujours selon ce processus.

Mais si l'on en vient à se dire « je ne sais vraiment pas », si l'on n'attend aucune réponse, si aucun livre ne peut la donner, si aucune mémoire ne peut déclarer « c'est ainsi », il est évident que l'on se trouve dans une situation entièrement différente de *a*) *b*) et *c*) car toute pensée est arrêtée.

De quel point de vue avez-vous posé votre question ?

De *a*) *b*) ou *c*) ? Est-ce pour recevoir une réponse ? Ou êtes-vous dans l'état d'esprit de *d*) en lequel il n'y a pas de pensée ? Et quelle relation y a-t-il entre la pensée et l'état d'esprit représenté par *d*) ?... Est-ce que je me fais comprendre ou est-ce que tout cela devient trop complexe ?

La pensée a évidemment son rôle à un certain niveau. Dans vos occupations, dans le champ de votre activité, quelle que soit celle-ci, la pensée est absolument nécessaire. Mais a-t-elle une valeur quelconque lorsqu'on « ne sait pas », c'est-à-dire lorsque ayant passé par toutes les phases de *a*) *b*) et *c*) on en vient à être dans un état de non-savoir absolu ?

Ainsi que je vous l'ai fait remarquer, à la question « Dieu existe-t-il ? » un Chrétien répond selon son conditionnement et sa pensée a une certaine valeur en fonction de son code de morale, de son comportement par rapport au culte, etc. Mais celui qui dit « je ne sais pas s'il existe un Dieu ou non », qui n'affirme pas et ne nie pas, qui est réellement dans un état de « non-savoir », cet homme, pour découvrir la vérité, ne met pas en œuvre une pensée, car s'il le faisait il retomberait dans du connu et la découverte n'aurait pas lieu. Pour qu'elle ait lieu, on doit donc rejeter *a*) *b*) et *c*), on doit nier toute la structure des connaissances et de la croyance et être dans un état où l'on dit : « je ne sais pas ». Alors on n'exerce aucune pensée car on ne lui accorde pas de valeur dans ce domaine-là, bien qu'elle en ait ailleurs.

Les connaissances ont été accumulées par l'expérience, par la pensée, et celle-ci, qui résulte elle-même des connaissances, est non seulement importante dans leur domaine, mais nécessaire. Toutefois les connaissances, qui sont le connu, ne nous aideront jamais à découvrir l'inconnu. Pour cette découverte, l'esprit doit être libéré du connu, et c'est là une de nos difficultés.

J'espère que tout cela a un sens pour vous...

9 juillet 1963.

III

Pour beaucoup de personnes, la religion est sans doute un engouement. Elles s'en entichent dans leur vieillesse et des personnes quelque peu névropathes y recourent aussi. J'emploie en ce moment le mot religion pour désigner non seulement celles des églises organisées, avec toute la sécurité qu'elles offrent, mais aussi les variétés de croyances, de dogmes et de rituels, parfois extravagantes auxquelles tant de gens adhèrent. Souvent la religion n'est pas une affaire sérieuse. Le gouvernement soviétique autorise maintenant l'exercice des cultes parce que, politiquement, ils n'offrent aucun danger, n'encouragent aucune révolte, ne sont pas révolutionnaires.

Je me demande quelle importance a la religion dans la vie des personnes qui sont ici. Et maintenant j'emploie ce mot dans un sens tout différent : je parle de quelque chose qui est aussi important, si ce n'est beaucoup plus important que gagner sa vie, de quelque chose dont on ne peut jamais faire un objet d'engouement et à quoi l'on ne peut pas avoir recours lorsque, devenu vieux, on a déjà un pied dans la tombe, de quelque chose dont l'importance est dévastatrice, et qui devient intensément nécessaire en tant que mode de vie depuis l'instant où l'on s'éveille jusqu'à celui où l'on s'endort. Alors chaque pensée, chaque acte, chaque mouvement de la sensibilité sont observés, considérés, pesés. Pour moi la religion englobe

toute la vie. Elle n'est pas réservée à des spécialistes, à des riches ou à des pauvres, ou à une élite, ou à des intellectuels. Tel le pain, on ne saurait s'en passer. Et je me demande combien d'entre vous la prennent à ce point au sérieux... sans pour cela se rendre intraitables, rébarbatifs, bigots et sectaires.

La religion ne comporte ni connaissances ni croyances; ce qui est indispensable à la personne religieuse c'est la liberté, une liberté totale. Bien que l'on parle souvent de liberté, en général on la refuse; je ne sais pas si vous l'avez remarqué. Nos Sociétés modernes sont si organisées, le progrès y est tel et la production si abondante et si accessible que l'on devient esclave de possessions, d'objets. On y trouve une certaine sécurité et c'est tout ce que l'on désire : une sécurité physique et émotionnelle. Cela indique que l'on n'aspire pas à être libre. C'est pourtant une nécessité dans tous les domaines et chacun de nous devrait s'octroyer une liberté absolue, totale, insister auprès de soi-même pour l'obtenir.

La liberté n'est pas une révolte. Lorsqu'on se révolte « contre » quelque chose, cela veut dire que l'ont est « pour » autre chose. Ce n'est là qu'une réaction. La liberté n'en est pas une : elle ne consiste pas à être libéré « de » quelque chose, ce qui serait, en réalité, être en révolte contre cette chose-là, elle est plutôt un état d'esprit où l'on connaît la liberté pour elle-même.

Si l'on n'est pas libre, je ne vois pas comment on peut être créatif. Je n'emploie pas le mot créatif dans le sens restreint qui qualifie à tort le peintre, l'écrivain, l'inventeur, bien qu'ils puissent avoir parfois quelques inspirations. La création est tout autre chose. Elle ne peut avoir lieu que si l'on est dans un état de liberté totale. Dans cet état de plénitude on peut écrire un poème, peindre un tableau, sculpter une pierre, mais il ne s'agit plus d'exprimer sa personnalité, de compenser des frustrations, ou de s'introduire dans un marché; cela a un sens tout à fait différent. Et il me semble que nous devrions exiger

cette liberté complète, non seulement en nous-mêmes mais aussi extérieurement.

Tout d'abord, il nous faut distinguer la liberté et les révoltes ou révolutions qui, essentiellement, ne sont que des réactions. L'extrême gauche se révolte contre le capitalisme ou contre la domination de l'Eglise. Quant aux révoltes contre les régimes policiers et le pouvoir de la tyrannie organisée, elles sont bien vite liquidées.

La liberté, ai-je dit, n'est pas une réaction, c'est plutôt l'état d'un esprit qui comprend ce qu'est une réaction. On réagit en réponse à une provocation. Cette réponse est faite de plaisir, de colère, de peur, de souffrance psychologique; et c'est en comprenant sa structure très complexe que l'on rencontre la liberté, laquelle ne consiste pas à être « libéré » de la colère, de l'autorité, etc., mais est un état en soi, à connaître en soi et non « contre » quelque chose.

La plupart des personnes sont à la recherche de leur sécurité. Elles espèrent trouver le bonheur dans la compagnie de quelqu'un; elles veulent créer, être célèbres, s'exprimer. s'épanouir, avoir du pouvoir, une situation, du prestige. A un degré ou à un autre, d'une façon générale, ces tentatives absorbent les esprits, tandis que la liberté, Dieu, la vérité, l'amour passent au second plan. Ainsi que je l'ai dit, la religion n'est souvent qu'un engouement superficiel. On est si préoccupé de vétilles que l'on n'a pas la vivacité, l'acuité de perception qu'il faut pour comprendre le processus si complexe qu'on appelle vivre. Notre existence est une lutte perpétuelle, un effort incessant et vain... et dans quel but ? C'est une cage où nous nous enfermons et que nous construisons nous-mêmes avec nos réactions, nos craintes, nos désespoirs, nos angoisses. Notre pensée tout entière est faite de réactions, ainsi que nous l'avons vu l'autre jour en nous demandant quelle est sa véritable fonction. En l'examinant soigneusement nous avons vu qu'elle est toujours une réponse de la mémoire. Toute la structure de notre conscience ainsi que toute notre pensée, sont le résidu et le réservoir de nos réactions.

Il est donc évident que la pensée ne peut jamais engendrer la liberté, puisque celle-ci ne peut jamais être la conséquence de réactions : elle ne consiste ni à éviter la douleur ni à se détacher du plaisir.

Je vous prie — ainsi que je vous l'ai demandé l'autre jour — de ne pas acquiescer à ce que je dis. Sans rien accepter ni refuser, voyez les faits, par vous-mêmes, en vous-mêmes.

Notre conscience englobe tout le champ de la pensée, des idées, de l'idéation. La pensée organisée devient l'idée d'où émane toute action, et la conscience est faite des nombreuses couches de pensée en nous, qu'elle soient en surface ou cachées, conscientes ou inconscientes. C'est le champ du connu, de la tradition, c'est la mémoire de ce qui a été, c'est ce que nous avons appris, c'est le passé dans ses rapports avec le présent, le passé de l'héritage des siècles, le passé de la race, de la nation, de la communauté, de la famille, des symboles, des mots, des expériences, des heurts entre désirs contradictoires, de nos luttes innombrables, de nos plaisirs et de nos douleurs, le passé de ce que nos ancêtres nous ont appris et de ce que la technologie moderne y a ajouté : tout cela est la conscience, le champ de la pensée, le champ du connu et nous vivons à sa surface. On nous a entraînés dès l'enfance à acquérir des connaissances et à affronter des compétitions; nous apprenons une technique, nous nous spécialisons en une certaine direction en vue d'obtenir une situation et de gagner notre vie. Telle est toute notre éducation, nous continuons à vivre à fleur de conscience et sous la surface se trouve cet énorme passé, une durée indicible. Tout cela est le connu, quand bien même nous n'en sommes pas conscients.

Veuillez suivre tout cela en vous-mêmes, en observant votre propre conscience. Plus on a de sensibilité et d'esprit d'observation, mieux on perçoit le conflit qui a toujours lieu entre le conscient et l'inconscient. Lorsqu'il parvient à une certaine acuité, si l'on ne voit pas comment agir,

on fait une névrose et l'on peut même finir à l'asile. D'innombrables psychologues, des analystes, essayent de jeter un pont entre ces antagonismes pour résoudre leur opposition.

L'inconscient, bien que ce mot exprime l'idée de quelque chose de caché et qui échappe à l'observation, fait partie du connu : il est le passé. Il se peut que vous ne connaissiez pas tout son contenu, que vous ne l'ayez pas examiné, observé, mais vous avez probablement eu des rêves, des émissions de cette vaste région souterraine de l'esprit. Elle est là, elle est le connu parce qu'elle est le passé, en elle il ne se trouve rien de nouveau. L'important, cependant, est de comprendre par nous-mêmes tout ce qui est impliqué dans le fait d'être neuf. Etre innocent c'est être libre du connu et pouvoir, par conséquent, créer réellement quelque chose de nouveau.

Etre neuf est une des plus grandes difficultés de notre vie moderne, car depuis l'enfance la Société nous contraint à demeurer à la surface du connu. C'est là que nous vivons les drames de nos existences, dans la routine et l'angoisse de la vie quotidienne, du gagne-pain, des appétits, des exigences, des obligations, et lorsque l'existence à ce niveau ne nous satisfait pas, nous essayons de sauter de là dans quelque chose de plus profond, nous nous occupons d'art, nous allons à la recherche de dieux et de religions innombrables, et en cas d'échec nous rendons un culte à l'Etat, ou nous nous réfugions dans la vie d'une communauté... vous êtes au courant de tout ce qu'on invente comme évasions, jusqu'à des fusées pour aller à la lune. Et lorsque rien de tout cela ne nous contente, nous devenons très intellectuels, nous analysons et mettons tout en pièces, mais en conservant notre propre Jésus secret, notre Christ intérieur. Telle est notre vie.

J'ai dit que la vraie liberté consiste à être libre du connu, c'est-à-dire du passé. Il est évident que le connu a sa place et sa fonction dans la vie quotidienne. Sans lui on serait perdu. Et les connaissances accumulées de la science,

auxquelles on ajoute tous les jours quelque chose, elles aussi ont leur rôle évident et nécessaire. Mais le connu a toujours un caractère d'automatisme. Toute expérience que l'on a vécue en un passé récent ou lointain s'insère dans la catégorie de ce que l'on « connaît » et c'est cet arrière-plan qui permet de « reconnaître » les expériences ultérieures. L'esprit tributaire de ce qu'il connaît subit les attachements, les craintes, les désespoirs que comporte ce monde-là. Il n'est donc jamais libre, quand même il écrirait des livres avec talent ou saurait-il naviguer dans l'espace ou inventer quelque appareil extraordinaire... et vous savez combien vraiment prodigieux est ce qu'on invente de nos jours. Tout cela demeure dans le champ du connu.

La faculté de penser appartient à la durée, elle se bâtit au moyen du temps, et ce qu'elle produit est toujours assujetti au temps. Celui qui veut être libre de toute douleur doit donc être libre du connu, ce qui veut dire qu'il doit comprendre la structure entière de la conscience. Et peut-il la comprendre par l'analyse, qui est encore un processus de pensée ? Que veut dire comprendre ? Quel est l'état d'un esprit qui comprend ? Je parle de comprendre et non de ce qui est compris : me suivez-vous ? En quoi consiste l'état dans lequel on se dit : « je comprends » ? S'agit-il de mettre en œuvre des pensées, de procéder à des déductions, à des critiques, d'une façon raisonnable, saine, logique ? Ou est-ce quelque chose d'entièrement différent ?

Lorsqu'un auditeur, l'autre jour, m'a demandé quelle est la vraie fonction de la pensée, vous vous rappelez que nous avons parlé de la réaction de l'esprit à une provocation. Si la question est familière, la réponse est immédiate; si elle est plus compliquée, il se passe un laps de temps pendant lequel on pense, c'est-à-dire que l'on fait appel à la mémoire pour qu'elle émette sa réponse au moyen d'associations, à la façon d'un calculateur électronique. Une question encore plus compliquée nécessite un inter-

valle encore plus long. Nous avons vu que ces trois réponses que nous avons désignées par *a*) *b*) et *c*) font partie du processus de la pensée, lequel est dans le champ du connu. Là on peut produire, inventer, peindre, faire des choses extraordinaires, aller à la lune, mais ce n'est pas de la création. Ce perpétuel besoin de se réaliser, de s'exprimer, est, selon moi, enfantin.

Mais nous avons vu qu'il existe un état où l'on se dit : « je ne sais pas », où l'on ne cherche plus une réponse, où il n'y a plus ni recherche, ni expectative. Alors seulement peut-on dire « je comprends », car l'esprit est libre. Alors ont peut observer le connu. Mais l'inverse n'est pas vrai : on ne peut pas, du connu, voir l'inconnu. Lorsqu'on est libre, lorsque l'esprit est innocent, on peut être actif, jouer son rôle en tant que citoyen, se marier, et tout a sa valeur et son importance. Mais ce que l'on veut en général c'est demeurer dans le connu et que cet état douloureux se perpétue indéfiniment

L'important selon moi est de comprendre par soi-même l'état d'un esprit qui s'est libéré de ce qu'il connaît car seul un tel esprit peut découvrir s'il existe ou non une Immensité. Se contenter d'une existence dans le champ du connu — qu'il soit de droite, de gauche ou du centre — est un grossier matérialisme qui n'a de réponse à rien. Cette existence misérable est l'incessante poursuite d'une sécurité que l'on ne trouvera jamais. Elle est, pourtant, la principale préoccupation des jeunes, ils la veulent pour eux-mêmes, pour leur famille, dans leur emploi et ce n'est que plus tard, s'ils en ont l'inclination et le temps, qu'ils aspirent à autre chose. Lorsqu'une crise survient ils cherchent une réponse apaisante et s'en contentent. Je parle au contraire de comprendre dans sa totalité la fonction du connu. Et pour saisir cette immense complexité, je dis qu'il est nécessaire de pénétrer en soi-même et d'appréhender la conscience tout entière.

Or, on ne peut pas se comprendre par l'introspection, par l'analyse. Nous avons vu. en effet, que ce procédé crée,

entre l'analyste en nous et l'analysé, une division qui entretient notre conflit, car le centre de conscience qui procède au sondage est déjà conditionné, surchargé par les accumulations du Temps, qui sont le connu. Quelle que soit sa faculté de pénétration, l'analyste en nous est toujours partie intégrante du connu. Saisir la vérité de cela — en dépit des psychologues — c'est voir, d'un seul rapide coup d'œil, le contenu total de la conscience. Cette vision se produit en un éclair; ce n'est pas une opération nécessitant du temps, des connaissances, la lecture d'ouvrages, etc. On voit immédiatement ou pas du tout. Les rêves peuvent donner certaines indications, certaines suggestions sous forme de symboles, mais ils font, eux aussi, partie de ce connu dont l'esprit doit se vider totalement s'il veut être libre de ce processus que l'on appelle penser.

Si c'est la première fois que vous entendez une telle affirmation, vous vous dites sans doute que le malheureux conférencier a perdu la raison. Mais si vous m'avez déjà entendu et lu, vous devez savoir que ce qui est dit ici a une vitalité extraordinaire, une pénétrante qualité de vérité. Etre vidé du connu c'est être dans un état créatif, c'est « être » création. Ce que l'on crée n'est pas en question ici. Comment se préoccuperait-on de soi lorsqu'on est « en » création ? Et pour comprendre ce qu'est cet état, on doit se comprendre soi-même, observer le processus de sa propre pensée, l' « observer », ne pas l'altérer ou le modifier : le voir comme dans un miroir. Lorsque a lieu cette liberté, on peut utiliser des connaissances et elles ne détruiront pas l'humanité, mais lorsqu'elle n'a pas lieu et qu'on met en œuvre des connaissances, on devient une cause de souffrances pour tout le monde, que l'on soit en Russie, en Amérique, en Chine ou ailleurs. Etre sérieux c'est être conscient de ces conflits et ne pas y participer en cherchant à modifier, à améliorer le connu, car sur cette voie les souffrances n'ont pas de fin.

UN AUDITEUR : *Voulez-vous revenir sur la question de*

l'inconscient ? Comment peut-on être conscient de l'inconscient, le mettre à jour, examiner ?

Krishnamurti : Vous dites : je ne connais pas l'inconscient et comment puis-je le connaître, moi qui suis pris dans les activités quotidiennes de la conscience consciente ?

Voyez ce que vous avez déjà fait en posant cette question : vous avez créé une contradiction, car quel est l'instrument avec lequel vous allez mettre à jour et examiner l'inconscient ? Votre seul instrument est votre conscience consciente, celle qui agit quotidiennement au cours de vos occupations, qui a des appétits, sexuels et autres, des craintes, etc., et c'est avec cela que vous examinerez l'inconscient. Mais est-ce possible ? Et si cela ne l'est pas, que se passe-t-il ? Pendant ce qu'on appelle le sommeil, lorsque le cerveau conscient est tant soit peu calme, l'inconscient émet des rêves au moyen de symboles, des messages que, réveillé, on cherche à interpréter. L'esprit conscient est si occupé toute la journée qu'il ne peut découvrir le contenu de l'inconscient qu'au moyen des rêves. C'est pour cela que les analystes leur donnent une telle importance. Mais voyez les complications que cela entraîne : si l'analyste ne connaît pas la totalité de l'arrière-plan de votre conscience — et il ne peut pas la connaître — son interprétation sera toujours erronée. Elle sera freudienne ou junguienne, elle reflétera l'opinion de quelque autorité, et ne sera donc jamais correcte. Et si vous vous mettez vous-même à analyser votre inconscient en écrivant vos rêves il faudra que votre interprétation soit déjà singulièrement libre de l'inconscient : vous voyez la difficulté.

C'est « négativement » que cette question doit être examinée. Ce qu'on appelle l'inconscient est l'inconnu en nous, ou du moins quelque chose dont on n'est pas instruit, dont le contenu échappe. Jusqu'ici vous avez essayé de le comprendre avec une pensée habituée à accumuler des connaissances et à fonctionner au moyen de ces connais-

sances. Mais vous avez maintenant découvert que cette méthode analytique ne permet pas de sonder l'inconscient. Que s'est-il alors produit en vous ? Quel est votre état d'esprit ? Vous êtes dans un état de négation, n'est-ce-pas ? Et pouvez-vous y rester ? Car ce n'est qu'ainsi que l'on peut observer quoi que ce soit. Il est très important de savoir aborder négativement ce que l'on ne connaît pas. C'est ainsi que se font les inventions, ainsi qu'ont été élaborées les fusées. Mais il est beaucoup plus difficile d'aborder négativement nos problèmes psychologiques parce qu'ils nous tourmentent et que nous sommes empêtrés dans des émotions discordantes dont nous voulons nous dégager.

Pour dévoiler l'inconscient on doit donc comprendre très clairement, d'abord, qu'il est impossible d'examiner réellement ce que l'on ne connaît pas si l'on ne s'est pas vidé l'esprit de tout ce que l'on connaît. Vous rendant compte que l'analyse ne mène à rien, ne cherchez pas à savoir ce qu'est l'inconscient mais, plutôt, ce qu'est l'état d'un esprit qui dit « je ne sais pas ». Il ne traduit pas, il n'interprète pas, il ne juge pas, il ne fait qu'observer. Et cette observation intérieure, on peut la mettre en œuvre partout où l'on se trouve, dans l'autobus, au bureau, en famille, en lisant le journal. On perçoit ainsi toutes les réactions de l'inconscient, et si l'on y met de l'intensité et de la constance, si l'on demeure extrêmement vivant, on s'aperçoit que l'on ne rêve plus. Quelle est la nécessité de rêves symboliques lorsqu'à tout moment de la journée l'inconscient laisse apparaître ses réactions et abandonne son conditionnement, ses souvenirs angoissés, lorsque tout, absolument tout, est révélé au cours de l'observation ? L'esprit est alors comme une trame vide sur laquelle l'inconscient projette son image d'instant en instant. Lorsqu'on s'endort, le cerveau se repose et il a besoin de ce repos car il a travaillé furieusement toute la journée, non seulement au cours des nombreuses occupations que l'on a eues, mais parce qu'il a été actif dans sa constante observation. Cette activité le rend de plus en plus

sensible, beaucoup plus que dans la pratique de l'analyse et de l'interprétation. Le cerveau qui est complètement au repos pendant le sommeil se renouvelle, acquiert de l'énergie... Mais je ne parlerai pas de cela maintenant.

Nous avons répondu à votre question, n'est-ce pas, monsieur ? L'inconscient se révèle lorsqu'on est dans un état de vide, de négation et que l'on observe sans interpréter.

UN AUDITEUR : *L'intuition surgit-elle de l'inconnu ?*

KRISHNAMURTI : Evidemment pas. Nous avons apparemment des intuitions à propos de tout... dois-je réellement répondre à cette question ? Pourquoi désirez-vous tellement avoir des intuitions ? Lorsqu'on observe intensément chaque mouvement de l'inconscient sans option, cherche-t-on à être inspiré ? A avoir de l'intuition ? Ce n'est que lorsqu'on se débat dans des contradictions que l'on aspire à un soulagement. On veut la promesse d'un monde différent. Mais tout cela est si enfantin. Oubliez-le.

UN AUDITEUR : *Vous employez souvent le mot esprit, ou conscience. Qu'entendez-vous par là ?*

KRISHNAMURTI : Cette question m'a été posée maintes fois. J'appelle esprit la faculté que l'on a d'être conscient[1]. Il y a certainement une différence entre cette faculté et le cerveau. Examinons-la avec précaution.

La faculté de perception qu'a la conscience est tout et rien. Elle englobe la totalité et dans le même temps ne contient rien. Elle n'a pas de frontières et n'est par conséquent pas esclave de la durée. Elle n'a pas d'horizon vers lequel aller, donc elle est complètement vide. N'acquiescez pas : vous ne savez pas ce dont je parle.

Mais il y a le cerveau qui, lui, est le produit du Temps. Il s'est développé à partir de la cellule jusqu'à l'extrême

1. Il s'agit encore une fois du mot *mind*. (N.D.T.)

complexité humaine. Il est le résultat de mille expériences avec leurs cicatrices, leurs mémoires conscientes et inconscientes et leurs associations depuis l'enfance. Il est aussi le futur qu'il s'invente dans son passage du passé au présent. Tout cela est ce cerveau que l'on a subjugué, discipliné, torturé, jusqu'à le rendre semblable à une mécanique sans vie. Pour la plupart des personnes, il n'est plus qu'une machine automatique. Il n'a ni sensibilité, ni acuité. Et c'est avec cet appareil que l'on voudrait pénétrer la conscience. Toutes les considérations sur la faculté d'être conscient, que l'on relève dans la littérature, dans tout ce qui se dit et s'écrit, sont des souvenirs puisés dans le cerveau.

Si vous examinez soigneusement cette question vous verrez que, pour réacquérir une grande sensibilité et une capacité de raisonner sainement, le cerveau doit se dégager des croyances et des certitudes qui, de tous côtés, le sollicitent. Qu'elles proviennent de théologies ou de communistes ou d'ailleurs, elles anesthésient et abrutissent, quelles que soient, au demeurant, sa ruse et son habileté.

Le cerveau peut être extraordinairement vivant en chacune de ses parties. Mais il ne peut l'être que si tout conflit a cessé, s'il n'a aucun problème, s'il ne pense pas en fonction d'un futur, s'il est libre de toute angoisse. Il peut alors avoir une très grande sensibilité, il peut être vivant dans le vrai sens de ce mot et rencontrer enfin cette faculté de conscience qui n'a pas d'horizon, qui est complètement vide et qui fonctionne à partir de ce vide.

11 juillet 1963.

IV

Je voudrais aborder ce matin un sujet quelque peu abstrus : le monde des mots, des symboles, des idées. Nous en sommes esclaves à cause de l'importance excessive que nous lui attribuons. Les mots sont des moyens de communication nécessaires, mais l'on s'imagine que formuler est la fonction essentielle de l'esprit. Tant que nous n'aurons pas examiné cette question à fond, nous continuerons à penser mécaniquement. On pose aux calculateurs électroniques des problèmes et leurs formules, à défaut de quoi il n'y aurait pas de calculateurs. Nous faisons de même en ce qui nous concerne : il nous semble que nous poser des problèmes et les mettre en mots a une importance primordiale.

Je ne sais pas si vous êtes conscients du degré auquel nous sommes tributaires de l'idéation. Les paroles, tantôt profondes et tantôt creuses, au moyen desquelles nous nous imaginons « comprendre » assujettissent notre esprit, notre être tout entier, et il me semble que tant que nous demeurons sur ce plan, toute notre activité, à la fois physique et psychologique, ne peut qu'être superficielle.

Il y a de grandes polémiques en ce moment dans le monde au sujet du langage, de sa philosophie, de son élaboration structurelle, de ses systèmes, et je pense qu'il est important d'en être averti, de se rendre compte du rôle, profond ou artificiel, que le mot a dans nos vies et de se demander s'il est possible de s'en affranchir.

Je tiens à examiner cette question parce que je considère que les mots appartiennent au passé qui les a formulés et que leur sens correspond rarement à ce qu'ils sont censés exprimer dans le présent. Que veut dire « compassion » dans notre monde cruel et brutal où « la droite » et « la gauche » se heurtent violemment partout ? Le sens de certains mots est souvent déformé à dessein pour des raisons d'opportunisme, et n'a plus aucun contenu. Nous avons tous une certaine violence en nous, consciente ou inconsciente, une agressivité, un désir d'être ou de devenir quelque chose, un besoin de nous exprimer à tout prix, de nous réaliser sexuellement ou mondainement ou sur un plan artistique. Tout cela est de la violence. Elle existe partout dans le monde où quelques personnes exercent leur tyrannie sur des milliers d'hommes. Et je me demande jusqu'à quel point, dans un monde pareil, nous nous rendons compte que le mot « compassion » n'a aucun sens.

Ainsi que je l'ai déjà dit, s'il ne se produit pas un changement complet, une mutation dans la conscience totale de l'individu, la Société structurée sur l'agressivité et le sens d'acquisition ne peut que devenir de plus en plus cruelle et tyrannique et la pensée se soumettra de plus en plus à des valeurs matérialistes. La plupart des personnes ont pris l'habitude de lire dans les journaux, tous les jours, des récits de violence, de brutalités, de meurtres. Cette accoutumance finit par rendre l'esprit insensible et inerte. Je voudrais donc voir avec vous, ce matin, comment percer la stupide structure sociale qui nous a réduits à l'esclavage et nous a assujettis à des mots.

Ainsi que j'ai essayé de le montrer, la crise actuelle dans le monde n'est ni économique ni sociale; c'est une crise dans la pensée, dans l'état de la conscience humaine, crise à laquelle il n'y aura aucun remède s'il ne se produit pas une mutation fondamentale en chacun de nous. Et cette révolution ne peut avoir lieu que si nous comprenons la totalité du processus verbal, c'est-à-dire la structure

psychologique du mot. Ne rejetez pas cette proposition en pensant : « N'est-ce que cela, la mutation? » car la formule, le symbole, l'idée ont une emprise très puissante sur nous, et je ne vois pas comment on peut être totalement libre si l'on ne s'affranchit pas de leur influence. Nous parlons d'une mutation psychologique, ce qui veut dire comprendre tout le processus de notre pensée, car il est basé sur des mots et sur l'interprétation que nous leur donnons. Il n'y a de mutation que lorsque cessent les mots.

Ceci n'est pas une spéculation intellectuelle. J'ai horreur des esprits superficiels qui jonglent avec des mots sans contenu réel. Il serait dommage qu'ayant pris la peine de de venir jusqu'ici vous n'abordiez pas avec sérieux et détermination le fonctionnement du processus verbal... Lorsqu'il cesse, que reste-t-il ? Les symboles, les innombrables images que nous avons dans l'esprit, sont basés sur des idées, c'est-à-dire sur des mots qui font partie de la mémoire et représentent le passé. Cette mémoire donne lieu à la pensée. Nous accordons à celle-ci une importance que je conteste absolument. Elle ne peut jamais, en aucune manière, engendrer la compassion.

La compassion n'est pas l'opposé, l'antithèse de la haine et de la violence. Si son sens profond nous fait défaut, nous deviendrons toujours plus brutaux et inhumains, nous aurons des cerveaux à l'image de calculateurs électroniques, nous ne serons que fonctionnels, nous continuerons à aller en quête de sécurité physique et psychologique et manquerons la profondeur, la beauté, toute l'importance de la vie.

La compassion n'est pas une chose qui s'acquiert, ni est-elle le mot, le nom qu'on lui donne, qui sont du passé. Elle est le « verbe » dans l'activité du présent. Il y a une différence entre le « verbe » toujours présent et actif et le « mot » qui, appartenant au passé est statique. On peut le vitaliser, le mettre en mouvement, mais c'est tout autre chose que l'activité du présent.

Cette activité ne consiste pas à « nous exprimer » lorsqu'il nous arrive d'avoir un talent quelconque, tel que l'absurde petite capacité de peindre un tableau ou d'écrire un poème. Ce savoir-faire n'est souvent, d'ailleurs, que l'instrument de notre désir de notoriété dans ce monde agressif et brutal où l'on trouve à la fois des satisfactions, des frustrations et le désespoir. La mutation est dans le germe de la pensée, non dans des expressions extérieures. Elle ne se produit que lorsque l'on comprend le processus total de la pensée, lequel est contenu dans le mot, dans l'idée. Le mot « Dieu » n'est pas Dieu et l'on ne peut rencontrer cette immensité, cet immesurable quelque chose, quel qu'il puisse être, que si le mot « n'est pas », si le symbole « n'est pas », s'il n'y a ni représentation, ni idée, si la notion même de sécurité a disparu. La mutation est dans le germe, dans la source de la pensée. Nous avons vu l'autre jour que ce qu'on appelle pensée est une réaction, une réponse de la mémoire, de l'arrière-plan que constitue le conditionnement religieux et social, lequel à son tour se projette sur le milieu, et ainsi de suite, indéfiniment. Tant que cette semence ne meurt pas, il n'y a pas de mutation, donc pas de compassion.

La compassion n'est pas une émotion, une sensibilité vague, un mouvement de sympathie. Ce n'est pas une chose que l'on développe au moyen de la pensée ou d'une discipline ou en mettant en pratique de la bienveillance, de la politesse, de la douceur, ou quelque autre « bon sentiment ». Elle n'existe que lorsque la pensée est parvenue à sa fin jusque dans sa racine.

Certains d'entre vous peuvent se demander : comment est-ce possible que la pensée « finisse » et, qu'arrive-t-il à une conscience incapable de penser ? Peut-être n'est-il donc pas inutile de revenir en détail sur ce qui a été dit et de voir comment et pourquoi la pensée doit cesser dans ce que nous avons appelé l'observation de soi. Voyons d'abord ce que veut dire observer; nous examinerons ensuite ce qu'est le soi.

Notre attention se porte presque toujours sur ce qui est mort, sur ce qui appartient déjà au passé, non sur ce qui est en mouvement, en activité, en pleine vie. Veuillez, pendant que je parle, éviter de vous laisser capter par des explications; regardez plutôt en vous-mêmes et soyez conscients de la façon dont vous vous examinez, sans quoi vous ne comprendriez pas ce qui suit et la beauté de l'observation vous échapperait.

En général, observer veut dire se concentrer sur ce qu'on examine et, de ce fait, le détacher de l'ensemble dont il fait partie. Il y a un observateur distinct de la chose qu'il étudie et par conséquent un conflit surgit entre les deux, soit parce que l'observateur veut modifier ou éliminer ce qu'il découvre, soit parce que, s'identifiant à ce qu'il perçoit, de nouveaux problèmes se posent. C'est la méthode analytique que nous avons étudiée l'autre jour. On se dit : « Je veux connaître, je veux comprendre cette entité extraordinairement complexe, cette conscience qui est moi-même », et on cherche à la pénétrer en s'emparant d'une certaine pensée que l'on détache du mouvement global qu'est le processus de pensée. C'est comme si, pour connaître un torrent, on y puisait un verre d'eau. Ne faudrait-il pas, au contraire, regarder chacune de ses vagues, jusqu'aux plus petites, et que le regard se déplace avec la rapidité du courant ? On n'aurait plus le temps d'interpréter, de se dire « c'est bien » ou « c'est mal » ou « ceci est beau, cela est laid » ou qu'il faudrait, ou qu'il ne faudrait pas que cela soit ainsi. Il n'y aurait pas plus de censeur que de juge. Le spectateur d'un mouvement aussi vivant et rapide que celui d'un torrent ne saurait être ni l'un ni l'autre. Il ne pourrait l'être qu'en se concentrant sur un verre d'eau.

Comprenez donc clairement que dès l'intant qu'on sépare une partie du tout pour l'examiner, on introduit un censeur, donc un conflit, et tout le processus verbal avec sa séquelle de souffrances. On se sépare de ce fragment et l'on se dit : « Je me suis examiné et je sais que je suis ceci et cela et ainsi et pas autrement, mais je ne peux pas

aller plus loin. » Ce sont évidemment là les remarques de quelqu'un qui s'est séparé du flot vital, du mouvement, de la rapidité de la pensée. Si ce point n'est pas clair, nous y reviendrons.

S'observer sans conflits c'est comme suivre un torrent, devancer par le regard l'eau qui se précipite, voir le mouvement de chaque petite vague, et la pierre qui la brise. Cela n'est pas une théorie. J'en parle scientifiquement, objectivement. Il s'agit d'un fait réel, non d'une hypothèse sentimentale ou intellectuelle. Lorsqu'on pénètre dans la réalité de cette observation, on voit qu'elle est, en soi, la cessation de tout conflit intérieur, car elle élimine la séparation entre l'observateur et l'observé. On n'est plus une entité qui observe sa pensée, le penseur « est » cette pensée elle-même, et si l'on poursuit une chose très vivante, très rapide, dont le mouvement est prodigieux, on n'a pas le temps de l'évaluer, de la juger, de la condamner ou de s'identifier à elle. Elle est si vitalement dynamique que l'on n'a littéralement pas le temps — et c'est cela qui est important — pas le temps de formuler, pas le temps de nommer, pas le temps de qualifier (ces trois fonctions sont distinctes).

Si tout cela est compris, pénétrons maintenant dans le monde complexe qu'on appelle le soi, qui est le moi, le champ de la conscience. Nous chercherons à y voir s'il est vrai que pour provoquer une révolution totale dans la conscience, la pensée doit cesser.

Peut-on observer les mouvements conscients et inconscients de l'entité qu'on appelle le moi en tenant présent à l'esprit qu' « il n'y pas de temps » ? Le temps est le mot. Dès que l'on pense : « c'est de la colère », « c'est de la jalousie », « ceci est mal », on s'est séparé de soi-même, on regarde une chose morte, donc on ne s'observe pas. Mais si l'on ne perçoit pas tout ce qui a lieu en soi-même, la pensée ignore sa raison d'être et à chacun de ses mouvements, ainsi qu'en chaque action qu'on engage, on fonctionne aveuglément, comme une machine. En général nous

pensons d'une façon fragmentaire. Ce que nous pensons ou sentons sur un plan est nié sur un autre plan, de sorte que notre action quotidienne est contradictoire et provoque un état douloureux de confusion.

Ce sont là, des faits psychologiques évidents. Pour les comprendre il n'est pas nécessaire de lire des livres de psychologie ou de philosophie. Le livre est en nous, le livre qui a été composé par l'homme au cours des siècles.

Or ce n'est pas seulement notre action qui est en cause dans la confusion actuelle des esprits. Nous parlions aussi de la compassion. Elle devrait être inséparable de nos actes, elle ne peut pas être une idée vers laquelle on tend : l'idée, le mot, ne sont pas la chose, on ne peut pas « penser » cette chose « compassion », ni la cultiver, pas plus qu'on ne cultive l'amour. Le croire serait trop absurde. On ne peut pas produire, confectionner de l'amour par la pensée. Veuillez considérer ce fait très attentivement, car pour la plupart des personnes l'idée est primordiale; c'est d'elle que part l'action. Mais l'idée et l'action ne coïncident pas; d'où le conflit. L'action, dans le vrai sens de ce mot, n'est pas une simple opération technique, ni se situe-t-elle sur le plan des relations entre individus ou entre l'individu et la communauté : c'est un mouvement total de l'être, qui inclut la compassion. Cette action totale a lieu au cours de l'observation lorsqu'il n'y a pas d'observateur — l'observateur étant l'idée, le mot — et lorsque, de ce fait, on commence à comprendre l'ensemble de cette chose complexe qu'on appelle le soi, le moi.

. . . .

Je me demande si vous avez compris tout cela. A quoi cela sert-il que je parle ? Vous êtes assis devant moi et je parle. Pourquoi ? Ce n'est pas pour m'accomplir moi-même. Je n'en fais pas un métier. Ce n'est pas mon gagne-pain. Alors pourquoi est-ce que je parle ? Et pourquoi écoutez-vous ? Et qu'avez-vous entendu ?

Vous et moi sommes ensemble en un voyage d'exploration pour découvrir le fait qui est la vérité, le fait lui-

même, non une idée abstraite de la vérité, non le mot distinct du fait. Nous voyons l'état désastreux du monde et nous sentons qu'il faut une immense révolution, une complète mutation de l'esprit pour que l'homme soit vraiment humain, libre de problèmes et d'angoisses, menant une existence pleine, riche, complète, au lieu d'être une malheureuse entité, conditionnée, ballottée par les circonstances. Voilà pourquoi je parle et j'espère que c'est aussi la raison pour laquelle vous écoutez.

. . . .

Reprenons la question de l'observation telle qu'elle peut avoir lieu, par exemple, au sujet de l'ambition. Je prends cet exemple car bien des personnes pensent à tort que l'ambition est une vertu. Que veut dire examiner la structure, l'anatomie de l'ambition, non le mot ambition ? Je répète que le mot n'est pas la chose. On admet aisément que le mot « arbre » n'est pas l'arbre, il est facile de le voir, mais psychologiquement, lorsqu'on observe en soi-même l'ambition, on s'identifie aussitôt à cet état, à ce mot, et on est pris. Il est difficile d'observer sans le mot l'état où l'on se trouve — ce curieux état d'ambition. Il est construit en nous, dans notre pensée, à l'intérieur de notre être, par la Société, par l'éducation, par les églises, par les siècles innombrables au cours desquels l'agressivité humaine s'est appliquée à atteindre des buts, à réussir des exploits, à tuer. Et ce qui importe c'est d'observer cet état en nous, non seulement maintenant, pendant que nous en parlons, mais au cours de nos occupations et lorsque nous entendons vanter les succès d'autrui. Si, sans le nommer, vous observez cet état en vous, vous verrez qu'il n'est pas statique, que c'est un mouvement. Et ce mouvement n'est pas identifié au mot, au nom qu'on lui donne, ni est-il identifié à vous. Si alors vous le poursuivez dans sa course rapide, vous vous trouverez au-delà de l'ambition, elle aura perdu pour vous sa signification et pourtant vous pourrez être totalement en action. Mais voir cet état en soi-même, voir la pensée sans penseur, observer sans ob-

servateur est extrêmement ardu. Cette action n'est possible qu'en l'absence de toute accumulation de connaissances.

Il est évident que sur certains plans les connaissances sont nécessaires : connaissances scientifiques, médicales, historiques... en fait les connaissances ont des informations au sujet de choses qui ont été, mais au sujet de ce qui sera il n'y a que des conjectures basées sur le passé.

Mettre en œuvre des connaissances pour examiner la pensée c'est être incapable d'en suivre le rapide courant. Ce n'est qu'en la regardant sans l'écran des connaissances que l'on peut découvrir l'ensemble de sa structure. Si on la perçoit ainsi, sans rien condamner ni accepter, elle s'arrête. Examiner une pensée prise au hasard ne mène à rien. Voir tout le processus de la pensée dans son ensemble, sans se mettre à part en tant qu'observateur ou juge, c'est le faire cesser immédiatement. Alors apparaît un état de compassion, un état de mutation constante.

Pouvons-nous nous entretenir sur ce qui a été dit ?

Un auditeur : *Comment pouvons-nous nous libérer de toute influence et ainsi voir un fait en tant que fait ?*

Krishnamurti : Il nous faut d'abord, n'est-ce pas, nous rendre compte de toutes les influences qui agissent sur nous. Lorsque vous lisez un journal ou un livre, lorsque vous êtes devant votre radio ou votre télévision, vous êtes influencé consciemment ou inconsciemment. Toute l'éducation que vous avez reçue n'est qu'influences et directives; et avec ce conditionnement comment pouvez-vous voir un fait en tant que fait ? C'est évidemment impossible.

Vous demandez s'il est possible de se libérer de toute influence. On ne peut poser cette question que si l'on est conscient des influences qu'on subit, pas avant. Ces entretiens agissent probablement, en ce moment, sur vous. Si vous acceptez ce que dit la personne qui est sur cette estrade parce qu'elle a une certaine réputation, c'est que vous subis-

sez une autorité qu'il n'est pas dans son intention d'exercer. Ce serait, de ma part, faire de la propagande et ici on n'en fait aucune. Il appartient à vous de voir ou de ne pas voir ce qui est vrai.

Tout, dans la vie, peut influencer : votre femme et vos enfants exercent leur action sur vous comme vous l'exercez sur eux. Si vous êtes conscient, vous pouvez assez facilement accepter, par exemple, de subir l'ascendant que votre femme veut avoir, ou de le refuser en quittant la maison. Mais si vous êtes inconscient de ce qui agit sur vous, il vous devient très difficile de vous en affranchir, et c'est là qu'est votre probleme. Ces influences prennent de nombreuses formes. Il y a les traditions, il y a des mots tels que « communiste », « catholique », « protestant », il y a l'influence des partis politiques... elles sont innombrables. La question est donc de savoir si on peut les voir toutes. Ne dites pas oui ou non : vous n'en savez rien. Pour être libre de toute influence, on doit avoir une très grande sensibilité, un cerveau qui n'a pas été engourdi par la tradition, par la Société, par une Eglise, ses croyances et ses dogmes. Toutes ces influences et bien d'autres insensibilisent le cerveau. Pour en être conscient, les comprendre et s'en affranchir, on doit donc secouer cette apathie et sortir de cet état de léthargie — mais c'est ce qu'on refuse de faire : on veut s'installer confortablement dans la vie, être catholique, protestant, communiste ou autre chose, au sein d'une nationalité, d'une classe sociale, etc. On se complaît dans une agréable stagnation, on dit oui à tout; on accepte tout sans discussion.

Il faut devenir conscient de toutes ces influences, y compris celles qui agissent sur l'inconscient; ne pas être simplement « contre » ceci, « pour » cela; à cet effet, ainsi que nous l'avons dit l'autre jour, le cerveau doit être silencieux, très sensible et sur le qui-vive. Alors on se libère de tout ce qui tend à s'imposer à l'esprit et l'on peut voir un fait en tant que fait, ce qui, après tout, n'est pas si difficile. On peut percevoir les nombreux aspects de

l'ambition, ce qu'il y a de vrai dans le faux et le vrai en tant que vrai.

Un auditeur : *Le cerveau est une chose morte. Comment peut-on lui redonner la vie ?*

Krishnamurti : Le cerveau est-il une chose morte ? Il n'est mort que lorsqu'il est paralysé, lorsque les nerfs n'ont plus aucune sensibilité. Mais, pour la plupart d'entre nous, il n'est qu'anesthésié par les conflits, les souffrances, les innombrables sécurités et sanctions avec lesquelles nous vivons; par la peur; par les commandements de la Société. Si vous êtes spécialisés dans votre profession, votre cerveau peut être brillant sur ce secteur, mais ses autres parties peuvent être très émoussées. Sachant tout cela, si vous examinez et sondez tout le processus de la pensée, vous verrez que le cerveau n'est pas nécessairement inerte, vous transpercerez cette inertie, vous ne l'accepterez pas.

Le même auditeur : *J'ai mal posé ma question. Ce que je veux dire c'est : comment une chose mécanique comme le cerveau peut-elle s'insérer dans la totalité qu'est la conscience ?*

Krishnamurti : Mais, monsieur, lorsque vous affirmez que le cerveau est mécanique, est-ce bien cela que vous voulez dire ? Si vous perdez votre emploi, si votre femme vous quitte pour un autre, vous ne dites pas : « mon cerveau est mécanique », vous êtes éperdu d'angoisse ou de jalousie. Voyez comme les mots peuvent nous tromper! Vous dites : « le cerveau est une mécanique » et vous vous en tenez là, vous ne cherchez pas à voir directement s'il l'est ou non. S'il n'était qu'un calculateur électronique, il n'aurait pas de problèmes, les machines n'en ont pas, ce sont leurs opérateurs qui en ont. Voyez comme il est facile de tomber dans le piège des mots.

Nous avons déjà vu l'autre jour que le cerveau est un instrument qui, biologiquement aussi bien que psychologiquement, peut s'aiguiser, qu'on peut le rendre extrêmement sensible. Mais ce n'est pas la Société — j'entends par là vos relations d'affaires et familiales ainsi que toute la structure psychologique du milieu social — ce n'est pas elle qui l'aiguisera. Au contraire, ce n'est qu'en comprenant l'entière structure psychologique de la Société dont on est partie intégrante, en observant le processus de la pensée, que le cerveau devient lucide et s'anime à la vie.

14 juillet 1963.

V

Je voudrais ce matin aborder plusieurs sujets. Mais il est important d'abord de comprendre comment il faut écouter. J'ai souvent parlé de cela et ceux d'entre vous qui m'entendent pour la dixième fois peuvent penser que je me répète. Pour moi, il n'y a pas de répétitions en ces matières. Si je me répétais, je trouverais, moi-même, cela très ennuyeux. Il s'agit de quelque chose que l'on peut chaque fois découvrir à nouveau. C'est comme un printemps qui est toujours neuf. Chaque fois il est différent, la nouvelle feuille a une autre couleur, une autre douceur, un autre mouvement. Et, de même, lorsque je parle de ces choses, elles ne se répètent pas et chaque fois on y découvre une fraîcheur, totalement neuve.

Je disais que je voudrais parler de comment écouter. Cet acte ne doit comporter aucun effort — sauf, évidemment, si l'on n'est pas familier avec la langue employée. Je veux dire que si l'on « essaye » de suivre, de se concentrer totalement sur ce qui se dit, cela empêche d'écouter réellement, car cet effort est un état de contradiction intérieure. Il ne faut pas qu'intervienne une tentative de capter ou de réaliser quoi que ce soit. Il faut y porter une attention détendue qui n'exige aucune concentration. Et ce dont je vais parler ne peut être entendu que très profondément. Si vous pouvez écouter en vous-mêmes ce que je dis, la nature de votre action en sera modifiée. L'action d'écou-

ter devrait faire partie de l'activité quotidienne : si l'on saît écouter son mari ou sa femme ou ses enfants et les voisins et les bruits et tout ce qu'il y a de laid dans la vie et les brutalités et les paroles de la cruauté et les paroles du plaisir et celles de la souffrance, on découvre qu'en cet acte une mutation se produit dans la nature même de l'action.

Ce matin, je voudrais parler de la peur et de l'amour et voir s'il est possible d'être totalement libre de la peur. Si dans les tréfonds de l'inconscient, dans la racine de la conscience, subsiste un élément, une ombre de peur, notre pensée et notre activité sont perverties entièrement et provoquent toutes sortes de contradictions intérieures, un déséquilibre dans l'esprit.

La plupart d'entre nous sont à la recherche de quelque accomplissement, soit dans des relations humaines, soit par des manifestations d'expression personnelle. « Se réaliser » assume de ce fait une énorme importance. Mais s'il n'y avait aucune peur en nous, nous ne chercherions pas à nous accomplir. La cause de cette peur est notre constante activité égocentrique qui nous isole, et cette immense solitude nous fait éprouver le besoin de nous exprimer pour parvenir à une réalisation. Si nous comprenons ce besoin à son origine, non seulement il disparaît, mais nous ne pouvons jamais plus nous sentir frustrés. La vie de la plupart des personnes est faite de déceptions et pour comprendre pourquoi il en est ainsi, il n'est pas suffisant d'être conscient de chaque acte, de chaque pensée, de chaque émotion que l'on met en jeu lorsqu'on cherche à se réaliser : il faut les sonder. Je ne veux pas dire qu'il faille réagir contre ce besoin de s'exprimer, mais qu'il faut le transpercer, l'écarteler pour comprendre et connaître tout à fait ce qu'il y a dedans.

Connaître et savoir sont deux choses différentes. Le savoir appartient au passé, il est fait d'accumulations de connaissances, auxquelles s'en ajoutent constamment d'autres au moyen de l'expérience. Connaître ne comporte au-

cune accumulation, mais une attention grâce à laquelle ce qui a lieu nous apprend quelque chose qu'aucune connaissance antérieure n'aurait pu révéler. Etre conscient de notre activité égocentrique c'est simplement la voir, la regarder, tandis que si on l'examine à la lumière de connaissances précédentes, on l'interprète en termes de choses enseignées, on ne la voit pas telle qu'elle est.

Veuillez suivre cela en vous-mêmes. Observez chaque mouvement de votre pensée, et vous découvrirez « comment » vous observez : si c'est en fonction de ce que vous avez déjà appris à ce sujet ou si c'est dans un esprit de découverte. Découvrir c'est voir une chose à l'état de neuf, comme si c'était la première fois, et on ne peut pas le faire si on « reconnaît » ce que l'on voit. Dès qu'il y a récognition dans le processus de la connaissance de soi, on y introduit un savoir précédent, ce qui veut dire qu'on a déjà condamné ou justifié ce que l'on voit. On n'est donc pas dans un état d'observation, on n'est pas en train d' « écouter » le processus.

Ce que vous observez en vous-même — la pensée et tout ce qui constitue son arrière-plan — n'est pas statique; c'est un mouvement vivant. Mais si vous le regardez avec des idées préconçues, vous vous dites qu'il n'y a rien de neuf à y découvrir, que « vous vous connaissez bien », que vous « savez » que vous êtes jaloux ou craintif. En somme, vous avez accolé un nom à une émotion que vous avez reconnue, qui est entrée dans le domaine de ce que vous connaissez déjà et vous n'avez rien découvert.

Il apparaît ainsi qu'une mutation psychologique ne peut se produire que lorsque le cerveau n'a plus le désir de vivre une expérience, car traduire ce que l'on voit en termes de ce que l'on connaît c'est prolonger le cycle des expériences vécues.

L'entité complexe qu'on appelle le moi, angoissée, laborieuse, désireuse de s'accomplir, de devenir, de dominer, de conquérir une situation, une sécurité, d'être quelqu'un, de s'exprimer, ce moi a été assemblé au cours des siècles par

la structure psychologique de la Société. Il est le résultat de contraintes, d'influences, de propagandes, de traditions. Et c'est avec ce moi que l'on regarde et qu'on traduit ce qui se présente; donc tout est contaminé par le passé. Mais l'innocence n'en est pas atteinte; elle est totalement neuve, fraîche, c'est un état de découverte où l'esprit est toujours jeune. Si vous voulez comprendre par vous-mêmes ce qu'est cet état, vous devez vous débarrasser du fardeau du passé. D'une façon ou d'une autre vous devez mettre fin au passé et cela doit se produire sans effort, sans aucune discipline imposée. Tant qu'on est sous l'influence du passé, on ne peut pas rencontrer le neuf, car quelle que soit l'expérience qui se présente, elle ne sera que le prolongement de ce qui a été. Elle pourra y apporter des changements mais ils ne seront jamais qu'une continuité modifiée.

Comprenez-vous ce problème ? L'entité, le moi, est le produit du Temps, le produit d'expériences vécues, de contradictions, de combats, d'angoisses, de culpabilités, d'une infinité de souffrances et de plaisirs. Ce résidu du passé ne peut absolument pas découvrir l'Informulé, l'Immesurable, cette énergie sans cause qui n'a ni fin ni commencement. Pour que l'on soit en cet état de création, le moi doit parvenir à une fin. Mais comment peut-il le faire ?

Les religions organisées enseignent qu'il faut se dominer, se discipliner, s'entraîner et attendre la Grâce. Ces doctrines assument différents aspects en Asie comme en Europe, mais ne diffèrent pas essentiellement les unes des autres. Il s'agit toujours de se soumettre à quelque action directrice, d'être bon, et de ne pas transgresser certaines règles de morale sous peine de sanction. On nous dit d'attendre, d'espérer, de contempler, de prier. Pour moi, tout cela est illogique, déraisonnable, et en vérité n'a pas de sens, parce que se discipliner c'est se conformer à un prototype, c'est imiter, c'est restreindre son activité en vue d'être ou de devenir quelque chose. Tel un soldat à l'exercice, on obéit implicitement, immédiatement, et toute liberté est détruite. Et il y a encore ceci : la discipline en-

gendre la peur. Je vous prie de suivre ce fait avec beaucoup de soin, de vraiment le voir : lorsqu'on est libéré de toute peur, cette liberté s'accompagne de sa propre discipline qui n'est pas un conformisme, qui n'a rien de commun avec les règles auxquelles on se soumet à l'imitation d'un modèle. Lorsqu'on nous dit d'espérer la Grâce, il se produit en nous, très profondément, un état d'expectative, qui indique que le cerveau est tombé dans le piège d'une croyance. Etant donné que toutes ces disciplines et ces prières et ces attentes d'événements qui doivent se produire en dehors de l'activité de notre esprit me semblent illogiques, irrationnelles et n'avoir aucun sens, je les écarte une fois pour toutes. Croire en Dieu, en quelque être supérieur, implique que l'on n'est pas devenu une lumière à soi-même. Or ceux dont l'esprit est sans conflits, sans angoisses, sans drames intérieurs, « sont » une lumière à eux-mêmes. Ils ne sont plus au stade de la recherche.

Le problème est le moi, ce produit de la Durée, de l'expérience, du savoir, ce moi qui est le passé et qui traverse toujours le présent en façonnant son futur, son temps psychologique. Et c'est avec cette entité tributaire du Temps que l'on veut découvrir ce qui n'est pas dans la Durée, ce qui ne peut pas être compris en termes du passé. Est-ce possible ? Comprenez-vous la question ?

N'attendez pas une réponse de ma part : nous travaillons ensemble, nous faisons un voyage ensemble, vous n'êtes pas simplement assis sur vos chaises en train d'écouter beaucoup de mots pour essayer ensuite de mettre en action ce que vous avez pu en dégager...

Je dis que tout effort en vue de capter le neuf ou de changer ce qui a été, ne fait que redonner de la vitalité à ce qui est vieux et engendre une contradiction. Cela semble assez évident... Poursuivons quand même et si vous ne comprenez pas, nous reviendrons sur la question. J'ai fait remarquer l'autre jour qu'il n'y a, dans l'acte de comprendre, ni effort ni analyse, parce que, comme il n'y a pas de séparation entre l'observateur et la chose observée, il n'y

a aucune tentative de supprimer ou de réduire un intervalle qui n'existe pas : on « est » la chose observée. Vous ne me suivez pas ?

... Je m'expliquerai avec un exemple... Il y a, en ce moment, un bourdonnement dans la tente : il provient du ventilateur électrique. Comment l'écoutez-vous ? Si ce bruit vous irrite, s'il ne fait pas partie de vous, c'est que, consciemment ou non, vous lui résistez parce que vous voulez écouter ce qui se dit. Mais s'il s'intègre à l'ensemble de vos perceptions, il n'y a plus de résistance, vous « êtes » ce bruit. Vous pouvez, dans ce même état d'esprit, voir tout le processus de votre conscience, avec ses contradictions, ses désirs, ses ambitions. Vous « êtes » tout cela, donc n'étant pas un observateur séparé de vous-même, il n'y a pas de conflit entre vous et ce « quelque chose ».

Considérez, par exemple, la peur. Elle n'est autre que vous-même qui l'observez; il n'est donc pas question de vous débarrasser d'elle. Si vous tentiez de le faire, vous cultiveriez le « courage », c'est-à-dire une résistance qu'on appelle courage, en y appliquant un effort pour être ou pour devenir quelque chose, ce qui serait une nouvelle cause de peur.

Lorsque la conscience, qui inclut le conscient et l'inconscient, lorsque ce tourbillon, ce vous-même, s'observe, il est à la fois l'observateur et l'observé. Il n'y a plus en vous deux états différents, et tout ce qu'impliquent l'effort, l'analyse, la lutte pour vous perfectionner, pour vous améliorer, tout cela a cessé. Comprenez-vous alors ce qui s'est produit ? Vous n'êtes pas, en ce moment, simplement en train de m'écouter : vous vous observez vous-mêmes. Votre cerveau qui a été habitué à condamner, à justifier, à résister, à faire des efforts pour provoquer des changements — tels que devenir courageux, par exemple — votre cerveau qui a été conditionné de façon à se croire un observateur distinct de ce qu'il examine, ne cherche plus à être ou à faire quoi que ce soit. Votre pensée n'essaye plus de modifier sa nature, de se transcender. Vous avez éliminé

toutes les résistances, vous n'aspirez plus à vous « accomplir », donc il n'y a plus de peur en vous.

Je parle de la peur psychologique, bien entendu. La peur physique est autre chose. Si je ne suis pas prudent je serai renversé par une voiture. Sur ce plan je dois être attentif, avoir un certain sens d'auto-protection. Je parle de la peur inhérente au moi, je parle des aspirations, des contraintes, des fausses intuitions, des sottises qui engendrent la peur. En cet état, il n'y a évidemment pas d'amour. Ce qu'on appelle amour est un tourment fait de jalousie, d'envie, d'attachement, de souffrance. On a peur de se retrouver seul, de perdre quelqu'un, de n'être pas aimé... Vous connaissez tout cela. On l'appelle amour mais c'est de la peur.

Lorsqu'on observe l'ensemble de cette conscience d'un point de vue qui se situe en dehors du temps — je veux dire lorsque la pensée n'est plus fonction temps, n'est plus une réaction — on voit que du fait que le cerveau est devenu tout à fait silencieux et qu'il n'est plus en train de vivre des expériences, on peut aller jusqu'à la racine de toute conscience. Alors seulement y a-t-il mutation et toute action étant affranchie de la peur, on n'aspire plus à s'exprimer ou à s'accomplir.

Avez-vous des questions à soulever sur ce qui a été dit ?

Un auditeur : *Comment se produit la division entre le penseur et la pensée ?*

Krishnamurti : Vous savez qu'elle existe, n'est-ce pas ? En êtes-vous pleinement conscient ? Et comment se produit-elle ? Nous avons accepté l'idée que cette séparation est normale et inévitable. Nous l'avons acceptée aussi naturellement que nous acceptons le soleil et les nuages, mais nous ne nous sommes jamais demandé comment elle surgit. Selon certaines personnes il y a d'abord le penseur qui crée la pensée et ensuite la distinction entre les deux. Mais ni vous ni moi n'avons lu tous les systèmes philosophi-

ques qui ont été élaborés sur cette idée, il nous faudra donc découvrir par nous-mêmes ce qui en est. Comment surgit cette division ? Veuillez, je vous prie, chercher avec moi. Comment surgit-elle ?

UN AUDITEUR : *N'est-ce pas la notion de temps qui engendre cette division ?*

KRISHNAMURTI : Qu'appelons-nous « notion de temps » ? Elle est faite de la mémoire d'hier, de nos connaissances, de nos expériences, de tout le connu que nous avons amassé. Et vous suggérez que cette conscience du temps crée la division entre le penseur et la pensée.

Mais pourquoi mettons-nous cette division en question ? Parce qu'elle est une cause de conflit. C'est cela, le point essentiel. Tant qu'existe une distinction entre le penseur et la pensée, ou entre celui qui vit une expérience et l'événement qui la constitue, il se produit nécessairement une contradiction intérieure qui émousse et use le cerveau, qui le rend insensible.

Et comment cette distinction se produit-elle ? Existerait-elle si l'on ne pensait pas du tout ? Ne pas penser est extrêmement difficile. Je ne parle évidemment pas de l'état d'abêtissement d'un arriéré mental ou d'un drogué. Si l'on est complètement insensible, paralysé, incapable de penser, il n'y a pas de contradiction intérieure, donc pas de problème. Mais nous voyons que penser crée une division entre le penseur et la pensée et il est important de voir comment cela se produit.

Penser est un processus de transition, n'est-ce pas ? La pensée se modifie et se meut sans cesse. Elle n'est jamais ce qu'elle a été. C'est un flux qui, dans cet état de fluidité, aspire à quelque certitude, voudrait se stabiliser dans une sécurité quelconque. Penser est pénible car la pensée est incapable de résoudre les problèmes qu'elle crée. Nous espérons alors que Dieu ou autre chose nous accordera la paix, d'une façon ou d'une autre.

Si vous suivez ce développement, vous pouvez vous rendre compte que ce n'est pas une théorie. Les pensées et les désirs contradictoires s'entrechoquent, et dans cet état de souffrance nous nous disons que, sûrement, il doit exister quelque certitude absolue : Dieu, une idée ou une partie divine en nous que ce drame n'atteint pas. Pour l'Hindou c'est l'Atmân, le Suprême. Pour le Chrétien c'est autre chose et pour le Communiste autre chose encore. Le processus de la pensée aspire à quelque permanence et c'est pourquoi les structures psychologiques de nos Sociétés sont toujours orientées vers la recherche d'une sécurité. De cette aspiration à un état permanent surgissent les innombrables modes de pensée où le cerveau trouve son apaisement.

La pensée projette l'idée de ce qu'elle appelle un état parfait, le Paradis, le Nirvana, Dieu, ou autre chose, et ayant établi l'idée de ce but, de cet idéal, elle s'efforce de s'y conformer. C'est ce que vous faites. Vous aspirez à une paix totale, à des relations idéales en famille ou dans le monde, vous avez une idée et vous cherchez à vous identifier à elle. Ainsi il y a « vous » et l'idée.

Mais existe-t-il quoi que ce soit de permanent en fait, en réalité, profondément dans la conscience, fixé en elle, ou dans vos rapports avec votre femme, votre mari, vos enfants, ou dans une idée ? Quand on le conteste, cela vous bouleverse ou vous vous irritez. Mais lorsqu'on voit clairement tout ce processus, on ne cherche plus aucune permanence, ni en mots, ni dans l'action, ni dans des relations humaines. En vérité, c'est cela l'amour, n'est-ce pas ? Ce n'est pas le tourment, la confusion que l'on appelle de ce nom.

Nous commençons ainsi à voir que l'esprit qui s'établit dans un état de certitude appuyé par cette réaction de la mémoire, ce produit du temps, ce résidu du passé qu'est la pensée, n'est jamais libre — pas plus que n'est libre l'état d'incertitude.

UN AUDITEURS : *Consciemment nous sommes en harmonie, en accord complet avec ce que vous dites, mais, inconsciemment, lorsque nous sortons d'ici, nous sommes repris par nos activités quotidiennes et nous agissons contrairement à ce que nous avons entendu et compris.*

KRISHNAMURTI : Ce fait est assez simple. Comment écoutez-vous ? N'écoutez-vous que des mots, des assertions verbales avec lesquelles vous êtes d'accord intellectuellement ? Ou écoutez-vous de tout votre être conscient et inconscient ? Dans ce cas vous ne pouvez être ni « en accord » ni « en désaccord » avec ce qui se dit : vous voyez le fait tel qu'il est, non tel que quelqu'un vous le décrit. On ne peut pas être « en harmonie » avec un fait. Si on s'imagine l'être c'est qu'on est déjà en contestation avec soi-même. Mais si on « est » ce fait il n'y a pas de conflit et pas de contradiction entre ce qu'on a entendu et ce qu'on fait. Entendre et faire sont un seul processus. Voilà pourquoi il est si important d'écouter de tout son être. Cela vous est-il jamais arrivé ? J'en doute.

UN AUDITEUR : *Même si l'on entend de tout son être, je me demande si cela suffit pour affecter l'inconscient.*

KRISHNAMURTI : Monsieur, lorsqu'on accorde toute son attention à ce qui se dit ici, on ne comprend pas seulement les mots, le sens des mots, mais on perçoit tout le contenu de la réalité qu'ils désignent et cette attention est un acte qui modifie la nature même de l'action. Alors, en sortant d'ici, l'action que l'on peut avoir est totale, ce n'est pas une action intellectuelle en contradiction avec l'inconscient.

Mais vous pourriez me dire : « Comment écoute-t-on avec toute son attention ? Je ne sais pas écouter de cette façon. Donnez-moi un moyen, une méthode, un système pour y arriver. » Si je vous le donnais, que se produirait-il ? Vous essayeriez de l'appliquer pour corriger votre fa-

çon habituelle d'écouter et vous retomberiez dans toutes vos anciennes contradictions.

Monsieur, au moment d'une grande douleur que faites-vous ? Vous avez reçu un choc violent. Cette crise vous a rendu silencieux. Vous êtes en face de quelque chose que vous ne comprenez pas, vous êtes momentanément paralysé, vous n'avez pas de mots. Dans cet état, si vous n'essayez pas de vous en évader par des explications ou autrement, votre attention est totalement présente.

Pouvez-vous, de cette même façon, écouter ici ce qui se passe en vous ? Votre être est un flux perpétuel, voulant ceci, ne voulant pas cela, cherchant à se réaliser. Pouvez-vous écouter ce tumulte sans devenir psychiquement déséquilibré ? Il est très facile de faire une névrose. C'est la ressource de bien des personnes. Mais si vous pouvez écouter ce bruit silencieux en vous-même sans prendre la fuite ou vouloir le modifier, cet acte de simplement écouter provoque un changement vital dans la nature même de l'action. Et en cette action il n'y a plus de contradiction.

16 juillet 1963.

VI

Ce matin, je voudrais parler de la douleur. C'est un problème trop complexe pour que nous l'examinions en détail; je m'en tiendrai donc à l'essentiel. Comprendre la douleur, c'est y mettre fin. La fin de la douleur est le commencement de la Sagesse. La comprendre et en être libre, c'est comprendre non seulement les souffrances individuelles, mais la profonde affliction humaine. Tant qu'on n'en est pas tout à fait libre, on ne connaît pas la Sagesse et l'on ne peut pas aller à la découverte de l'immesurable « quelque chose » que parfois on appelle Dieu.

La plupart des personnes souffrent. Les unes souffrent dans leurs rapports humains, d'autres de la mort de quelqu'un, ou de ne pas s'accomplir, de se sentir amoindries, d'échouer dans leurs efforts de devenir « quelqu'un ». Et il y a aussi tout le problème de la douleur physique, des maladies, des incapacités, des infirmités. La douleur est partout, elle n'aboutit qu'à la mort, mais nous ne savons pas comment nous comporter à son égard. Tantôt nous lui rendons un culte, tantôt nous la rationalisons, ou nous essayons de la fuir. Allez dans une église chrétienne et voyez comment elle est adorée, sanctifiée. On y dit que ce n'est que par la douleur, par le Christ crucifié que l'on peut trouver Dieu. L'Orient a ses propres évasions, d'autres façons d'éviter la douleur et il me

semble vraiment extraordinaire que si peu de personnes, à l'Est comme à l'Ouest, en soient vraiment libérées. Ce serait merveilleux si, en écoutant dans cette tente ce qui se dira ce matin — sans émotion ni sentimentalité — vous pouviez réellement comprendre la douleur et en être totalement affranchis.

Lorsqu'on la comprend, on ne s'égare plus dans des illusions, on n'est plus angoissé, on est sans peur. Alors, peut-être, sait-on ce qu'est l'amour. A cet effet, il faut explorer le processus du temps dans sa totalité. Le Temps est douleur. Il n'est pas seulement l'ensemble des souffrances passées, mais aussi la douleur d'aujourd'hui, car celle-ci se projette dans l'avenir et cette projection, qui implique l'idée de lutter pour parvenir un jour à « quelque chose » est inévitablement accompagnée de l'ombre des frustrations. L'idée d'atteindre un but dans l'avenir, de « devenir » « quelque chose » est le temps psychologique. Ce temps est, selon moi, la plus grande des douleurs. La mort de mon fils, la trahison de mon mari ou de ma femme, l'échec de ma vie, sont des causes de tristesse insignifiantes — si je peux employer ce mot sans malentendus. Je veux dire qu'il existe une douleur bien plus profonde que celles-là : le temps psychologique qui me donne l'illusion de pouvoir un jour me changer, me transformer, briser des habitudes, parvenir à une libération, acquérir la Sagesse, trouver Dieu. Pour comprendre profondément cette douleur en son essence, on doit entrer en soi-même et voir pourquoi elle est là et pourquoi elle nous emporte et nous retient dans son courant. La voir clairement dans son aspect particulier en nous, peut nous permettre de la voir dans l'affliction collective, dans la désespérance de l'humanité.

Pourquoi souffrons-nous ? Et existe-t-il une fin à la souffrance ? Il y a tant de façons de souffrir. Il y a les maladies, l'incapacité de penser due à une faiblesse mentale, et toutes les variétés de douleurs physiques. Il y a le champ des tourments psychologiques, les contraintes,

les privations forcées, le manque de capacités ou d'intelligence et aussi les combats des désirs contradictoires, et leurs séquelles d'angoisses et de désespoirs. Il y a, en outre, l'idée que l'on se perfectionnera avec le temps, que l'on deviendra vertueux, noble et sage. Il y a enfin la tristesse de la mort, de la séparation, de l'isolement, de l'affreuse solitude où l'on se sent coupé du monde, sans contacts avec qui que ce soit.

Nous connaissons tout cela. Les personnes les plus cultivées, les plus intellectuelles, les plus saintes, les plus religieuses dans le monde entier sont aussi torturées que nous et s'il existe une issue à la souffrance, elles ne l'ont pas trouvée. Mener une enquête profonde en soi-même à ce sujet, consiste à savoir que notre désir primordial est de mettre fin à la douleur. Nous la connaissons bien; nous la voyons chez les autres et en nous; elle est dans l'air même que l'on respire; où que l'on aille, que l'on se retire dans un monastère ou que l'on se mêle aux foules dans les rues, elle est toujours présente, apparente ou cachée, toujours aux aguets. Et nous ne savons pas comment y mettre fin.

Comment faut-il l'aborder ? Que peut-on faire à son sujet ? Et comment peut-on s'en libérer, non pas superficiellement mais totalement, de façon qu'elle ne soit plus là ? Cela ne voudrait pas dire que l'on aurait moins d'amour, de sympathie, de bienveillance, de compréhension pour son prochain; on ne deviendrait pas indifférent; au contraire, on serait dans un état de liberté et de sensibilité qui serait une ouverture sur le monde. Mais comment se trouver dans cet état ? La douleur n'est une étrangère pour aucun de nous. Nous la connaissons : elle est là. Demandons-nous donc comment nous l'abordons en ce moment même. Est-ce en surface ? Est-ce verbalement ?

Veuillez suivre ceci pas à pas, jusqu'au bout. Si vous pouviez, ce matin, écouter avec toute votre attention, en étant conscients de vos réactions et en pénétrant profondément avec moi le problème de la douleur... il ne s'agit

pas de « me » suivre; ce serait trop absurde... si nous pouvions, ensemble, comprendre ce problème profondément, dans toute son étendue, peut-être, en sortant d'ici, pourriez-vous regarder le ciel et alors la douleur ne vous atteindrait jamais plus. Il n'y aurait plus de peur en vous. Et en l'absence de la peur, l'immesurable « quelque chose » pourrait vous accompagner.

Comment abordons-nous la douleur en cet instant ? Je crains que cela soit très superficiellement. Notre éducation, nos études, notre savoir, les influences sociales auxquelles nous sommes exposés, tout nous rend superficiels. Et un esprit superficiel trouve son échappatoire dans une église ou en adoptant des conclusions, des concepts, des croyances, des idées. S'il ne trouve pas de refuges, il construit un mur autour de lui, devient cynique, dur, indifférent, à moins qu'il ne s'évade avec facilité dans quelque trouble nerveux. Toutes ces défenses contre la douleur empêchent de l'examiner. J'espère que vous me suivez, car la plupart d'entre vous sont dans l'un ou l'autre de ces cas.

Observez donc, je vous prie, un esprit superficiel — ou un cerveau superficiel : j'emploie ces deux mots indifféremment. L'autre jour, nous les avons distingués l'un de l'autre, mais cette distinction est verbale et importe peu; j'emploierai le mot esprit et j'espère que vous me suivrez et me comprendrez. Vous ne pouvez pas, d'un esprit superficiel, résoudre le problème de la douleur, car ce que vous essayez alors de faire, c'est de l'éviter, de fuir le fait au moyen d'une réaction facile et immédiate, laquelle est normale et justifiée si, ayant mal aux dents, vous allez au plus vite chez le dentiste, mais qui ne résoud pas la douleur psychologique, bien plus profonde et subtile, qu'aucun médecin, qu'aucun psychologue, que rien ne peut dissoudre pour vous. Pourtant, la réaction instinctive est de prendre la fuite. On cherche à se « distraire » et vous connaissez tout ce que la civilisation moderne a inventé en fait de distractions. On tourne le bouton de la

radio ou de la télévision, on va au cinéma, à un match de football ou à l'église, ce qui revient au même. D'une façon ou d'une autre, quels que soient ses nombreux aspects, c'est toujours le même cirque où l'on va pour oublier la misère et le vide de l'existence.

Et de même, ce n'est que l'homme superficiel qui essaye de trouver des explications. Il se demande pourquoi ces souffrances lui sont infligées à lui plutôt qu'à un autre. Il pense qu'aucune action dans sa vie ne justifie ce sort. Il peut alors se laisser séduire par la théorie de la réincarnation et des causes et effets que l'on appelle *karma* en Inde. Il se dit qu'il paye en cette vie des fautes commises dans une vie antérieure ou que le bien qu'il fait aujourd'hui lui vaudra une récompense dans une incarnation future. S'il n'adopte pas cette explication, il en trouvera une autre.

Veuillez vous observer. Voyez comment vous chassez la douleur au moyen d'explications, comment vous cherchez à l'oublier en vous plongeant dans des travaux, en adoptant des idées, en vous accrochant à la croyance en Dieu et à une vie future. Et si rien de tout cela ne vous satisfait, vous avez recours à la boisson, aux plaisirs sexuels, ou peut-être vous devenez cyniques, durs, amers, en vous raidissant contre elle. Consciemment ou inconsciemment, c'est ainsi que cela se passe en chacun de nous. Mais la blessure qu'elle inflige est très profonde. Elle a été transmise de génération en génération par les parents à leurs enfants et ceux-ci ont commencé par connaître l'idée que l'on s'en fait plutôt que la douleur elle-même. Un esprit superficiel ne peut jamais mettre cette blessure à nu. Il ne rencontre pas la douleur; il ne fait pas sa connaissance; il n'en connaît que l'idée, l'image, le symbole. Il en connaît le mot, me suivez-vous ? Il connaît le mot, mais je ne suis pas du tout sûr qu'il connaisse la douleur elle-même.

Connaître le mot « faim » et avoir faim sont deux choses différentes, n'est-ce pas ? Mais cette distinction ne nous

apparaît pas lorsque, dans bien des cas, nous nous contentons de symboles, d'idées, et des réactions que ces mots provoquent en nous. Nous ne sommes jamais complètement « avec » le fait. Et lorsque nous nous trouvons soudain face à face avec le fait « douleur », il nous donne un choc et notre réaction est de le fuir. L'avez-vous remarqué en vous-mêmes ? Veuillez examiner votre état d'esprit, ne vous contentez pas de suivre intellectuellement ce que je dis. Nous ne vivons jamais en compagnie de la douleur. Nous vivons avec une image, avec le souvenir de ce qui a été, mais pas avec le fait. Nous vivons avec nos réactions.

Or, si en prenant contact avec la douleur, nous avons un motif, c'est-à-dire si nous voulons intervenir et, pour une raison ou une autre, agir sur elle, nous ne pouvons pas la connaître, pas plus que nous ne pouvons connaître l'amour si nous avons une raison d'aimer. Comprenez-vous ? Supposez que je sois affligé par la mort de quelqu'un. Profondément, psychologiquement, je suis privé de cette personne et j'en souffre. Si j'examine cette souffrance-là sans aucun motif, demeure-t-elle ce qu'elle est ou se modifie-t-elle ?

Me suivez-vous ? Mon fils meurt et je suis dans l'affliction parce que je me retrouve seul. J'avais mis tous mes espoirs en lui et maintenant mon univers s'est écroulé. J'avais voulu établir pour moi-même, en quelque sorte, une immortalité, une continuité à travers mon fils. Il devait perpétuer mon nom, recevoir mon héritage, gérer la suite de mes affaires et l'anéantissement de tout cela m'a donné un choc. Or puis-je comprendre cette douleur si j'ai un motif pour l'examiner ? Et s'il y a un motif à l'amour, est-ce de l'amour ? N'acquiescez pas, je vous prie. Voyez en vous-mêmes.

Je ne peux avoir aucun motif si je veux comprendre la douleur, si je veux découvrir toute la profondeur et l'importance de la douleur ou de l'amour. La mort, l'amour et la douleur sont inséparables, et inséparables aussi de la création. Mais nous verrons cela à un autre moment.

Je disais que si je veux comprendre la douleur, je dois vivre avec ce fait, je ne dois pas avoir un motif dicté par ma réaction au fait. De même si l'on vous « aime » pour votre corps, votre argent, vos flatteries ou votre compagnie, ce n'est pas de l'amour. Bien sûr, vous obtenez, vous aussi, quelque chose de l'autre personne et cet échange est ce qu'on appelle aimer; on le recouvre de très beaux noms, mais derrière cette façade verbale, ce qui domine. c'est le sens de possession.

La douleur ne consiste-t-elle pas à se prendre en pitié ? Nous nous sentons dans un état de privation parce que nos rapports avec telle personne sont un échec, parce que nous sommes méconnus ou pour toute autre raison aussi sotte. Connaître cette souffrance, c'est vivre avec elle, la percevoir dans sa véritable nature, dans le présent, tandis que tout motif qu'on introduit dans la douleur implique une notion de temps. La personne qui cherche à se perfectionner, qui se prend en pitié, ou qui se torture dans ses rapports avec autrui a un esprit superficiel. Elle espère que le temps atténuera sa douleur, mais elle continuera à souffrir indéfiniment, parce qu'elle ne regarde pas en face le fait réel qui est sa solitude. Par son éducation, par ses actions, ses pensées, ses émotions, elle s'est profondément isolée en elle-même et il est impossible de vivre avec ce sens de solitude extrême et de le comprendre, si on l'aborde avec des mots qui évoquent la peur.

Vous voyez la difficulté. L'esprit est si subtil qu'il construit ses évasions de façon à ne plus pouvoir vivre en compagnie de cet extraordinaire quelque chose qu'on appelle douleur. Pour en être libre, c'est tout ce processus qui doit être compris, dans le conscient et l'inconscient. Et on ne peut le comprendre que lorsqu'on vit avec le fait, quand on le regarde sans motif. Il faut voir clairement les artifices de l'esprit, ses évasions, la façon dont on s'accroche à ce qui fait plaisir, et dont on écarte ce qui déplaît. Il faut percevoir le vide, la stupidité d'un esprit qui ne fait que s'évader. Et il importe peu que les éva-

sions s'appellent Dieu, la sexualité ou la boisson, elles sont toutes semblables. Comprenez-vous ?

Qu'arrive-t-il à la mort d'une personne qui vous est proche ? La première réaction est une sorte de paralysie, et lorsqu'on en sort, il y a ce qu'on appelle la souffrance. Que veut dire ce mot ? Il veut dire que toute une vie heureuse en commun avec ses multiples habitudes agréables est brusquement anéantie et que vous êtes laissé à vous-même, complètement seul, vide, sans aucun soutien. Or, ce qui importe, c'est de vivre avec ce vide, simplement de vivre avec lui, sans réagir contre lui, sans le rationaliser, sans le fuir en courant chez un médium ou en adoptant l'idée de réincarnation ou toute autre idée aussi saugrenue. Vivez avec lui de tout votre être, et si vous pénétrez pas à pas dans cette solitude, vous verrez qu'il existe une fin à la douleur, une fin réelle, qui n'est pas verbale, superficielle, qui n'est pas obtenue au moyen d'une évasion, d'une identification à un concept ou d'une adhésion à une idée. Vous verrez alors qu'il n'y a rien à protéger parce que l'esprit est complètement vide et ne réagit plus en voulant combler ce vide. Lorsque toute douleur est ainsi parvenue à sa fin, il se trouve que l'on est parti pour un autre voyage, un voyage qui n'a ni fin ni commencement. Il existe une immensité au-delà de toute mesure. Mais on ne peut pas pénétrer dans son monde si la douleur n'a pas complètement cessé.

Un auditeur : *Considérez-vous que le sens de l'humour est une évasion ?*

Krishnamurti : Avant de poser une question, veuillez, je vous prie, demeurer silencieux quelques instants et approfondir, creuser ce qui a été dit. Si vous intervenez immédiatement avec une question toute prête, c'est que vous n'avez pas du tout suivi en vous-même ce que nous avons considéré ensemble et qui a une grande importance. Il ne s'agit pas d'un objet de bazar avec son mode d'em-

ploi destiné à mettre fin à la douleur. Ce serait trop enfantin. Nous venons de dévoiler, de mettre à nu tout le champ de l'expérience humaine que la souffrance des hommes a enrichi au cours des siècles. Vous ne pouvez pas passer outre en agitant quelques mots ou quelques symboles ou en vous évadant. Pour obtenir une réponse correcte, vous devez poser une question correctement et vous ne le ferez que si vous êtes « dans » la question, si vous vous exposez vous-même au problème.

UN AUDITEUR : *Qu'avez-vous à dire au sujet de la douleur qu'on éprouve pour autrui ?*

KRISHNAMURTI : Avant de répondre à cette question, examinons la précédente : l'humour est-il une évasion ? Si je peux rire de ma douleur, est-ce une fuite ? Voyez-vous à quoi vous avez réduit l'immensité de la douleur en posant cette question ? Peut-être pouvez-vous soulager votre souffrance en riant, mais la douleur existe toujours. Elle est partout. Les tortures de la faim, la peur de la mort, la jalousie du pauvre, la brutalité du riche, la tyrannie qui sévit à l'Est et mille autres souffrances... Est-ce cela, est-ce vraiment cela que vous pouvez effacer en riant ? Je crains que vous ne soyez pas conscient de votre propre affliction.

La seconde question est : « Comment doit-on considérer la douleur qu'on éprouve pour les autres ? Lorsque l'on voit quelqu'un souffrir, ne souffre-t-on pas aussi ? Lorsqu'on voit un aveugle, ou un homme qui pâtit de la faim, ou une personne délaissée et misérable, ne souffre-t-on pas soi-même ? »

Mais pourquoi doit-on souffrir avec la personne qui souffre ? Je sais que la tradition généralement acceptée est de considérer qu'il est honorable de lui dire : « Je partage votre douleur. » Mais pourquoi ? Si vous n'avez que peu à donner, donnez de ce peu. Donnez votre sympathie, votre affection, votre amour. Mais pourquoi devriez-vous

souffrir ? Veuillez suivre ceci : si mon fils est en train de mourir, pourquoi devrais-je souffrir ? Je sais que cela vous semble très cruel. Ayant fait pour lui tout ce qui est humainement possible, lui ayant donné mon amour, ma tendresse, ayant appelé le médecin, lui ayant procuré tous les soins nécessaires et ayant sacrifié... mais ai-je « sacrifié » ?... Est-ce le mot juste ?... ayant fait pour lui absolument tout ce qui était en mon pouvoir, pourquoi devrais-je souffrir ? Lorsque je souffre « pour » quelqu'un, est-ce de la souffrance ?

Veuillez réfléchir à tout cela. Pénétrez la question. Ne vous contentez pas d'accepter ce que je dis... Lorsqu'on va en Inde et dans quelques autres pays d'Orient, on voit une profonde misère, une pauvreté dont on ne se doute pas du tout en Occident. On côtoie dans les rues des lépreux, des malades de toutes sortes, et l'on fait ce que l'on peut pour eux. Mais quelle est la nécessité de souffrir ? L'amour souffre-t-il ? Oh... Il nous faudra pénétrer dans tout cela... En vérité l'amour ne souffre jamais.

Un auditeur : *Une grande douleur peut-elle devenir une grande joie ?*

Krishnamurti : Pose-t-on une telle question lorsqu'on souffre ?... Mais de quoi parlez-vous donc ?

L'auditeur : *Je veux dire que la souffrance elle-même se transforme en joie.*

Krishnamurti : Si la douleur se transforme en joie, où êtes-vous à la fin du compte ?... Monsieur, certaines personnes que je connais bien m'ont écouté, heureusement ou malheureusement, pendant quarante ans. Nous nous sommes souvent rencontrés. Est-ce que je souffre de ce qu'elles n'ont pas de compréhension ? Elles continuent à interroger au sujet de l'autorité, ou de Dieu, ou de comment s'exprimer pour se réaliser, vous connaissez toutes les questions enfantines que l'on pose. Est-ce que je souf-

fre ? Je ne souffrirais que si, m'imaginant « donner » quoi que ce soit aux autres, je m'étais mis dans la situation d'être déçu dans le cas où mon action n'aurait pas eu d'effet. J'espère que vous comprenez ce que je dis.

Voyez-vous, l'important n'est pas de se demander comment transformer la douleur, ou si la douleur peut se changer en bonheur, ou s'il faut souffrir de la souffrance des autres. Ces questions n'ont pas la moindre importance. L'important est de comprendre la douleur par vous-même et, de ce fait, d'y mettre fin. Ce n'est qu'alors qu'on peut découvrir ce qui se trouve au-delà de la douleur. Si on n'en est pas là, on est semblable à des personnes qui s'asseyeraient de ce côté de la montagne et spéculeraient sur ce qui se trouve de l'autre côté. On ne fait que parler et essayer de deviner, on ne se met pas face au problème, on ne le saisit pas à bras-le-corps, on ne s'approfondit pas en soi-même pour voir, pour chercher, pour comprendre. Et on ne le fait pas parce qu'on sait que cela obligerait en réalité à tout lâcher : toutes les idées qu'on affectionne et une manière d'être, traditionnelle et respectable.

UN AUDITEUR : *On souffre lorsqu'on ne peut pas venir en aide à quelqu'un.*

KRISHNAMURTI : Si on peut aider quelqu'un par une action ou un don, on le fait et on n'en parle plus. Si on ne peut pas, pourquoi souffrir ? Vous-même, vous n'avez pas sondé le problème jusqu'à sa base; alors qui êtes-vous pour « venir en aide » ? Les prêtres, dans le monde entier, « viennent en aide » aux gens... ce qui veut dire quoi ? Qu'ils les « aident » à se conditionner conformément à leurs croyances particulières. Aider d'une façon désintéressée à nourrir les affamés, à construire un meilleur monde, c'est cela aider. Mais dire à quelqu'un « je vous aiderai psychologiquement », quelle prétention! Qui êtes-vous psychologiquement pour aider qui que ce soit ? Laissez

cela aux communistes qui s'imaginent être la Providence et avoir le droit de dicter les actes de millions de personnes. Mais pourquoi devriez-vous souffrir si vous ne pouvez pas aider quelqu'un ? Vous faites tout votre possible, ce qui n'est peut-être pas grand-chose, mais pourquoi vous torturer... Oh... Vous ne voyez pas clair... Vous n'avez pas du tout abordé le problème réel.

Un auditeur : *Je me rends compte que, pour être totalement libre de la douleur, on doit être lucide et pleinement attentif tout le temps. J'ai quelques rares moments de lucidité, mais le reste du temps, je me surprends dans un état d'inattention. Est-ce mon sort pour toute la vie et ne pourrai-je jamais être libéré de la douleur ?*

Krishnamurti : Ainsi que vous le dites, être libéré de la douleur, c'est être complètement attentif. L'attention est une vertu en soi. Mais, malheureusement, on n'est pas attentif tout le temps. Je le suis aujourd'hui, demain je ne le serai pas, mais après-demain je le serai de nouveau. Dans l'intervalle, toutes sortes d'actions auront lieu, dont je ne serai pas conscient. Et vous vous demandez : suis-je donc condamné à ne jamais me libérer de la douleur ?

Or, monsieur, l'idée d'être libéré pour toujours implique une notion de temps, n'est-ce pas ? Vous pensez : « Je ne suis pas libéré maintenant; mais en devenant attentif, je le serai et je désire que cette liberté dure toujours. » Votre souci est la continuité de l'attention. Vous souhaitez qu'elle dure jour après jour.

Mais qu'est-ce qui continue ? Qu'est-ce qui confère une continuité ? Ne me répondez pas, je vous prie; écoutez deux minutes et vous verrez quelque chose d'extraordinaire. Qu'est-ce qui possède une continuité ? C'est évidemment, pendant le temps que l'on y pense, la chose, agréable ou pénible, à laquelle on pense. Comprenez-vous ? Lorsque je pense à un plaisir, ou à une souffrance, c'est

ma pensée qui lui donne une continuité. Si vous me plaisez, je pense à vous et cette pensée stabilise et donne une permanence à l'image agréable que j'ai formée de vous. Ainsi, au moyen de la continuité de ma pensée faite d'associations et de mémoire, ma réaction en ce qui vous concerne devient mécanique, à la façon d'un calculateur électronique qui fonctionne sur la base d'informations accumulées.

C'est cette même mentalité qui nous fait dire : « Mon attention doit être continue. » Me suivez-vous ? Mais si nous voyons ce qu'impliquent l'attention et la continuité, nous ne les confondons jamais plus. Je ne sais pas si vous avez vu ce que j'essaye de montrer. Notre erreur est de confondre attention et continuité. C'est la pensée qui donne une continuité à l'attention, laquelle, dès lors, n'est plus un état d'attention. Si vous comprenez cela de tout votre être vous découvrirez qu'il existe un curieux état d'attention sans continuité, en dehors du Temps.

Un auditeur : *Dans quelle mesure la douleur est-elle atténuée par l'acceptation ?*

Krishnamurti : Pourquoi devrais-je accepter la douleur ? Voilà encore une activité superficielle de l'esprit. Je ne veux ni accepter la douleur, ni l'atténuer, ni la fuir. Je veux la comprendre. Je veux savoir ce qu'elle signifie. Je veux connaître sa beauté, sa laideur, son extraordinaire vitalité. Je ne veux pas la transformer en ce qu'elle n'est pas. En l'acceptant ou en la fuyant, en l'abordant avec un concept ou une formule, ce n'est plus elle que je rencontre. Celui qui veut la comprendre ne peut rien en faire, il ne peut pas la transformer, la rendre aimable. Pour en être libre, vous ne pouvez pas absolument rien « faire » à son sujet. C'est parce que nous avons toujours agi sur elle qu'elle nous tient toujours.

18 juillet 1963.

VII

Nous avons, ces derniers jours, exploré de nombreux problèmes qui concernent la vie quotidienne, parce que si l'on ne comprend pas les conflits et les tourments de l'avidité, de l'ambition, de l'amour, et tant d'autres qui ont lieu journellement — si on ne les comprend pas complètement — il est absolument impossible de découvrir s'il existe quelque chose au-delà de ce que le cerveau assemble, au-delà des morales respectables, des inventions de toutes les églises du monde, au-delà d'un point de vue purement matérialiste, bref au-delà de toutes les interprétations intellectuelles de la vie.

Or, il me semble que tout problème humain qui continue à se poser comme problème, émousse l'esprit, le rend insensible, car il l'oblige à tourner en rond sans jamais sortir de sa confusion. Il est donc vitalement nécessaire de comprendre chaque problème et de le liquider au fur et à mesure qu'il se présente. Je crois que très peu de personnes se rendent compte que si un problème humain n'est pas résolu dans l'instant, il impose un sens de continuité dans lequel un incessant conflit abêtit l'esprit. Ce fait doit être clairement vu, et l'on doit comprendre aussi que nous n'exposons pas ici une philosophie et que nous ne considérons pas la vie à travers un système de pensée. Vous avez pu constater que nous nous sommes entretenus de beaucoup de questions sans aucune déformation orien-

tale, occidentale, chrétienne, hindoue ou bouddhiste zen, mais simplement en tant qu'êtres humains rationnels et intelligents.

Ce matin, je voudrais parler de la mort. Cette importante question ne se pose pas seulement à la mort de quelqu'un, mais en tant qu'idée qui, partout dans le monde, dure depuis des siècles sans qu'on l'ait résolue. Ce qu'il faut comprendre, ce n'est pas seulement la peur qu'un individu peut avoir de la mort, mais les attitudes collectives de masses énormes à son égard, aussi bien en Orient qu'en Occident. Nous voulons considérer ce vaste problème dans son ensemble, mais les mots ne pourront servir entre nous que de liaison. Les paroles, dans des questions aussi importantes et profondes, peuvent vite devenir des obstacles si l'on n'accorde pas à cette exploration une attention totale. Il ne s'agit pas de trouver des « explications » verbales, intellectuelles, inconsidérées, au sujet de la mort.

Avant, ou peut-être au cours de notre appréhension de cette chose extraordinaire qu'on appelle la mort, il nous faudra comprendre aussi ce qu'est le Temps, car son importance est immense dans nos vies. La pensée le crée et, à son tour, il la façonne. Je n'emploie pas le mot temps dans son sens uniquement chronologique. Il y a hier, aujourd'hui et demain, mais aussi un temps psychologique, celui que la pensée invente comme moyen de se réaliser, de s'épanouir, de se prolonger. Le temps chronologique est évidemment nécessaire au cours de tous les événements de notre existence. Nous nous rencontrons ici à onze heures. C'est une question simple et claire, qui n'exige aucun examen profond. Ce qu'il nous faut explorer, discuter et comprendre, c'est le processus psychologique que nous appelons « temps ».

Toutefois, ainsi que je vous l'ai dit à chacune de nos réunions, si vous vous limitez à écouter des paroles et ne voyez pas tout ce qu'elles impliquent, je crains que nous ne puissions pas aller très loin. La plupart d'entre nous sont emprisonnés dans des mots, des concepts, et dans des

formules fabriquées par des mots. Ne vous hâtez pas de dire que ce n'est pas votre cas. Chacun de nous a ses formules, ses concepts, ses idées, son idéal — rationnel, irrationnel ou fantaisiste — selon lesquels il vit. L'esprit se donne des directives au moyen de certaines séries de mots assemblés qui constituent un mode de pensée. Cela est vrai pour chacun de nous. Veuillez ne pas commettre d'erreurs à ce sujet : chacun de nous a quelque idée selon laquelle il organise sa vie. Mais si nous voulons comprendre ce que sont la mort et la vie, toutes ces formules et ces idéations dont nous sommes tributaires parce que nous ne savons pas ce que veut dire vivre, doivent disparaître. L'homme qui vit totalement, complètement, sans peur, n'a pas d' « idées » au sujet de la vie. Sa pensée est action et son action est pensée, ce ne sont pas deux faits séparés. Mais parce que nous avons peur de ce qu'on appelle la mort, nous l'avons séparée de la vie; et les ayant situées, l'une et l'autre, dans des compartiments étanches, avec un vaste espace entre les deux, nous vivons conformément aux mots, aux formules du passé, aux traditions de ce qui a été. L'esprit qui se laisse prendre dans ce processus ne peut jamais percevoir le sens profond de la mort et de la vie, ni comprendre ce qu'est la vérité.

Si donc vous voulez explorer la mort avec moi en vous déclarant chrétien, bouddhiste, hindou, que sais-je, vous serez complètement déroutés. Et si, dans cette exploration, vous arrivez chargés du résidu de vos diverses expériences, ou de connaissances acquises, vous serez non seulement déçus, mais dans un état de confusion. Celui qui veut réellement voir doit être affranchi de tout ce qui peut constituer un arrière-plan, et c'est là notre plus grande difficulté. Il s'agit de se libérer du passé sans réagir contre lui. Sans cette liberté, on ne peut rien découvrir de neuf. Comprendre, c'est être libre. Mais, ainsi que je l'ai dit l'autre jour, peu d'entre nous veulent l'être. Nous préférons vivre dans une armature assemblée par nous ou par la société. Tout ce qui dérange cette structure nous jette

dans le désarroi et plutôt que de nous laisser troubler, nous négligeons l'essentiel et dépérissons.

Pour s'enquérir de cette immense question qu'est la mort, il faut non seulement être impartialement conscient de notre sujétion aux formules, aux concepts, mais aussi de nos peurs, de notre désir de continuité, de tout ce qui nous entrave. On doit en somme être neuf. C'est réellement très important. Si l'on veut pénétrer cette chose surprenante qu'est la mort, l'esprit doit être clair, il ne doit pas être empêtré dans quelque concept ou quelque idée. La mort que nous essayons de tromper et dont nous avons peur, ne peut être, en vérité, que merveilleuse.

Psychologiquement, nous sommes esclaves du Temps, c'est-à-dire de la mémoire récente et lointaine et de l'accumulation des expériences. Cette mémoire n'est pas seulement individuelle, c'est aussi celle de la collectivité, de la race, de l'homme à travers les âges. Le passé est tout ce que l'homme a fait et éprouvé, individuellement et collectivement; il est les souffrances et les joies, les luttes avec la vie, la mort, la vérité, la société... il est tout ces « hiers » multipliés des milliers de fois. Et pour la plupart d'entre nous, le présent est le passage de ce passé vers le futur. Mais, en fait, le temps n'a pas de divisions exactes qui s'appellent passé, présent et futur. Ce qui a été, modifié par le présent, est ce qui sera. C'est tout ce que nous en savons : ce que nous appelons le temps est un passé qui, modifié par les accidents, les expériences, les réactions, les connaissances d'aujourd'hui, devient le futur. C'est une construction du cerveau, lequel, à son tour, est un produit du Temps. Chaque pensée est la réaction d'aspirations, de frustrations, d'échecs, de souffrances, d'appréhensions, dont les empreintes constituent la mémoire, et c'est avec cela que nous considérons toute la vie qui nous entoure. Dieu existe-t-il ou non ? Quelle est le véritable rôle de l'Etat ? Quelle est la nature de nos relations humaines ? Comment surmontons-nous la jalousie, l'angoisse, la culpabilité, le désespoir, la douleur ?...

C'est avec l'arrière-plan du Temps que nous abordons toutes ces questions.

Or, tout ce que l'on considère du point de vue d'un arrière-plan est déformé. Et lorsque survient une crise qui exige une grande attention de notre part, si nous la subissons en nous appuyant ainsi sur le passé, nous tombons dans une névrose ou nous nous enfermons dans un mur de protection. Tel est le processus de nos existences.

... Ne vous contentez pas de suivre mes mots. Si vous ne percevez pas en vous-mêmes votre processus de pensée, si vous ne vous voyez pas tels que vous êtes, vous sortirez d'ici, ce matin, sans avoir une compréhension complète de la mort. Et il faut l'avoir si l'on veut se libérer de toute peur et pénétrer dans quelque chose de totalement différent.

Traduire indéfiniment le présent en termes du passé, c'est donner une continuité à ce qui a été. Vivre avec le poids mort du passé les événements quotidiens qui, eux, sont toujours neufs, c'est fabriquer un futur qui n'est qu'un passé. Observez-le dans vos pensées conscientes et inconscientes et vous verrez qu'il n'a rien de neuf, rien qui ne soit corrompu par le passé, par le temps. Et quant à ce qu'on appelle le présent, existe-t-il un présent qui ne soit contaminé par le passé ? Et qui ne conditionne le futur ? La plupart d'entre nous éprouvent le besoin de ne vivre que le présent, parce que le passé est lourd, encombrant, inépuisable et l'avenir incertain. L'état d'esprit de notre époque est de se dire : « Vivons au jour le jour, ne pensons pas au lendemain, la misère d'aujourd'hui se suffit à elle-même. » C'est évidemment une philosophie du désespoir.

Mais est-il possible de vivre dans le présent sans y faire intervenir le Temps, qui est le passé ? Il n'est possible de le faire que si tout le passé est compris. Le comprendre, c'est percevoir, non seulement toutes les opérations de la pensée consciente au cours de la vie quotidienne — lorsqu'on acquiert des connaissances et de l'expérience et qu'on

réagit superficiellement aux événements — mais aussi celles de l'inconscient où sont enfouies les traditions accumulées de la famille, du groupe, de la race. Et, enterrées aussi dans l'inconscient, on peut découvrir l'immense douleur de l'homme et sa peur de la mort.

Tout cela est le passé, qui n'est autre que vous-mêmes, et il vous faut le comprendre. Si vous ne voyez pas tout cela en vous, si vous ne vous êtes pas enquis des façons d'être de votre esprit et de votre cœur, si vous n'avez pas creusé votre douleur et votre avidité, si vous ne vous connaissez pas totalement, vous ne pouvez pas vivre le présent. Le vivre, c'est mourir au passé, c'est s'en affranchir par l'acte même de la connaissance de soi. Le passé est le conditionnement catholique, protestant, hindou ou bouddhiste, et tout ce qu'imposent à la fois la Société et les ambitions, les soucis, les désespoirs, les frustrations personnels. Ce conditionnement est ce qui confère une continuité au moi.

Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, si vous ne connaissez pas votre inconscient aussi bien que vos états conscients, toute votre enquête en vous-mêmes sera déformée, altérée, vous n'aurez aucune base pour penser selon un mode rationnel, clair, logique, sain. Votre pensée sera façonnée par quelque formule ou par une série d'idées, ce qui n'est pas réellement penser.

Pour penser réellement, sans absurdités, sans névroses, sans illusions, il est nécessaire de connaître tout le processus de notre conscience, lequel est déterminé et alimenté par le Temps, par le passé. Et est-il possible de vivre sans le passé ? C'est cela, la mort. Comprenez-vous ? Nous reviendrons sur ce qu'est le présent lorsque nous aurons vu, chacun en soi-même, ce qu'est la mort. Qu'est-ce que la mort ? Cette question concerne autant les jeunes que les vieux. Veuillez vous la poser à vous-mêmes. N'est-ce que la fin de l'organisme physique ? Est-ce cela dont nous avons peur ? Est-ce une durée du corps que nous désirons, ou aspirons-nous à une autre durée ? Nous savons tous que

le corps s'use, dépérit et meurt. Il se peut que la science puisse un jour prolonger jusqu'à cent cinquante ans l'agonie que vivent la plupart d'entre nous, mais tôt ou tard, comme pour toutes les machines, l'usure devra se produire. Pour la plupart des personnes, la mort est l'objet d'une aspiration bien plus profonde, à laquelle répondent les promesses d'une vie future, que distribuent les religions. Nous aspirons à une continuité après le décès. Nous espérons que la psyché, le moi, se prolongera dans un au-delà. Ce moi qui a eu des expériences, qui a lutté, acquis, appris, souffert et joui, ce moi que l'Occident appelle âme et l'Orient autrement, nous voulons qu'il ait une continuité après la mort. Cela seul nous intéresse, nous ne voulons pas savoir ce qu'est la mort, nous ne voulons pas savoir ce qu'est l'extraordinaire miracle, la beauté, la profondeur, l'immensité de la mort. Nous ne voulons pas nous enquérir de ce quelque chose que nous ne connaissons pas. Tout ce que nous voulons, c'est durer. Nous qui avons vécu quarante, soixante, quatre-vingts années, qui avons une maison, une famille, des enfants, des petits-enfants, nous qui avons travaillé tous les jours au cours de toutes nos années, qui avons eu nos querelles et nos appétits sexuels, nous qui sommes cela, voulons que cela continue indéfiniment. Comme rien d'autre ne nous intéresse au sujet de la mort, nous avons nos croyances, nos dogmes, la résurrection, la réincarnation, et mille autres façons de fuir la réalité, puis lorsque de pauvres diables se font tuer à la guerre, nous plantons des croix. Sous une forme ou l'autre, cette façon de se comporter dure depuis des millénaires.

Nous ne nous sommes jamais, de tout notre être, enquis de ce qu'est la mort. Nous l'avons toujours considérée en fonction d'une survie : la survie du connu. Le connu, c'est à la fois nos qualités, nos capacités, la mémoire de nos expériences, nos luttes, nos accomplissements, nos frustrations, nos ambitions et aussi nos noms, nos possessions, etc. A condition qu'on nous garantisse cette survie, peut-

être acceptons-nous alors de nous demander ce qu'est la mort, et si l'Inconnu existe.

Vous voyez la difficulté. Nous voulons une continuité sans jamais nous être demandé quelle est l'origine de ce désir, de cette chaîne, de ce mouvement perpétuel. Si vous cherchez bien, vous verrez que cette origine n'est autre que la pensée. C'est par la pensée que nous nous identifions à notre famille, à notre maison, à nos œuvres écrites ou peintes, à notre caractère, à nos déceptions, à nos joies. Et plus nous pensons à quelque problème humain, plus nous l'enracinons dans une continuité. Penser à ce que l'on aime, c'est engendrer au sein du Temps un sens de durée. Mais ne peut-on pas faire aboutir une pensée en un instant ? Elle cesserait aussitôt. Si l'on ne s'attachait pas à « mon » œuvre, « mon » expression, « mon » Dieu, « ma » femme, « ma » vertu, on n'aurait pas ce sens de durée. Nous ne pensons pas clairement, nous n'allons pas jusqu'au bout de chaque problème. Nous voulons toujours prolonger quelque plaisir et fuir quelque douleur. Nous pensons aux deux à la fois, de sorte que notre pensée les fait durer tous les deux. C'est ainsi que nous voulons prolonger notre existence, bien que malheureuse, parce que nous la connaissons et que nous voudrions fuir la mort parce que nous ne la connaissons pas. En séparant la vie de la mort, nous nous contentons, jusqu'à la mort, d'avoir à son sujet des croyances et des dogmes.

Mais ce sens de durée que la pensée projette dans la conscience est creux. Il n'a rien de mystérieux ou de noble. Lorsqu'on s'en rend compte clairement, on peut intervenir avec la pensée, là où c'est nécessaire, d'une façon logique et saine, sans déviations sentimentales, sans cette ambition que l'on a en général de s'affirmer, d'être ou de devenir quelqu'un. Alors, on sait ce que veut dire vivre dans le présent. C'est mourir d'instant en instant. Et cela permet de se connaître parce que, n'ayant plus peur, on n'a plus d'illusions. Les illusions surgissent lorsque la peur apparaît au tréfonds d'une certitude. Celle-ci peut

s'appuyer sur des relations humaines, des possessions, des croyances, une situation, un prestige. La peur qui s'y cache donne toujours lieu à des illusions et celui qui s'y laisse prendre ne peut absolument pas comprendre ce qu'est la mort.

Vous ne pouvez me suivre dans mon exploration, comprendre la mort, vivre totalement avec elle, saisir sa profonde signification, que si vous n'avez aucune peur, donc pas d'illusions. Vous pouvez vivre complètement dans le présent, mais encore faut-il que votre cerveau ait cessé de fonctionner mécaniquement dans l'habitude de la mémoire. Avez-vous compris la futilité de l'idée de continuité ? Que vous croyiez à la réincarnation ou à quelque autre mode de survie, voyez-vous maintenant que c'est le processus mécanique de la pensée qui demande à se perpétuer ? Voir ce fait, c'est voir combien creux et stupide est ce désir. Est-ce que le « moi » continue après la mort ? Mais qui donc s'en soucie ? Et qu'est-il, ce « moi » que l'on veut faire durer ? Des plaisirs, des rêves, des espoirs, des déceptions, des possessions, un nom, un caractère mesquin et les quelques connaissances acquises au cours d'une vie médiocre. C'est cela, ce n'est que cela. Jeunes ou vieux, il faut en finir, opérer par ablation, à la façon d'un chirurgien, être sans illusions et sans peur, et pouvoir enfin observer et connaître la mort. La peur est due au désir de s'accrocher au connu. Le connu est le passé qui vit dans le présent et façonne le futur. Si telle est notre existence, comment pouvons-nous comprendre ce qui est en dehors du Temps, ce qui n'a pas de raison d'agir, ce qui est totalement inconnu ?

Comprenez-vous ? La mort est l'Inconnu et vous avez des idées à son sujet. Vous évitez de la considérer, ou vous la rationnalisez ou vous avez des croyances qui vous réconfortent et vous donnent de l'espoir. Seul un esprit mûr est libre de toute peur et de toute illusion. Il n'éprouve pas le stupide désir de s'affirmer et de se prolonger dans la Durée. Il peut donc savoir ce qu'est la mort, car il sait vivre dans le présent.

Veuillez suivre ceci : vivre dans le présent, c'est vivre sans désespoir, car on ne s'accroche pas au passé tout en ne l'évitant pas, et on n'espère rien de l'avenir, tout en n'étant pas aveugle à son sujet. L'aujourd'hui se suffit à lui-même, car on a compris la totalité de la conscience, laquelle est à la fois individuelle et collective. Alors, il n'y a plus de « moi » séparé des autres. En comprenant la totalité de soi-même, on a compris le particulier et l'universel, on a abandonné de ce fait toute ambition, toute idée de prestige personnel. Tout cela a disparu de celui qui, vivant dans le présent, meurt chaque minute de la journée à tout ce qu'il a connu. Si vous en êtes là, vous pouvez voir que la vie et la mort sont une seule et même chose. Vous vivez alors totalement dans le présent, attentifs, sans option ni effort; l'esprit est vide, et de ce vide, il regarde, observe et comprend. Ainsi, vivre c'est mourir. Ce qui a une continuité ne peut jamais être créatif. Seul cela qui a une fin peut savoir ce que veut dire créer. Lorsque vie et mort sont un, l'amour, la vérité, la création sont là. Car la mort est l'Inconnu, ainsi que le sont la vérité, l'amour et la création.

... Voulez-vous poser des questions sur ce qui a été dit ce matin ?

UN AUDITEUR : *Est-ce que mourir est un acte de volonté ou est-ce l'Inconnu lui-même ?*

KRISHNAMURTI : Monsieur, avez-vous jamais accepté de mourir à un plaisir, de mourir sans discuter, sans réagir, sans conditions préalables, sans vous demander comment et pourquoi renoncer à ce plaisir ? Avez-vous jamais fait cela ? On doit le faire quand vient la mort physique, n'est-ce pas ? On ne peut pas argumenter avec elle, lui dire « donnez-moi quelques journées encore » et elle ne comporte aucun effort de volonté. On meurt et c'est tout. Et êtes-vous jamais mort à vos désespoirs, à vos ambitions, tout naturellement, comme la feuille meurt en automne,

sans lutte ni volonté ni angoisse ? L'avez-vous fait ? Je crains que non. En sortant de cette tente, mourez à quelque chose à quoi vous tenez. A votre habitude de fumer. A vos appétits sexuels. A votre ambition de faire connaître votre talent. Simplement lâchez prise, laissez tomber un de ces désirs comme on se débarrasse d'une sottise, sans effort, sans choix, sans aucun acte de décision. Si votre mourir est total — car il ne s'agit pas simplement de renoncer à fumer ou à boire et d'en faire un drame compliqué — vous saurez ce que veut dire vivre chaque minute suprêmement, sans efforts, de tout votre être et peut-être, une porte pourrait s'ouvrir sur l'Inconnu.

21 juillet 1963.

VIII

Vous avez remarqué qu'au cours des sept entretiens que nous venons d'avoir, je n'ai jamais exposé une théorie, une croyance ou un idéal. L'homme qui s'enquiert de la vérité n'est tributaire d'aucune idée, ne se rend pas conforme à un prototype, ne se moule pas selon les préceptes d'une religion. Parce qu'il est profondément religieux, il vit totalement dans le présent actif.

Certains mots tels que mort, douleur, conflit, prière, Dieu, sont lourds d'associations; ils ont des résonances extraordinaires dans les esprits qu'ils encombrent de leur poids. Ils façonnent nos vies, nous portent à nous discipliner, à nous adapter à des conformismes.

Ce matin, je voudrais employer un de ces mots, qui, à certains d'entre vous, sera peut-être assez étranger, mais qui, pour d'autres, pourra évoquer tout un état d'esprit. Ce mot est « méditation ». En Occident, il passe souvent pour être spécifiquement asiatique, mais que l'on soit oriental ou occidental, il désigne certaines pratiques destinées à trouver la vérité ou Dieu. J'en parlerai parce que, selon moi, une vie sans méditation est une vie gâchée. La vie quotidienne devient très superficielle si l'on ne connaît pas le sens profond et l'importance de la méditation. Mais pour comprendre son contenu et dépasser les mots, on doit avoir un esprit clair, agile, actif.

Avant d'aller plus loin, il nous faut savoir d'une façon

très précise ce que nous entendons par discipline. En général, cela veut dire se dominer en vue de se conformer à un idéal, se contraindre, se façonner à l'imitation de quelqu'un. Veuillez m'écouter attentivement, car ce que j'ai à dire est ardu et si vous ne suivez pas en vous-mêmes ce qui se dira, vous serez complètement perdus.

La plupart de nos esprits sont conditionnés par des disciplines, formés par d'innombrables influences, par des pensées, des expériences, des actes. Ces impositions sont devenues notre seconde nature. Elles ont commencé à agir sur nous dès l'école et nous leur avons obéi au cours de toute notre existence, nous accommodant aux exigences de la Société, nous conformant aux morales établies, nous soumettant à l'opinion publique, nous dominant pour « bien » penser. Notre peur profonde nous a conditionnés de telle sorte que nous nous imposons des règles pour trouver à la fois la sécurité et la vérité.

On ne peut, cependant, s'enquérir de la vérité que lorsqu'on est libre de toute contrainte. On ne peut découvrir ce qui est vrai que lorsqu'on est sorti des conformismes, et que l'on n'a plus de peur en soi. Alors survient une discipline d'une toute autre nature. Ce n'est plus une imitation, un refoulement, une action entreprise pour atteindre un but ou pour calmer une crainte, mais un mouvement libre. Nous devons bien comprendre que toute discipline selon le sens que nous donnons habituellement à ce mot, indique un désir de conformisme et de sécurité, c'est-à-dire un sentiment profond de peur : peur de l'incertitude, de ne pas atteindre un certain idéal, de ne pas trouver la vérité... la peur a mille aspects.

Non seulement doit-on se rendre compte des influences de la Société, mais on doit aussi être très conscient des innombrables expériences que l'on a eues. Cela revient à dire que c'est la conscience entière qui doit être éveillée dans sa totalité. Cette lucidité est une observation qui se produit à travers un espace intérieur. Je veux dire que l'on doit être capable de tout observer sans opinions, sans

évaluations, sans conclusions. La plupart des personnes n'ont pas cet espace dans leur conscience. Tout ce qu'elles observent, elles le voient avec des idées préconçues et des jugements, et lorsqu'elles s'identifient à l'objet de leur observation, leur espace intérieur est alors tout à fait inexistant.

Je vous prie de ne pas faire de ceci une théorie. En cherchant systématiquement à l'appliquer vous tomberiez dans un automatisme. Les habitudes constituent, malheureusement, une grande partie de nos vies et détruisent l'intelligence. Voyez plutôt la vérité ou l'erreur de ce que je dis en vous observant vous-mêmes.

Observer librement, c'est apprendre. Savez-vous ce que cela veut dire ? Apprendre, dans le vrai sens du mot, ne consiste pas à entasser des connaissances au moyen d'observations et d'expériences. Si l'on se contente d'ajouter de nouvelles informations à cette accumulation de données déjà acquises, on n'a jamais aucune liberté de vision, donc on n'apprend rien.

Ce que j'appelle être lucide — ou pleinement conscient — c'est être dans un état d'observation où n'intervient aucun choix : on observe « ce qui est ». Mais « ce qui est » ne se révèle pas si on l'aborde avec des opinions sur « ce qui est mal » ou « ce qui est bien ». Vous devez donc percevoir les mouvements de votre pensée et de vos émotions ainsi que vos actes conscients et inconscients, mais sans les juger. A cet effet, il est nécessaire que l'esprit soit extraordinairement agile et actif, ce qui n'est souvent pas le cas, car la plupart du temps, nous ne sommes actifs que dans le secteur de nos spécialisations, alors que le reste de notre conscience est dans un demi-sommeil. La partie qui fonctionne agit automatiquement par associations et mémoires à la façon d'un cerveau électronique. Pour que l'esprit soit totalement en mouvement, il doit disposer d'un espace intérieur qui lui est nié si l'on observe le monde et soi-même à travers la structure de ce que l'on connaît déjà. Une des fonctions de la méditation

est de donner lieu à cette prodigieuse activité, à la fois vive et subtile de l'esprit.

Etre lucide, c'est être conscient de la façon dont on marche, dont on s'assoit, dont on se sert de ses mains; c'est écouter les mots que l'on emploie, c'est observer toutes ses pensées, toutes ses émotions, toutes ses réactions. Le regard doit pénétrer l'inconcient, ses traditions, ses connaissances instinctives et l'immense douleur qu'il a accumulée, la douleur des hommes. Pour en être averti, il faut ne rien approuver et ne rien condamner; de tels jugements rendent l'esprit insensible.

L'attention découle tout naturellement de la lucidité; ne pas « choisir » au cours de l'observation veut dire que l'on ne « vit » pas cette expérience. On n'est qu'observation. J'ai parlé d'espace intérieur. Si l'on est encombré d'ambitions, de désirs qui cherchent à se réaliser — avec leur suite inévitable d'inquiétudes, de désespoirs, de souffrances — il ne reste plus de place pour l'observation : elle est occupée par les désirs qui tournent en rond indéfiniment dans les remous de leurs réactions. On ne peut pas être attentif si l'on n'a pas l'esprit très vif, raisonnable, logique et sain, sans la moindre névrose. On doit s'explorer dans chacun de ses replis, sans rien laisser dans l'ombre. S'il existe un seul coin obscur dans la conscience qu'on a peur de mettre à découvert, il en surgit des illusions.

Lorsqu'un chrétien voit le Christ dans sa méditation, dans sa contemplation, il pense avoir réalisé quelque chose d'extraordinaire, mais sa vision n'est que la projection de son conditionnement; il en est de même de l'Hindou qui s'assoit au bord d'un fleuve et tombe en extase; lui aussi a ses visions produites par son conditionnement. Ainsi, ce que vivent l'un et l'autre ne sont pas du tout des expériences religieuses. Mais la lucidité, l'observation qui peuvent avoir lieu à travers un espace intérieur dissolvent toutes les formes de conditionnement. On n'est plus hindou, bouddhiste ou chrétien parce que l'idéal, les croyan-

ces, l'espoir et la peur ont complètement disparu. De là, surgit, non pas une contemplation, mais un état d'attention dans lequel il n'y a plus personne pour participer, pour s'identifier à l'expérience, pour la vivre. Il n'y a donc pas d'expérience. Comprendre ce fait est important au plus haut point pour celui qui veut savoir ce qu'est la vérité, ce qu'est la religion, ce qu'est Dieu, ce qui est au-delà des constructions de l'esprit humain.

En cet état d'attention, il n'y a pas de réactions. On ne fait qu'être présent. L'esprit a exploré et compris toutes ses zones secrètes, ses mobiles inconscients, ses aspirations, ses souffrances, il est donc dans un état d'attention et non dans un état d'expérience, car étant vide, il ne projette plus ses désirs, ses émotions, ses espérances. Il a compris toutes ses réactions, il s'est vu en profondeur et en surface, il n'a donc plus de conflits car il n'y a plus de distinction entre l'observateur et ce qu'il observe. Le conflit était l'intervalle qui existait entre eux. Nous avons vu précédemment combien il est important d'en être libre.

Tout ceci est peut-être en dehors de votre mode habituel de penser et peut paraître d'autant plus compliqué que la méditation dont je parle se situe au-delà du monde des mots. En cet état d'attention, on peut être une lumière à soi-même, et alors tous les actes de la vie quotidienne surgissent de cette lumière, tous, aussi bien dans l'exercice d'une profession que lorsqu'on se promène ou lorsqu'on fait la cuisine ou le ménage. Tout ce processus est la méditation. Sans elle, la religion n'a aucun sens, elle n'est qu'une superstition exploitée par des prêtres.

Pour la plupart des personnes qui s'adonnent à ce qu'elles appellent la méditation, celle-ci n'est que de l'auto-hypnotisme. Ayant pris des leçons à ce sujet, elles s'assoient à l'orientale, respirent d'une certaine façon et fixent leur pensée selon certaines règles. Les systèmes sont nombreux, mais si on en a compris un, on les a tous compris, car ils ont tous pour but de se contrôler et de s'hypnotiser en vue de certaines expériences que l'on trouve

merveilleuses et qui sont des illusions. Ces façons de méditer sont puériles. On peut s'y livrer pendant dix mille ans, on ne découvrira pas la vérité. On pourra avoir des visions, des expériences dites spirituelles et tout leur cortège, mais ce ne seront que des projections de réactions et de conditionnements et n'auront aucune valeur.

Ce dont je parle est totalement différent. Il s'agit d'une intense vigilance qui libère l'esprit de ses réactions et qui, de ce fait, et sans aucune intervention volontaire, produit un état de quiétude. Seul peut être réellement calme et silencieux un esprit très intense et très sensible. Celui qui est dominé par la peur, la douleur ou la joie, qui subit un conformisme imposé par la Société et par d'innombrables exigences psychologiques n'est pas calme, il est paralysé.

La vraie méditation est la plus haute forme d'intelligence. Elle ne consiste pas à prendre certaines postures assises ou à se tenir debout sur la tête. Méditer, c'est être pleinement conscient partout où l'on se trouve, au travail, en promenade, dans l'autobus — conscient des paroles que l'on dit, des gestes que l'on fait, de la façon dont on mange, de la façon dont on bouscule les gens dans la rue. Soyez conscients sans option, sans préférences, de ce qui est autour de vous et en vous-mêmes, de toutes les propagandes politiques et religieuses, de toutes les influences qui cherchent à avoir une prise sur vous, et vous verrez avec quelle rapidité vous les comprendrez et vous vous en libérerez.

En général, on ne va pas jusque-là, car presque tout le monde est conditionné par des traditions. C'est particulièrement vrai en Inde où l'on voit des personnes qui se croient obligées de dominer complètement le corps et la pensée. Elles espèrent, par ces moyens, atteindre le Suprême, mais ce qu'elles obtiennent est un état d'hypnose. Dans le monde chrétien, ce même résultat est obtenu par des moyens différents. Ce dont je parle requiert au contraire la plus haute forme d'intelligence.

Or, ce n'est pas être intelligent que de rechercher une expérience dite spirituelle. Lorsqu'on est las des provocations de la vie et des réactions quotidiennes que l'on connaît depuis trop longtemps, on s'adresse à une Eglise dans l'espoir de vivre des états de plus en plus profonds par quelque moyen mystérieux. Mais l'état d'esprit qui consiste à vouloir des expériences transcendantes n'est pas un état d'innocence. Par conséquent, il n'existe pas d'expérience religieuse. Ce n'est qu'un esprit inquiet, craintif, désespéré, qui y aspire. Celui qui a une grande sensibilité, qui est une lumière à lui-même, et qui est donc innocent, celui-là seul peut être silencieux. Il est silencieux parce qu'en chacune de ses parties, il est vivant et sensibilisé. Il est alors en état de méditation et de là, il peut partir à la découverte de la vérité. Tant qu'il n'est pas dans cet état, toutes ses tentatives d'apprendre ce qu'est la Vérité, ce qu'est Dieu, ce qu'est le « quelque chose » au-delà de l'esprit humain sont une perte de temps et ne conduisent qu'à des illusions. Mais il faut une énergie extraordinaire pour être en cet état de méditation et on ne possède pas cette énergie tant qu'on est en conflit avec soi-même, tant qu'existent les problèmes des désirs. C'est pour cela que, dès le début, j'ai dit que toute aspiration vers une réalisation, avec ce qu'elle comporte d'espoirs et de désespoirs, doit être comprise et dissoute. Alors, l'esprit n'a plus d'illusions parce qu'il n'a plus le pouvoir d'en créer.

Pris dans le piège de ses problèmes, de sa peur, de son désespoir, de son désir de se réaliser, l'esprit crée ses illusions et ses névroses. C'est ce que nous devons comprendre avant tout. Mais lorsque l'esprit a une très grande sensibilité et qu'il est libre d'illusions, l'intelligence qui en résulte lui confère sans effort un calme total. Cet état de silence détendu est le commencement de la méditation.

Ainsi, d'abord, il y a une lucidité, une observation sans option de tout ce qu'on pense, de tout ce qu'on éprouve, de tout ce qu'on fait. Il en résulte un état d'attention

qui n'a pas de frontières, mais où l'esprit peut se concentrer; cet état d'attention crée une quiétude, et lorsque l'esprit est parfaitement calme, sans illusions aucunes, « quelque chose » entre en existence, qui n'est pas construit par l'esprit.

A partir de là, se présente la difficulté d'exprimer l'inexprimable avec des mots. Ce « quelque chose » qui est audelà de ce monde d'agonies, de tyrannies, d'esclavages et au-delà de l'indifférence, nous voulons le posséder. Nos ambitions, nos nationalismes, nos diplomaties, nos mensonges, nous précipitent constamment vers les horreurs de la guerre, mais, lassés, nous voulons la paix. Nous voulons trouver quelque part cette quiétude, cette félicité, nous inventons alors un Dieu, un Sauveur, et un autre monde qui nous offre la béatitude si nous acceptons de croire et d'obéir à certains préceptes. Mais un esprit conditionné, quel que soit son désir de paix n'engendrera que sa propre destruction. C'est ce qui a lieu en ce moment dans le monde. Tous les politiciens de droite et de gauche parlent de paix et ce mot n'a aucun sens. Ce dont je parle est bien au-delà de tout cela.

J'ai dit que la méditation vide l'esprit de toutes ses constructions et déblaie de ce fait un extraordinaire espace intérieur. Cet espace est la liberté. Il faut dès le départ vouloir la liberté, ne pas l'attendre et espérer l'obtenir à la suite de quelque méditation. Il faut comprendre tout de suite l'importance de la liberté d'esprit dans le métier que l'on exerce, dans les relations que l'on a, dans tout ce que l'on fait. On voit alors que la méditation est création.

Le mot création est un de ceux que nous employons avec beaucoup de facilité. Un peintre est enthousiasmé par les quelques couleurs qu'il jette sur une toile : c'est son accomplissement personnel, sa réalisation propre, c'est son marché où il acquerra de l'argent ou une réputation, et il appelle cela créer. Tout auteur « crée », il y a même des écoles où l'on apprend à être « créatif ». Mais rien de tout cela n'a aucun rapport avec la création. Ce sont

des réactions d'esprits conditionnés par la société dans laquelle ils vivent. Je parle d'une création qui est tout autre chose. C'est un état qui n'a pas de cause, de sorte que lorsqu'on y participe, il se peut qu'on ne l'exprime pas, car l'expression a fort peu d'importance, mais à chaque instant, on meurt, on vit, on aime, on est. L'ensemble de cela est la méditation.

Voulez-vous maintenant poser des questions ?

Un auditeur : *Comment peut-on maintenir l'attention qui naît de la lucidité ?*

Krishnamurti : Si vous me permettez, monsieur, de vous le dire respectueusement, vous m'avez posé une question erronée. Pourquoi devrions-nous avoir le désir de maintenir l'attention ? Que cache ce mot « maintenir » ? Le désir de maintenir avec ma femme, mon mari, un ami, des rapports à un certain niveau, à un certain degré d'intensité, de sorte que nous puissions nous comprendre et nous aimer toujours. Si je voulais maintenir une certaine émotion comment m'y prendrais-je ? En intervenant par ma volonté. Cette volonté la détruirait, car peut-on « vouloir » aimer ? La question doit être abordée autrement.

Supposons que je voie en un éclair ce que veut dire être lucide, que je le voie non pas verbalement, mais pleinement. Je me suis surpris dans cet état, je l'ai compris, et j'ai vu son extraordinaire liberté, sa beauté, sa joie. Si je me dis « je veux maintenir cet état », il devient aussitôt un souvenir, et ce qui dure n'est pas le fait, mais le souvenir de ce fait, qui est une chose morte. Veuillez le comprendre.

Je me souviens de mon frère ou de mon fils qui est mort et je vis dans ce souvenir, je fais durer cette mémoire avec tout ce qu'elle comporte de plaisirs, de désespoirs, d'aspirations... vous savez tout ce par quoi on peut passer. Mais je n'ai pas pour autant compris ce qu'est la mort.

C'est le fait que l'on doit voir clairement, non le souvenir. Monsieur, comprenez que ne pas vivre dans des souvenirs, c'est ne jamais se dire : « Je veux maintenir, je veux faire durer. » Alors, la mort de quelqu'un importe peu. Ce n'est pas de l'insensibilité et de l'indifférence. Vivez dans le présent et vous verrez.

Me suis-je expliqué ? La vérité n'a pas de continuité parce qu'elle est au-delà du Temps. Ce qui dure n'est pas elle. Elle doit être vue instantanément et oubliée. Oubliée dans le sens qu'on ne l'emporte pas avec soi en tant que souvenir d'une vérité qui a été. Et parce qu'on n'a pas l'esprit encombré, elle réapparaît peut-être le lendemain, peut-être même tout de suite. Mais pour se libérer de tout le processus qui consiste à reconnaître, à se souvenir, à maintenir, il faut être prodigieusement attentif. Il est très facile de se dire que l'on vivra avec une vérité qu'on a perçue. On ne vit pas avec elle. On vit avec une mémoire qui est une chose morte, qui n'a aucune valeur, qui empêche de revoir à nouveau la vérité dans sa fraîcheur. Pour voir la vérité — ou la beauté — de cette montagne, on doit avoir une grande sensibilité. Ne pas se rendre insensible par le souvenir des choses qui ont été, exige une très grande attention, et c'est l'être entier qui doit être alerte, car le corps agit sur le cerveau, lequel agit sur la pensée, et réciproquement.

La mémoire, cette fonction mécanique, a son rôle à jouer dans la vie courante, c'est évident. Sans elle, on serait perdu. Mais elle ne doit pas intervenir dans l'observation. Quand on a compris cela, on dispose d'un espace intérieur, dans lequel pendant un fragment de seconde, dix minutes ou une heure, peu importe, car l'élément temps ne joue pas, se produit une perception. Mais si on transforme cette perception en mémoire, on ne pourra jamais plus voir clair.

La plupart des personnes vivent de souvenirs en évoquant des épisodes heureux ou malheureux de leur existence. Parce qu'elles vivent dans le passé, leur esprit est engourdi

et la formation technique, courante à notre époque, a contribué à en faire des automates. Ce dont je parle rend au contraire l'esprit très actif et capable de se rendre compte de tout ce que l'on fait et de ce qu'on néglige de faire.

UN AUTITEUR : *Lorsque je vous écoute, je me sens actif et j'éprouve cette sensibilité, mais lorsque je me retrouve seul, cet état a disparu.*

KRISHNAMURTI : Si vous n'avez de sensibilité qu'en m'écoutant, elle n'a absolument aucune valeur. Vous êtes simplement influencé comme s'il s'agissait d'une propagande. Fuyez cette influence, rejetez-la, détruisez-la, car elle vous porterait à créer des maîtres, des guides spirituels, des autorités. Mais si vous vous êtes observé pendant que vous écoutiez, si vous avez été constamment conscient de vos réactions pendant toute l'heure qu'a duré cet entretien, si vous avez été éveillé, non pas seulement à ce qui se disait, mais à vos pensées et à vos sentiments, lorsque vous vous retrouverez seul, vous serez conscient de votre état d'esprit et vous ne serez jamais plus, aveuglément, votre propre prisonnier.

UN AUDITEUR : *Ne pensez-vous pas que le désir de se libérer est en partie responsable du conditionnement ?*

KRISHNAMURTI : Naturellement, monsieur. Le désir de se libérer de son conditionnement ne fait que conditionner davantage. Mais, si au lieu de refouler ce désir, on comprend tout le processus des désirs, cette compréhension même affranchit du conditionnement. Cette libération n'est pas un résultat direct; je veux dire qu'on ne peut pas agir délibérément en vue de ce résultat. Si l'on détruit un conditionnement, on tombe dans un autre. Mais dans

la perception générale des désirs, il faut inclure celui que l'on a de se libérer de son conditionnement. Cette libération n'est qu'un sous-produit, elle n'a pas d'importance. L'important est de comprendre ce qui crée le conditionnement.

23 juillet 1963.

IX

Tout est si organisé dans notre civilisation moderne que la liberté d'action y est de plus en plus réduite. La spontanéité et l'enthousiasme font place à la routine quotidienne du travail, du ménage, de la production, des distractions : toutes les actions sont canalisées et façonnées conformément à certaines données. Il est naturel que, dans ces conditions, personne ne songe à s'interroger sur ce que peut être une action réelle, sur ce que veut dire agir. La question ne se pose que lorsque se présente un problème, mais alors on essaye de l'analyser ou on tâtonne pour le résoudre. On ne connaît pas d'autre façon d'agir. Il me semble toutefois qu'il en existe une, toute différente, qui est plutôt une inaction. J'en parlerai ce matin.

En dehors des cas où un problème urgent oblige de s'interroger sur une décision immédiate à prendre, la question de comment agir se pose en général dans le cadre des exigences quotidiennes de la Société et de certaines routines. C'est dans ce cadre étroit que l'on cherche à définir l'action. Mais je pense qu'il existe un champ bien plus vaste et plus profond où s'enquérir du sens de nos actes, et que si nous pouvions le découvrir, il nous révélerait la réelle signification de nos réactions conditionnées par une Société, quelle qu'elle soit, capitaliste, socialiste ou autre.

Que veut dire agir ? Ne nous demandons pas ce qu'il

conviendrait de faire dans tel cas particulier. Cette question pourra se poser plus tard. Si on se limite à envisager des cas, l'action devient très superficielle. Ne nous demandons pas « que faire » mais « qu'est-ce qu'une action ? »

D'une façon générale, on agit soit pour une raison immédiate, soit pour atteindre un idéal. Notre comportement est déterminé par un concept, une formule, une idée, de sorte qu'il se produit une brèche entre l'action et l'idée. Ce vide, cette division, provoque un conflit intérieur qui nous fait perdre l'énergie nécessaire à toute action réelle : l'énergie inhérente à la liberté et à la spontanéité. Lorsque l'action est limitée, conditionnée par une idée, façonnée selon une formule ou un système rationnalisé, elle perd de sa force et de son allant. J'espère parvenir à m'expliquer. Ainsi que je l'ai souvent dit, je ne développe pas des théories, j'expose des faits. Vous pouvez constater que tant que l'action est contenue dans le cadre d'une idée, non seulement elle provoque un conflit intérieur qui l'affaiblit, mais elle est privée de cette source d'énergie qu'est la spontanéité. On ne connaît en général que l'énergie des luttes et des compétitions. On réagit aux provocations selon des concepts, des idées, des formules, et l'action qui en résulte manque de vitalité.

Si vous vous observez, vous pouvez voir qu'il existe une idée directrice dans votre vie, une image à laquelle vous voudriez ressembler. Vos actions, votre comportement ont pour but, la plupart du temps, de vous rapprocher de cette image, en surmontant des résistances intérieures. Ces combats absorbent votre force vitale. Or, pour avoir une pensée claire et une grande sensibilité, pour sentir quoi que ce soit avec passion, on doit avoir une énergie intense, extraordinaire, qui, en général, fait défaut. Bien que l'on puisse être apparemment très actif, on n'a pas assez d'énergie intérieure pour aborder un problème directement et le résoudre dans l'instant.

Mais est-il possible d'agir sans idée ? En d'autres termes, peut-on vivre complètement dans le présent ? Ainsi

que nous l'avons vu précédemment, vivre avec toute son attention dans le présent, c'est mourir au passé. Cela requiert une perception à la fois des mouvements conscients et inconscients de l'esprit. On doit être en somme directement conscient des pensées, des sentiments et des actes qui ont lieu, sans les voir à travers une idée ou les interpréter selon une formule. On doit les vivre si totalement dans le présent que l'action est immédiate.

Si vous êtes tant soit peu avertis du fonctionnement de votre esprit, vous devez savoir que votre observation s'accompagne toujours d'une conclusion : vous approuvez, condamnez, interprétez ou essayez de modifier ce que vous voyez. Or s'il peut se produire une observation toute simple, dépouillée de tout jugement, cette observation même est action. Et cette action est sans idée, car, après tout, la pensée, utile dans son domaine, n'est pas l'amour. Il me semble que l'amour est une action directe. L'action qu'est l'amour ne se pense pas.

Je me demande si je me fais comprendre. Voyez-vous, chacun de nous a besoin de passer par une mutation totale. Il faut que se produise en nous une transformation profonde, à la racine même de notre conscience, sans quoi nous deviendrons des automates dans un monde frelaté et douloureux, ne réagissant qu'aux exigences les plus superficielles de la vie. Pour que cette révolution intérieure ait lieu, nous devons savoir ce qu'est une action qui n'est pas dictée par les circonstances, l'ambition, des projets de réformes, des passions nationalistes ou autres. Pour savoir s'il existe une telle action, il me semble que l'on doit entrer très profondément en soi-même, si profondément que l'esprit cesse de fonctionner selon des idées, des conclusions, des mémoires et est par conséquent capable de vivre dans le présent dont la vertu propre est de modifier la nature de l'action.

Je crains de ne pas du tout me faire comprendre. J'essaye de vous transmettre quelque chose que je considère très important, et pour que la transmission se fasse, il

faut, c'est évident, une coopération, une véritable communion entre ceux qui écoutent et celui qui parle. Et, pour votre part, que faites-vous ? M'écoutez-vous pour capter des idées ? Le sens de mots ? Ou, en écoutant, observez-vous vos réactions et vos pensées conscientes et inconscientes ? Je veux dire : écoutez-vous dans le présent actif ou essayez-vous d'adopter votre pensée à ce qui se dit ? Ce que je dis est ceci : il est possible de vivre complètement dans le présent, sans aucune idée préconçue, et de vivre dans le présent dégage la prodigieuse énergie nécessaire à une révolution totale de la conscience. C'est cette énergie que je veux transmettre en vous l'exprimant de telle façon que vous perceviez sa réalité et qu'avant de sortir d'ici une mutation, une formidable révolution se produise en vous.

Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, nous attribuons à la pensée une énorme importance. La pensée est l'idée. Elle peut être rationnelle ou irrationnelle, celle d'un névropathe ou d'un homme soi-disant normal. Elle guide nos vies, façonne nos projets, contrôle nos actes. Mais, pour moi, la pensée n'a pas la moindre importance, car elle n'est que la réponse de la mémoire, la voix de la tradition, celle des expériences accumulées, bref elle est le passé, et le passé ne peut jamais rencontrer le présent dans son perpétuel changement. Nous ne pouvons rencontrer le présent que si nous sommes complètement vides de pensée. Alors a lieu cette observation dénuée d'idées, qui dégage l'énergie nécessaire à la mutation. Lorsque je dis que l'esprit doit se débarrasser de tout ce que la mémoire a accumulé en lui, je veux dire que le passé, en tant que connaissances indispensables à l'existence, ne doit pas intervenir dans le présent, qui est action, qui est énergie.

Mais en entendant cela, comment écoutez-vous ? Est-ce en observant vous-mêmes le fait dont je parle ou est-ce avec l'idée qu'il faut vivre dans le présent et capter cette source d'énergie ? De deux choses l'une : on voit un fait ou on l'interprète selon l'idée qu'on en a.

Voyez-vous, il y a très peu d'amour dans nos vies. Nous ne savons pas ce que veut dire aimer. Nous connaissons un soi-disant amour, avec la jalousie, les colères, et l'état de confusion qu'il comporte; il se peut que nous aimions certaines personnes; mais nous ne connaissons pas l'état d'être, si extraordinairement vivant et clair, qui est amour. En général, nous avons très peu d'amour dans nos cœurs et c'est pourquoi nous le quémandons : nous le cherchons dans les succédanés de quelque voie connue où nous nous manifestons intellectuellement, sexuellement, ou de quelque autre façon plus ou moins équilibrée; ce qui ne fait que rendre nos problèmes plus aigus.

Or je parle d'un état sans problèmes : ou plutôt d'un état où chaque fois qu'un problème surgit, il est compris et traité immédiatement, de sorte qu'il ne laisse aucun résidu, aucune cicatrice. C'est cela l'action. C'est cela vivre dans le présent. De nouveaux problèmes de toutes sortes se présenteront constamment à nous. Ne pourrions-nous pas les affronter si complètement qu'ils ne laisseraient pas de trace, pas de mémoire pour examiner le problème suivant ? Une chose apprise ne peut pas résoudre un problème neuf. Ce que j'essaye de vous faire voir, c'est une action qui n'implique aucune idée, en aucune façon; c'est une action directe qui ne résulte pas d'une mémoire mécanique, et qui, par conséquent, dégage une énergie intense. Et c'est bien cette intensité dont on a besoin pour découvrir ce qui est vrai, ce qui est au-delà des mesures que l'homme a établies pour son usage, au-delà des constructions de l'esprit.

Je présenterai la question autrement. La plupart des personnes mènent une existence creuse, étroite, mesquine, et s'en contentent un certain temps. Lorsqu'il leur arrive de s'en rendre compte et d'en souffrir, il se peut qu'elles cherchent alors des valeurs plus profondes. Mais un esprit creux qui cherche à devenir profond demeure creux. S'il cherche Dieu, le Dieu qu'il trouvera sera à la mesure de sa médiocrité. La question est donc : comment transfor-

mer cette stupide médiocrité en quelque chose de totalement vivant ? C'est cela, la question.

Les conditions désastreuses du monde exigent des esprits neufs, frais, sans quoi les problèmes ne feront que s'accroître. Il y aura davantage de sang versé, de guerres, de confusions, de concurrences, de soi-disant progrès, d'esclavage, et ceux qui s'appuieront sur le passé seront emportés par le courant des événements. Mais il y a plus encore : il faut avoir l'esprit jeune si l'on veut découvrir ce qui est au-delà du mesurable, au-delà de ce qu'a construit la Société, au-delà des croyances et des dogmes inventés par les prêtres. Cette découverte exige une énergie extraordinaire, qui n'est pas celle des conflits, qui n'a pas de motif. Et l'on ne peut éveiller cette énergie destructrice, libératrice, clarifiante, que lorsqu'on a compris et résolu en soi-même toutes les formes de conflit. Alors, il se produit une connaissance, une vision de soi, une perception de la totalité de la conscience en mouvement. Nous en avons parlé, je n'y reviendrai pas maintenant.

Vivre sans amour, c'est vivre une douleur perpétuelle, un perpétuel conflit. L'amour n'a pas de conflit, c'est évident. Peut-être penserez-vous que ce n'est là qu'une idée, un état idéal, théoriquement parfait. Il n'en est rien. L'amour naît lorsque nous commençons réellement à comprendre la totalité de nous-mêmes. Ce qui est important, c'est de voir que les mots, les idées nous ont rendus esclaves de formules et de concepts. Nous devons voir aussi que la perception directe du fait modifie la nature même de l'action et qu'en cette mutation de l'action est une passion qui est énergie. Et lorsque l'esprit a cette énergie — qui est partie intégrante de l'amour, de la création — il peut pénétrer dans ce qu'il n'a ni conçu ni formulé : dans l'Inconnu.

Voulez-vous peut-être intervenir à ce sujet ?

Un auditeur : *Pour être conscient, il faut méditer et pour méditer il faut une harmonie complète de la pensée*

et de l'émotion. Si l'on est incapable d'établir cette harmonie, comment peut-on être lucide ?

Krishnamurti : Lorsque vous parlez d'être conscient ou lucide, que voulez-vous dire ? Je suis conscient de votre présence et vous de la mienne. Je vois de nombreux visages, beaucoup de couleurs; je regarde cette tente, j'entends le chant d'un oiseau à travers une ouverture, je vois une feuille qu'agite le vent, etc. Je suis conscient de tout cela. Et je suis lucide quant à mes réactions : je me rends compte qu'elles proviennent de mon conditionnement, de ma mémoire, de mes connaissances accumulées. Je constate que j'interprète tout ce que l'on dit selon que cela me plaît ou me déplaît. Je suis totalement averti de mes motifs conscients et inconscients, de mes exigences, de mes besoins. Dans le mot « lucide » ou « conscient », j'englobe tout cela. Mais peut-être parlez-vous d'autre chose ?

Un auditeur : *Un névropathe ou un fou ne peuvent pas être lucides.*

Krishnamurti : Cela va sans dire... Attendez une minute... Est-ce à votre propre sujet que vous m'interrogez, vous sachant névropathe ?... Ne riez pas. C'est une très sérieuse question que je vous pose. Si l'on est conscient — ce qui est très difficile — de faire une névrose, c'est que l'on commence déjà à en sortir. Mais, en général, nous ne sommes pas conscients de nos particularités, de notre état légèrement déséquilibré, de nos exagérations, de nos idiosyncrasies, de nos fixations. Pour s'en rendre compte, il faut s'observer avec une attention constante et fort peu de personnes ont l'énergie, le temps ou l'inclination de le faire. Elles préfèrent aller chez l'analyste, chez quelqu'un qui fera ce travail pour elles, ce qui compliquera leur vie encore davantage. Donc, si vous êtes névropathe, ainsi que nous le sommes presque tous, il vous faut, pour provoquer un changement en vous, être

conscient de ce qui se passe en vous, non seulement en surface, mais dans les profondeurs de votre conscience. Alors, de cette lucidité, peut surgir une méditation... mais nous avons parlé de tout cela.

UN AUTITEUR : *Une mère s'occupe de son enfant aussitôt qu'il naît. N'y a-t-il pas de l'amour dans cette action, même si la mère n'a pas l'esprit innocent ?*

KRISHNAMURTI : Monsieur, ne voulez-vous pas, vous-même, savoir ce qu'est une action réelle ? Ne voulez-vous pas, vous-même, savoir ce que veut dire vivre totalement dans le présent ? Ne voulez-vous pas rejeter tout ce que la Société et le milieu vous ont imposé de faux et découvrir la vérité, le sens de cette aventure qu'est la vie ? Cela exigerait une très profonde enquête, que l'on a apparemment peu envie d'entreprendre et c'est pour cela que l'on pose des questions sans intérêt.

Vous êtes informé, monsieur, de ce qui se passe dans le monde : des menaces de guerre, des conflits de prestiges, des brutalités sans but. Comment répondez-vous à cela ? Ne voulez-vous pas savoir comment agir dans ces circonstances ? Ou sommes-nous si absorbés par nous-mêmes que nous n'avons pas de temps pour les questions sérieuses ? Peut-être avez-vous, face à ce monde, quelque réponse que vous devez à une autorité, une réponse verbale, par conséquent, qui ne provient pas, profondément, de votre cœur et de votre pensée. C'est pour cela que j'ai parlé de l'action, ce matin. Un être humain doit agir. Vivre, pour lui, c'est agir. Mais les actions humaines nous ont conduits à beaucoup de souffrance, à la corruption, à la confusion. Il nous faut donc trouver une façon toute différente d'agir et de vivre. Nous ne pouvons pas continuer à vivre selon certaines idées, certaines définitions de Marx, de Lénine, ou de quelqu'un d'autre. Nous devons faire abstraction de tout cela et découvrir la vérité par nous-mêmes.

UN AUDITEUR : *Pour penser clairement, pour observer directement, vous dites qu'il faut un espace dans l'esprit, un espace entre soi-même et ce que l'on voit. Mais nous ne l'avons pas, nous sommes remplis d'idées et de mémoires. Comment pouvons-nous obtenir cet espace ?*

KRISHNAMURTI : Nous avons déjà tellement parlé de tout cela! Je me demande avec quel sens d'urgence, avec quelle intensité vous vivez. Le monde tel qu'il est a besoin d'esprits clairs et déblayés. Comprenez-vous la nécessité de ne pas penser en partant d'une donnée établie ? Et si vous la comprenez, comment obtiendrez-vous cette libération de la pensée ? Personne ne vous libérera, il vous faudra travailler furieusement, y mettre toute votre énergie. Mais cette énergie fait défaut à ceux qui ont peur. Ils ont peur de perdre leur petite sécurité, leurs petits refuges. Débarrassez-vous de votre peur. Le seul fait de la voir sera l'acte qui la détruira. Nous avons déjà parlé de cela au cours de tous ces entretiens.

UN AUDITEUR : *Y a-t-il une différence entre s'observer et observer le monde extérieur ?*

KRISHNAMURTI : Lorsque nous parlons du monde extérieur et du monde intérieur que voulons-nous dire ? Extérieurement il y a les montagnes, les arbres, les fleuves, les gens. A l'intérieur sont mes pensées, mes espoirs, mes peurs, mes réactions, et aussi le penseur qui observe, juge, condamne, évalue. Ainsi s'établit la distinction psychologique entre le penseur et la pensée, entre celui qui vit une expérience et l'objet qui la provoque, et la distinction bien connue de l'objectif et du subjectif : il y a l' « autre » qui est au-dehors, et « moi » avec tout ce que je pense et j'éprouve, au-dedans. Or, comment observez-vous le monde extérieur et le monde intérieur ? Est-ce avec des mots et des réactions ? Est-ce que vous vous dites : « c'est un arbre, c'est

une montagne » et « ceci est bien, cela est mal » ? Ou observez-vous sans mots et sans idées ?

Peut-être serai-je plus clair en le présentant autrement. Lorsque vous voyez une fleur, est-ce en botaniste ? Je veux dire, est-ce que vous la nommez ou la regardez-vous sans pensées ? ... Allons un peu plus loin. Les circonstances, le milieu, l'éducation, ont amorti notre sensibilité. Nous sommes à moitié endormis et sans les provocations de la vie, nous dormirions tout à fait. Lorsque je suis provoqué, je suis obligé d'ouvrir les yeux, autrement je ne vois que le monde très limité qui m'entoure. Les secousses qui proviennent de l'extérieur : problèmes sociaux et économiques, difficultés dans les rapports humains, la mort de quelqu'un, etc., me secouent de ma léthargie, je deviens un peu plus intelligent, ma sensibilité s'accroît, je commence à m'interroger, à tâtonner, à chercher la réalité, et n'ai plus besoin de nouvelles provocations. A ce moment, il n'y a plus de distinction entre le monde extérieur et le monde intérieur, je suis dans un état de révolution perpétuelle, j'observe et j'interroge tout ce qui m'entoure et tout ce qui est en moi. Si je vais au-delà, je deviens une lumière à moi-même, je suis complètement éveillé et n'ai plus besoin d'aucune expérience. Mais ceci dépasse la plupart d'entre nous.

Existe-t-il réellement une division psychologique entre l'extérieur et l'intérieur, ou la vie est-elle comme une marée qui pénètre et se retire et pénètre à nouveau ? Et si, en écoutant tout ce qui a été dit, vous avez par vous-même découvert la vérité concernant cette question, comment voyez-vous maintenant la montagne, l'arbre, votre femme, vos enfants, vos voisins, et le monde des idées ? Quels sont vos rapports avec les querelles qui vous entourent ? En faites-vous partie ? Etes-vous le produit de la Société, d'un milieu ? Ou avez-vous compris et avez-vous quitté ces tumultes ? Dans ce cas vous êtes déjà transformé, une mutation a déjà lieu en vous, une clarté est en vous, un sens d'urgence, un amour sans motif.

UN AUDITEUR : *Est-ce agir correctement qu'agir spontanément ?*

KRISHNAMURTI : Savez-vous à quel point il est difficile d'agir spontanément ? Lorsque nous sommes conditionnés par la Société, lorsque nous vivons de souvenirs, comment ce passé peut-il être spontané ? L'acte spontané est sans motif, sans calcul, sans désir personnel; il n'est pas égocentrique, il surgit de la plénitude d'un être qui s'est dépouillé de tout le passé. Seul un esprit innocent peut être réellement spontané.

25 juillet 1963.

X

Peut-être pouvons-nous, ce matin, nous entretenir de quelque chose que les hommes cherchent depuis des siècles et que très peu, apparemment, ont trouvé. Dans leur confusion, leurs souffrances, leur misère et leurs instants de bonheur, ils ont échafaudé des dogmes et des croyances au sujet de ce « quelque chose » auquel on donne des noms différents en Occident et en Orient. Appelez-le Dieu, la Réalité ou autrement, chacun le cherche, mais lorsqu'on veut découvrir, par soi-même, si ce « quelque chose » non élaboré par l'esprit humain existe ou non, on doit déployer une certaine habileté, une habileté d'ailleurs, que développe le mouvement même de l'exploration. Il ne s'agit pas de mettre en œuvre une dextérité que l'on possède déjà. Le processus même de l'exploration, de la découverte, de la pénétration, développe l'adresse, la clarté qu'il faut pour observer.

Il est évident qu'un élément de doute, qu'un profond scepticisme sont nécessaires. On ne doit pas seulement douter de ce qu'enseignent les religions organisées, mais de tout ce que l'on découvre en soi-même dans le mouvement de l'exploration. On ne doit rien accepter du tout : ni ce que la Société et les églises imposent aux esprits, ni les réactions intérieures que soulève l'examen. Si l'on aspire à une certitude, à une vérité permanente, à une sécurité, on peut avoir des expériences dites spirituelles et, par la satisfaction qu'elles procurent, tomber dans un état de stagnation. C'est donc dès le départ qu'on doit avoir une atti-

tude de doute par rapport à tout ce que l'on voit, à tout ce que l'on éprouve, et c'est ce scepticisme qui développe l'habileté si nécessaire lorsqu'on veut s'enquérir de ce qui ne peut jamais se concevoir ni être formulé.

Toutes les religions du monde ont toujours affirmé l'existence de « quelque chose » qui transcende l'esprit humain et échappe au mécanisme. Elles lui ont accordé un grand nombre d'attributs; pendant des siècles, par une incessante propagande, elles ont imposé certains concepts qui nous conditionnent tous, consciemment ou inconsciemment. Se débarrasser de tout ce conditionnement requiert une très grande énergie et pour s'explorer soi-même il faut, je vous l'assure, douter avec une extrême énergie de tout ce que l'on découvre.

Les religions organisées ont probablement eu à leurs débuts une certaine utilité en civilisant quelque peu les hommes, mais elles n'ont plus de sens car elles ne jouent aucun rôle dans le comportement effectif d'une humanité qui vit sous des menaces de destructions instantanées. Nous devons donc découvrir, vous et moi — et je suis sûr que c'est l'intention de la plupart des personnes intelligentes et même des intellectuels — s'il existe quelque chose au-delà des créations de l'esprit. Nous voulons le savoir par nous-mêmes. Accepter ce qu'en disent les religions ou même vouloir en faire l'expérience, cela n'a aucun rapport avec cette connaissance directe. Dès qu'intervient le désir d'une expérience spirituelle on en devient l'esclave, on cesse de douter.

Veuillez observer le processus de votre recherche pendant que je parle. Ne vous contentez pas de mots, d'explications, car alors seule la personne qui parle serait en exploration. Les mots n'ont aucune valeur en eux-mêmes. Mais si vous participez à ce sondage dans les profondeurs de la conscience, vous verrez à quelle habileté parvient un esprit lucide, clair, incisif et il ne sera plus question d'accepter une autorité.

Nous avons été élevés en soumission à l'autorité. Toute

notre vie est basée sur l'influence du passé, sur celle de divers enseignements religieux, sur celle des prêtres qui tirent leur profit à la fois des enseignements et des adeptes. Nous avons été conditionnés, façonnés par toute cette autorité. En douter superficiellement n'a pas de valeur. Même dans le monde communiste où la religion était tabou il y a quelque temps, les prêtres sont maintenant autorisés à exercer leur fonction, parce qu'ils sont devenus à peu près inoffensifs politiquement. Dans quelque pays où l'on soit, on peut se livrer à toutes sortes de croyances religieuses à condition de ne pas être une menace pour le pouvoir politique. Ce n'est que lorsqu'on refuse d'être nationaliste, d'aller à la guerre, de tuer au nom de la patrie que l'on devient un danger. Les religions organisées n'ont jamais, dans le monde occidental, pris fortement position contre le nationalisme, contre les boucheries guerrières. Au contraire, elles ont encouragé la guerre. Et maintenant, nous sommes des êtres apprivoisés, conditionnés par la peur, par l'autorité de l'église, du temple, du prêtre. La religion est devenue une chose morte, un divertissement pour le dimanche, sauf lorsque, dans l'affliction, nous nous adressons à elle pour nous faire consoler. Mais la religion dans le vrai sens de ce mot n'est ni une consolation ni un objet familier que l'on peut traîner partout avec soi. Elle est violente, implacable, elle détruit. Et c'est elle que nous allons explorer maintenant.

On ne peut pas l'examiner du point de vue d'une philosophie quelle qu'elle soit; elle veut au contraire qu'on se dénude de tout le passé; elle exige une vertu, non une habitude. La morale est devenue une affaire d'habitude; elle est, ainsi que nous le sommes presque tous, conditionnée par la structure psychologique de la Société. Nous vivons au sein d'une morale coutumière, mais la vertu dont je parle est tout autre chose : loin de se baser sur des commandements, elle naît lorsque l'on comprend clairement et profondément ce qu'est l'autorité. De même que l'amour, la vertu ne se cultive pas. Mais sa beauté appa-

raît lorsque l'on voit avec intelligence les vastes ramifications, la brutalité de l'autorité.

A ses débuts, l'humanité s'interrogeait, cherchait, tâtonnait, mais cette quête primitive s'est transformée en traditions; ce n'est plus qu'un passé devenu coutume. Le prolongement des traditions, le passé faisant loi ont créé les valeurs que les Sociétés imposent à l'esprit et que nous avons érigées en caractères. Nos caractères deviennent ainsi l'armature de cette autorité, au moyen de laquelle nous voyons, observons, et vivons nos expériences. Donc, si nous voulons réellement voir clair, il nous faut nous délivrer de cet arrière-plan.

Si nous pouvons sérieusement explorer cette question ensemble, peut-être lorsque vous rentrerez chez vous pourrez-vous aborder dans un nouvel esprit, d'un cœur neuf, vos innombrables problèmes. Et, en somme, c'est ce que nous essayons de faire ici : provoquer une révolution totale, une mutation dans la conscience. C'est très important parce que se contenter de « changer » c'est dégénérer. Un changement n'est qu'une modification de ce qui était, ce n'est pas une révolution. Nous parlons d'un bouleversement radical de notre façon de penser, de sentir, d'être. Une telle mutation est impossible si l'on s'en tient au niveau verbal, intellectuel. C'est pourquoi, si vous êtes très sérieux dans votre dessein, vous explorerez les profondeurs de votre être. Cette enquête vous apprendra s'il existe ou non quelque chose au-delà de la mesure humaine.

L'autorité psychologique en tant que mémoire, en tant qu'arrière-plan qui façonne nos pensées et dirige nos actions, doit être comprise complètement dans sa totalité. Cette compréhension engendre la vertu. Celle-ci surgit spontanément; ce n'est pas une armature artificielle construite à la façon de murs destinés à nous abriter au sein d'une activité égocentrique. L'habileté nécessaire à cette investigation ne peut se développer que si l'on est libre de toute influence psychologique. Vous comprenez bien que je ne parle pas de l'autorité de la loi. Il ne s'agit pas de contrevenir à

des règlements de police et de finir en prison. Nous parlons de l'autorité psychologique que l'on érige par les connaissances, la mémoire, les expériences que l'on a eues. Tant qu'on est pris dans les filets d'une imposition psychologique ou d'une croyance consolante, on n'a pas la vivacité et la subtilité qu'exige une exploration réelle. L'esprit qui cherche, qui fouille partout, qui s'interroge, ne prend pas position en un point fixe. Il bouge tout le temps et ce mouvement même est une exploration.

Ainsi, ce n'est pas au-delà de soi que l'on peut explorer mais dans tout le processus de sa propre conscience, à la base même à partir de laquelle on pense et on sent. Il faut commencer par examiner l'instrument qui explorera. Comprenez-vous? J'espère être clair. Après tout, nous n'avons qu'un seul instrument, l'esprit, la faculté de penser. Et si cette faculté, avec les réactions qu'elle comporte, n'est pas comprise, on n'a aucun moyen de s'interroger.

Veuillez suivre ceci très attentivement, car c'est assez difficile. Si l'esprit commence à examiner ses réactions, ses motifs, ses mobiles, et les expériences qu'il a entreposées en tant que mémoires, une séparation surgit entre l'observateur et ce qu'il observe. C'est bien cela, n'est-ce pas, qui se produit. Or, tant qu'existe cette division, qui crée un conflit, on ne peut pas avoir l'habileté qu'il faut pour une réelle exploration. Pour que cette division n'existe pas, il faut mettre en œuvre une conscience aiguë et une certaine tension dans l'observation. L'habileté nécessaire à la recherche provient de cet état d'attention totale où l'observateur et ce qu'il observe ne sont pas séparés. Nous pouvons nous rendre compte que notre faculté de penser et de sentir est dominée par l'ombre de la vaste expérience des siècles. Celle-ci, en tant que savoir instinctif, est l'autorité qui nous dit comment agir et comment ne pas agir. Elle projette dans le futur certaines images produites par les réactions conditionnées du passé. Mais il faut être libre de tout cet arrière-plan lorsqu'on veut savoir s'il existe quelque chose au-delà de la mesure humaine.

Lorsqu'on commence à s'examiner, on s'aperçoit qu'il existe une division entre le conscient et l'inconscient. Pour apprendre à se percevoir correctement, cette séparation doit disparaître et toute la conscience doit s'harmoniser en un tout. Mais l'on ne peut pas intégrer artificiellement ces deux parties. L'harmonie, l'unité ne se produisent que si l'on comprend l'ensemble du processus de la conscience, ce qui veut dire que l'esprit doit être capable de s'observer négativement plutôt que positivement : il doit pouvoir observer ses propres réactions sans vouloir les guider, les façonner, ou modifier ce qu'il voit. Il doit se percevoir sans option, sans préférences. Alors il devient étonnamment silencieux et calme, et de ce silence il peut observer sa pensée profondément.

Si vous voulez voir réellement un torrent, une montagne, un arbre, vous devez avoir un esprit calme, posé, serein. De même, pour explorer toute l'étendue de la conscience, l'esprit doit être silencieux, mais non par soumission à une discipline, car alors il serait creux, il serait mort, il pourrirait inévitablement. Lorsque son exploration lui permet de comprendre toutes ses réactions, lorsqu'il est conscient de chaque mouvement de sa pensée et de ses émotions, cette lucidité crée un calme spontané, une extraordinaire sensibilité qui est sa propre discipline.

La plupart des personnes se disciplinent. L'opinion de la Société ou du voisin, les journaux, les livres, tout tend à nous influencer, à nous dicter nos pensées, nos émotions, notre comportement, et en réaction à cela, nous nous imposons des directives pour nous conformer à un idéal, à un Maître, à un Sauveur, à ce qu'a sanctionné un guide spirituel. Ces disciplines ne sont que des conformismes, des pratiques répressives qui ne mèneront jamais à la liberté. Mais la discipline que produit le simple acte de percevoir tous les mouvements de la pensée et de l'émotion n'est jamais un conformisme. Elle fait naître l'observation, une perspicacité qu'il est impossible de développer lorsqu'on est soumis à une autorité quelle qu'elle soit. Qu'elle pro-

vienne d'un héros, d'un prêtre, ou de votre propre savoir, elle conditionne et façonne votre esprit et cette limitation de votre perception l'empêche de s'aiguiser.

Il n'y a de perception totale que lorsque l'esprit est complètement silencieux et vide. On a besoin d'un espace, d'un vide pour observer. Je ne peux pas vous observer s'il n'y a pas un vide entre vous et moi, et de même, lorsqu'on est mutilé par la douleur, surchargé de problèmes, rempli de vanité, de frustrations, d'aspirations, pris dans les filets du nationalisme et de toutes les autres mesquineries de la vie, on n'est pas vide, on n'a aucun espace intérieur et, par conséquent, on est incapable de réellement voir quoi que ce soit, et lorsqu'on dit : « Je cherche à savoir s'il existe quelque chose au-delà de l'esprit humain », cela n'a aucun sens : l'esprit humain doit commencer par s'explorer lui-même.

Lorsque l'esprit est complètement calme et vide — et il faut pour cela une étonnante lucidité, un non-effort dans l'attention — alors, ainsi que je l'ai dit — commence la méditation et l'on peut voir, observer, écouter, afin de se rendre compte directement s'il existe quelque chose qui transcende les mesures que l'homme a envisagées pour découvrir la réalité. Pour celui qui parle en ce moment il existe une réalité au-delà de ce que l'homme a assemblé. Mais celui qui parle en ce moment n'a aucune autorité sur personne. Cette réalité, chacun ne peut la trouver que par soi-même. L'individu doit être dans un état de révolution radicale, et de cette mutation surgit l'action. Dans le processus de la découverte de soi-même, du dévoilement de tout le contenu de la conscience, il se produit une action. Et cette action est explosive; elle affecte inévitablement la Société; mais qu'elle ait ou non un résultat, cela ne concerne pas l'individu qui agit.

La plupart d'entre nous veulent modifier, réformer la Société. Cependant, chaque réforme en appelle d'autres et chaque modification est un élément de désintégration parce qu'elle est la négation d'une mutation complète.

Je parle d'une révolution psychologique. Lorsqu'elle a lieu, l'action est totale, elle ne provient pas d'un des niveaux de la conscience. Une action totale, provenant de tout notre être, est la seule qui ait un effet réellement immense sur le monde.

En somme, celui qui cherche la réalité doit être dans un état de constante observation, ce qui veut dire qu'il ne doit avoir dans l'esprit ni accumulation ni autorité. Il doit être dans un état d'interrogation et de doute : avoir un scepticisme sain au sujet de ce qu'il pense, de ce qu'il sent, de tout ce qu'il considère important ou insignifiant; il doit se dénuder de tous ses supports réconfortants et être complètement seul. Alors son esprit étant innocent, il peut savoir s'il existe ou non une réalité.

Voulez-vous maintenant poser des questions sur ce qui vient d'être dit ?

UN AUDITEUR : *Puis-je demander « qui » est conscient et s'il existe une différence entre être lucide et observer l'observateur ?*

KRISHNAMURTI : Lorsque vous écoutez totalement de la musique ou ce que dit quelqu'un, y a-t-il un auditeur ? Et lorsque vous observez avec toute votre attention, y a-t-il un observateur ? Ce n'est que lorsque l'attention est divisée, incomplète, qu'existe un observateur séparé de ce qu'il voit et qu'on pose la question : « Qui est-ce ? »

Comment écoutez-vous quoi que ce soit ? D'une façon partielle, n'est-ce pas ? Pas avec toute votre attention. Vous n'êtes pas profondément intéressé par ce que l'on dit, vous écoutez distraitement, et à ce moment, il y a une distinction entre le fait d'écouter et la personne qui écoute. Si vous écoutiez avec toute votre attention, cette distinction ne se produirait pas. Vous savez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ? Cela veut dire être présent sans effort. Et ne dites pas : « Je suis distrait, comment puis-je être présent sans effort ? » car si vous prêtiez attention à ce que

vous appelez distraction, elle cesserait d'être une distraction, n'est-ce pas ?

En général, nous ne sommes pas dans un état d'attention parce qu'on nous a entraînés à nous concentrer. Si vous ne vous concentrez pas dans votre travail, vous perdez votre emploi; alors vous êtes discipliné, conditionné en vue de pouvoir fixer votre pensée. Or, toute concentration implique une exclusion : en vous concentrant sur une chose, vous excluez forcément une autre chose. Lorsque votre pensée quitte l'objet sur lequel vous voulez vous concentrer pour se poser sur celui que vous voulez exclure, vous appelez cela être distrait. Ainsi la concentration, selon vous, est une forme de conflit et c'est tout ce que vous en savez.

Or ce dont je parle est entièrement différent : il s'agit d'être présent sans conflit, d'écouter sans être tendu ni troublé, c'est-à-dire avec une attention complète. Cela n'est possible que si l'on ne recherche aucun profit, si l'on n'a ni motifs personnels, ni exigences et si l'on n'interprète pas. Alors on écoute tout simplement, et dans cet état total, il n'y a pas d'entité distincte de l'acte d'écouter, mais un processus unitif mis en action par votre profond intérêt.

Mais nous voudrions être comme l'enfant qui se laisse capter par un nouveau jouet. Il est si attiré que, pour un temps, il est un avec lui. Il n'est pas distrait, il est entièrement absorbé. Toutefois, un jour, le jouet devenu trop familier l'ennuie. De même, nous désirons être entièrement absorbés par quelque chose, Dieu, les plaisirs sexuels, l'amour, mille choses. Nous voudrions être engagés d'une façon ou d'une autre au point de nous laisser entraîner. Nous avons presque tous quelque chose hors de nous ou dans notre peau qui capte notre esprit : une croyance, un espoir, un amour, un travail, un amusement, et nous sommes toujours, de ce fait quelque peu atteints nerveusement. Quelle que soit la Société dans laquelle on vit, communiste ou non, elle exige que l'on soit engagé, à un parti, à une idéologie, à la défense de l'Etat, car autre-

ment on serait un être dangereux. Mais lorsqu'on n'est absorbé ni par le monde extérieur ni par le monde intérieur et que l'on a compris tout le processus de la concentration et de l'exclusion, on se trouve dans un état d'attention simple et sans effort, où le corps, la pensée, l'être tout entier est activement et complètement présent.

Vous entendez, monsieur, ce train qui passe en ce moment. Si vous écoutez ce bruit, ce vacarme, sans vouloir créer un mur de résistance contre lui, si vous écoutez complètement, vous vous apercevez qu'il n'y a pas d'observateur.

UN AUDITEUR : *Vous dites qu'une attention totale exige une énergie extraordinaire. Comment peut-on l'acquérir ?*

KRISHNAMURTI : Comment avoir de l'énergie ? D'abord en se nourrissant d'une façon rationnelle et qui convienne à l'organisme que l'on a, en faisant assez d'exercice, en dormant suffisamment. Et la plupart d'entre nous suscitent aussi leur énergie par des luttes, des compétitions, des conflits. Voilà toute l'énergie que l'on connaît. Etant retenu dans cette énergie limitée, on aspire à un élargissement de la conscience et on a recours à certaines drogues qui provoquent cette expansion. Pendant que dure leur effet, on éprouve une très vive sensibilité, on se sent très présent, on vit une autre qualité d'être, un sens d'être « autrement ». Cet état a été décrit par des personnes qui ont essayé sur elles-mêmes l'effet de ces drogues.

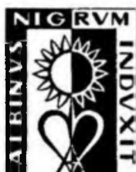
Mais comment éveiller en nous une énergie qui possède son dynamisme propre, qui est sa propre cause et son propre effet, une énergie qui n'a pas de résistance et qui ne se détériore pas ? Comment aller vers elle ? Les religions organisées ont préconisé des méthodes variées qui sont censées procurer de l'énergie à ceux qui les pratiquent. Mais aucune méthode ne peut y parvenir, car toute méthode implique un conformisme, une résistance, un déni, une acceptation, un ajustement, qui usent toute l'énergie

que l'on pourrait avoir au départ. Si vous voyez la vérité de cela, vous ne pratiquerez jamais aucune méthode. Voilà un premier point. En second lieu, si une énergie a un motif, un but vers lequel elle tend, elle se détruit elle-même; et, pour la plupart d'entre nous, elle a, en effet, un but. Nous sommes mûs par le désir d'accomplir quelque chose, de devenir ceci ou cela, et notre énergie provoque sa propre défaite. En troisième lieu, l'énergie est affaiblie, rabaissée lorsqu'elle se conforme au passé, et là est notre plus grande difficulté. Le passé n'est pas seulement les nombreux hiers mais aussi chaque minute qu'on accumule, la mémoire de ce qui a eu lieu une seconde plus tôt. Cette accumulation dans l'esprit, est elle aussi, destructrice.

Ainsi, pour éveiller cette énergie, l'esprit ne doit avoir aucune résistance, aucun motif, aucun but en vue et ne doit pas être capté par le temps que constituent hier, aujourd'hui, demain. Alors l'énergie se renouvelle constamment elle-même, et par conséquent ne dégénère pas. On n'est plus engagé, on est complètement libre. Et seul un tel esprit peut trouver l'Innommé, cet extraordinaire « quelque chose » qui est au-delà des mots. Pour entrer dans l'Inconnu, on doit se libérer du connu.

28 juillet 1963.

ACHEVÉ
D'IMPRIMER



SUR LES
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 25 MARS
1964

D. L., 1-1964. — Editeur, n° 890. — Imprimeur, n° 3.272.
Imprimé en France.

COLLECTION " INVESTIGATIONS "

A la demande de très nombreux lecteurs, les Éditions LA COLOMBE publient dans une même collection des ouvrages qui, très différents de prime abord, puisque procédant à l'origine de disciplines de pensée diverses, pouvaient cependant être groupés à partir de la préoccupation essentielle animant tous les auteurs : la recherche de la Vérité.

Notre époque, en effet, conduit, par des voies multiples et souvent en apparence contradictoires, mais toujours dans un esprit de grande tolérance, cette queste sincère et lucide. Il importait de rassembler tous ces chercheurs à partir d'un dénominateur commun, la probité intellectuelle, et leur permettre de s'exprimer librement.

JACQUES DUCHAUSSOY

1. **LE BESTIAIRE DIVIN**

ou

LA SYMBOLIQUE DES ANIMAUX

C'est toute une farandole d'animaux qui nous parlent des choses restées cachées jusqu'à ce jour, nous conduisant à l'Homme, cet animal divin, plus mystérieux encore que « cet inconnu » qu'étudiait Alexis Carrel.

7,50 F + t. l.

B. DE CRESSAC et G. CHEVALIER

2. **PROBLÈME CRUCIAL,**
LA MÉTAPSYCHIQUE

A mi-chemin entre les religions antiques et le matérialisme de stricte observance, la métapsychique, cette science nouvelle, nous conduit bien haut et bien loin, au-delà des galaxies, nous offrant le spectacle d'horizon que nul n'avait eu l'audace d'imaginer.

9 F + t. l.

RENÉ FOUÉRÉ

3. **DISCIPLINES,**
RITUALISME ET SPIRITUALITÉ

Si l'auteur doit beaucoup à Krishnamurti, il se défend, avec raison, d'être *krishnamurtien*. Ici, il démontre combien les diverses disciplines et le ritualisme ne peuvent conduire à la réalisation spirituelle mais, plus encore, y font réellement obstacle.

7 F + t. l.

SWAMI NITYABODHANANDA

4. **LE CHEMIN DE LA PERFECTION**
SELON LE YOGA-VÉDANTA

L'hindouisme a souvent été mal présenté aux Occidentaux et il est heureux qu'un authentique Swâmi ait consenti à expliciter le Védânta en traitant magistralement, mais simplement, des trois principaux yogas : le karma-yoga, le bhakti-yoga et le jnana-yoga.

7,50 F + t. l.

HUBERT BENOIT

5. **LA DOCTRINE SUPRÊME SELON LA PENSÉE ZEN**

C'est la première fois que la doctrine traditionnelle du Bouddhisme Zen est présentée d'une manière accessible au lecteur occidental. Le bouddhisme mahâyaniste se trouve dépouillé, ici, de son apparence exotérique et exprimé simplement pour les Occidentaux.

15 F + t. l.

R.-A. SCHWALLER DE LUBICZ

6. **PROPOS SUR ÉSOTÉRISME ET SYMBOLE**

Que faut-il entendre par « symbole », « ésotérisme », « initiation » ? A notre époque où les mots sont galvaudés, l'auteur apporte des réponses claires à ces questions que beaucoup posent et sur lesquelles certains semblent entretenir — volontairement ou non — l'équivoque, voire la confusion.

6 F + t. l.

JEAN-LOUIS BERNARD

7. **L'ÉGYPTE ET LA GENÈSE DU SURHOMME**

Les inconnues de l'égyptologie — et elles étaient nombreuses jusqu'à maintenant —, l'aspect magique de la civilisation pharaonique nous sont dévoilés dans cet ouvrage en fonction de la science des mythes, du yoga, du chamanisme et du tantrisme.

8 F + t. l.

J.-G. BENNETT

8. **SUBUD ou LE CONTACT AVEC LA GRANDE FORCE DE VIE**

Subud n'est pas un nouveau mouvement religieux, mais une méthode d'entraînement spirituel qui peut être suivie par tous ceux qui désirent approfondir leur expérience religieuse au sein de la Confession qui est la leur. Une méthode pratique de régénération totale.

7,50 F + t. l.

DENIS SAURAT

9. **LA RELIGION ÉSOTÉRIQUE DE VICTOR HUGO**

La « religion » de Victor Hugo apporte deux nouveautés : l'idée qu'il y a des âmes individuelles et conscientes *partout*, même dans les pierres; et la conception du pardon universel qui ne laisse aucun crime sans rachat, non seulement possible, mais inévitable.

8,40 F + t. l.

JACQUES GAUSSERON

10. **HIROSHIMA**

ou

LA PENSÉE DÉSINTÉGRÉE

Depuis qu'il a rejeté la Transcendance et le Sacré, l'homme s'est coupé du Réel. La désintégration est en nous. Mais si le péril n'est que dans notre pensée, le salut s'y trouve aussi. L'auteur, par persuasion, convie les hommes de bonne volonté à une révolution spirituelle.

10 F + t. l.

FRANÇOIS D'HAUTEFEUILLE

11. **LES PROBLÈMES ÉTERNELS DE LA MÉTAPHYSIQUE**

L'auteur s'est attaché à résoudre, en un langage accessible à tous, la *question clé* : que signifie au juste le mot : *exister ?* A cette question, souvent mal comprise ou encore oubliée, chemin faisant, par ceux même qui l'avaient proposée, ce professeur agrégé de l'Université apporte une réponse limpide.

7 F + t. l.

HENRI D'AMFREVILLE

12. **LES TEMPS A VENIR**

Tous ceux qui pressentent l'approche d'événements bouleversants pour le monde liront avec intérêt cette exégèse rigoureuse des textes sacrés, l'étude magistrale du chiffre 666 et l'analyse pénétrante de la personnalité de l'Antéchrist. Un livre à l'accent prophétique.

7 F + t. l.

JACQUES MÉNÉTRIER

13. **ÉLOGE DE L'INCERTITUDE**

ou

RÉFLEXIONS D'UN TAILLEUR DE PIERRE

A une époque où se cherchent et s'interrogent la réflexion scientifique et la conscience métaphysique, les recherches de l'auteur, médecin, biologiste et philosophe, paraissent associer et éclaircir les propos de Carrel, de Lecomte du Noüy, de Teilhard de Chardin, de Schrödinger et d'Eddington.

7,50 F + t. l.

M. LORENZINI DE BUTTAFOCO

14. **LA VOIE DE LA LIBÉRATION**

Cet ouvrage a pour but de permettre au lecteur, en l'invitant à méditer sur la nature relative des choses et du temps physique, de comprendre ce qu'est l'état a-temporel et inconditionné de la conscience, plan de l'éternité ou de la Libération totale.

9 F + t. l.

HUBERT BENOIT

15. **LACHER PRISE,**

Théorie et pratique du détachement selon le Zen

Dans ce nouvel ouvrage, le docteur Hubert Benoît, praticien de l'analyse psychologique, reprend de façon pratique tout le problème de la condition humaine sous l'angle du détachement, par rapport au monde extérieur comme par rapport au « moi ».

14 F + t. l.

PAUL SÉRANT

16. **RENÉ GUÉNON**

L'auteur a tenu cette gageure : faire la synthèse de l'œuvre incomparable de René Guénon, lequel échappe à toutes les catégories et à toutes les classifications établies. « Que serait-il advenu de moi, si j'avais rencontré les livres de Guénon au temps de ma jeunesse ? » écrivait Gide en 1943.

7,50 F + t. l.

BERNARD MOREL

17. **DIALECTIQUES DU MYSTÈRE**

Une magistrale recherche de la Vérité, Vérité éternelle, qui est exprimée ici à la mesure du Temps des hommes de notre époque, mais plus spécialement à l'intention des « hommes vivants ».

10 F + t. l.

SWAMI NITYABODHANANDA

18. **QUESTE DU SACRÉ**

Queste d'une certitude spirituelle par la connaissance des cultes, de la philosophie bouddhiste et de la métaphysique hindouiste, comme à l'exemple des Maîtres : Gandhi, Maharshi, Shri Aurobindo, etc.

8 F + t. l.

JULES C. SALÉMI

19. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**

Tome IV : Évangile de saint Matthieu

Sous forme de méditations, — combien profondes —, un aspect absolument original des enseignements évangéliques, découvrant un horizon serein sur la Mort et la fin des Temps.

A paraître : tomes VI et VII.

10 F + t. l.

FRITHJOF SCHUON

20. **SENTIERS DE GNOSE**

Celui qu'on est accoutumé à considérer, à juste titre, comme l'un des « fils spirituels » de René Guénon démontre, dans cet ouvrage capital, combien, à l'heure actuelle, la Science d'une part et la Foi de l'autre peuvent se rejoindre — et se rejoignent effectivement — dans la Gnose.

8 F + t. l.

JULES C. SALÉMI

21. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**

Tome I

L'Introspection Spirituelle

C'est son expérience personnelle que l'auteur décrit dans cet ouvrage où il expose le résultat de ses investigations dans le domaine mystérieux de la *Vie intérieure*, à laquelle chacun peut et doit accéder.

12,50 F + t. l.

KRISHNAMURTI

22. **PARIS 1961**

Conférences données par Krishnamurti à Paris, nous conviant à une rénovation consistant à voir... l'ensemble, la totalité de la conscience, qui inclut non seulement le superficiel, mais encore ce qui est caché au plus profond de nous.

8 F + t. l.

JULES C. SALÉMI

CONNAISSANCES INTÉRIEURES

Tome II

23. **La Création, les Symboles, les Sacrifices**

Continuation de ces investigations, à la lumière de Moïse, cette fois, avec de remarquables explications sur le Mal, la quatrième dimension, la Liberté, la Pureté, le Symbole, le Rachat, le Transfert, le Sacrifice, etc.

13 F + t. l.

SHARIFA GOODENOUGH

24. **SOUFISME D'OCCIDENT**

Dans ces conférences, l'auteur exprime un peu de cette sagesse cultivée par elle dans l'exercice du Soufisme le plus authentique, tout en inscrivant sa vie dans la plus exacte tradition de la sainteté occidentale.

9 F + t. l.

JULES C. SALÉMI

25. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**

Tome III

Sexe, Sang, Sépulcre

Devons-nous réviser toutes nos idées sur l'Amour et sur la Mort, telles qu'on les conçoit actuellement ? Devons-nous changer notre façon de vivre ? L'auteur, s'appuyant sur la Bible et la mythologie, répond à ces questions.

12 F + t. l.

FRANÇOIS PÉROT

26. **LE PATÉRIALISME**

Où la foi et le fond commun des diverses croyances confessionnelles trouvent, dans la réalité, leur place naturelle, les rapports sociaux se basant sur des coefficients qui devraient servir de modèle de règlement aux échanges économiques.

10 F + t. l.

L. FRANCIA

27. **666, LE CHIFFRE DE LA BÊTE HUMAINE**

A-t-on bien compris le sens du livre prophétique écrit par saint Jean en l'île de Patmos ? L'auteur a cherché à déchiffrer le sens réel des symboles apocalyptiques et ses conclusions sont capitales dans l'ère que nous vivons : Christ contre antéchrist !

9 F + t. l.

ANDRÉE PETIBON

28. **CHRIST ET ZODIAQUE**

Cet ouvrage qui s'attache à la loi des cycles renouvelle et répercute les grands espoirs autour de la Vierge et du Christ, centres spirituels du Cosmos. C'est une odyssée collective dont le message d'actualité ralliera Ésotéristes, Savants et Croyants.

13 F + t. l.

J.-C. SALÉMI

29. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**
Tome V
S.O.S. Le Signe de la Bête

A travers l'explication du mystérieux nombre 666 de l'Apocalypse, par la sémantique, grâce aux mythes et aux traditions, voici un vibrant et courageux S.O.S. qui *doit* être entendu de tous.

14,50 F + t. l.

ANDRÉ KARQUEL

30. **SORCIER, HOMME ET DIEU**

L'homme moderne a perdu la foi; les sciences, officielles et officieuses, l'ont déçu; il ne croit plus en lui-même. Cependant, la Voie est en chacun de nous. Montrer cette Voie — Royale — tel est le propos de cet ouvrage.

13 F + t. l.

JACQUES DUCHAUSSOY

31. **BACON, SHAKESPEARE**
ou
SAINT-GERMAIN ?

Est-il permis, au XXe siècle, de soulever le voile dont se couvrirent volontairement les *véritables* Rose Croix et les *véritables* Templiers ? L'auteur tente de répondre à cette question, bouleversant nos conceptions classiques dans de nombreux domaines.

15 F + t. l.

ISHA SCHWALLER DE LUBICZ

32. **« AOR »,**
R. A. SCHWALLER DE LUBICZ
Sa vie. Son œuvre

Avant son « départ » terrestre, la compagne et la collaboratrice du Maître spirituel que fut R. A. Schwaller de Lubicz publia cet ouvrage *essentiel*, à la fois biographie, choix de textes fondamentaux, inédits doctrinaux. Un phare pour tous les Amants de Vérité.

15 F + t. l.

M. LORENZINI DE BUTTAFOCO

33. **LES TABLES D'OR**

Où il est rappelé que, par l'antagonisme de deux forces, l'une qui pousse l'être hors de l'indifférencié, l'autre qui tend à ramener tout au nivellement primordial, doit sortir le *Soi*, victoire de l'être conscient sur l'inconscience originelle.

10 F + t. l.

HENRI D'ALLAINES

34. **ACTUALITÉ DE L'APOCALYPSE**

L'auteur a tenté d'éclairer les prophéties bibliques à l'aide de celles de saint Malachie, de sainte Hildegarde, de La Salette, de Prémol, de Catherine Emmerich, et vice versa; il a pu, ainsi, établir avec la plus grande précision la nature des grands événements de 1964 à 1996.

9 F + t. l.

GEORGES PÉGAND

35. **ASCÈSE ET SCIENCE**

Un dialogue entre Eros et Agapé nous conduit vers le sens cosmique des paroles de Jean l'Évangéliste : « *La Vie est la Lumière des hommes* » et aboutit à l'harmonie, alliant le plus heureusement possible l'ascèse et la science, nullement incompatibles aujourd'hui. Un maître livre.

11 F + t. l.

KRISHNAMURTI

36. LES ENTRETIENS DE SAANEM : 1961 ET 1962

Suite des conférences suisses de J. Krishnamurti dont l'enseignement, éternellement jeune, illumine les consciences et peut, par sa simplicité, apporter la paix et la joie spirituelles dont nous avons tant besoin.

16 F + t. l.

ROBERT MERCIER

37. LE RETOUR D'APOLLON

Cette étude de l'Apollinisme, mouvement religieux, philosophique et social qui partit de Delphes et se perpétue de nos jours encore de façon plus ou moins occulte, est indispensable à tout chercheur honnête.

16 F + t. l.



...LE monde est en crise, il est en désintégration, en dégénérescence. Nous sommes emportés par cette vague et sommes apparemment incapables de la surmonter...

...L'Erreur qui consiste à vouloir changer ce qui "est" en ce que l'on appelle un idéal, établit un contraste entre "ce que je suis" et "ce que je devrais être", d'où l'esprit de compétition, le désir de devenir "quelqu'un" avec tout ce que cela comporte de désespoir... Tous les instructeurs religieux nous enseignent qu'il nous faut nous discipliner... On nous donne toujours l'exemple du héros national ou du héros religieux... Telle est la structure psychologique de la Société. L'ambition nous mène, nous vénérons les succès et condamnons les échecs, les souffrances se multiplient et nous faisons de grands efforts pour en sortir...

...L'Important est de donner lieu à une transformation du processus même de notre pensée, d'en modifier la matrice, pour ainsi dire, de porter la révolution à l'origine de sa structure. Il s'agit d'une révolution dans la conscience, dans le centre même de notre être et non de révolutions économiques ou sociales, et ce bouleversement ne peut se produire que si nous comprenons que les conflits, à tous les niveaux de la conscience, en surface comme dans les grandes profondeurs, sont des facteurs de détérioration...

KRISHNAMURTI